

BENJAMIN CONSTANT

AMÉLIE ET GERMAINE

—

CÉCILE

—

MA VIE

Introduction par Benoît Malbranche



INSTITUT COPPET

BENJAMIN CONSTANT

AMÉLIE ET GERMAINE

(1803)

CÉCILE

(vers 1810)

MA VIE

(vers 1811)

Introduction
par Benoît Malbranque

Institut Coppet
2025

INTRODUCTION

Avec des qualités intellectuelles hors du commun, Benjamin Constant était l'homme du monde le moins propre à en faire un usage appliqué. En mourant en couches, sa mère lui légua une vivacité d'esprit et une curiosité vraiment prometteuse, en même temps que des traits de visage et des cheveux roux qui firent l'effroi et la colère du père inconsolable. Mais après avoir annoncé de bonne heure de grands talents, au dire de sa cousine Rosalie, l'adolescent s'épuisa et se corrompit dans une jeunesse sans direction et une éducation riche mais bizarre. (Cahiers verts à la Bibliothèque de Genève, 24 février 1789) Entre les mains d'une série de précepteurs aux talents dépareillés et aux mœurs douteuses, son éducation est à la fois brouillonne et vivifiante : devant lui se plaignent le pour et le contre, et il s'ouvre à toutes les connaissances, les meilleures comme les pires. Commencée en Suisse, sa jeunesse à la fois studieuse et dissipée se poursuit en Allemagne, à Erlangen. Là, « j'étudiai beaucoup », rapporte l'intéressé, « mais je fis en même temps mille extravagances ». (*Ma vie* : infra, p. 136, et *Œuv. compl.*, t. III, p. 308) Il poursuit ensuite sa route en Écosse, rejoignant la fameuse université d'Édimbourg. « J'y pris pour la première fois le goût réel de l'étude », raconte-t-il encore. « Mais après un an de vie réglée et passablement heureuse, je me livrai à la passion du

jeu et je vécus d'une manière agitée et misérable. » (*Journaux intimes : Œuvres complètes*, t. VI, p. 238.) Au milieu de tous ces errements, B. Constant fit véritablement des études solides, il amassa de très vastes connaissances et acquit des qualités certaines d'écrivain, pour ne pas dire encore de penseur ; mais aussi son tempérament s'était formé, et la bohème, le romantisme, l'ennui de la vie avaient pris possession de lui. « Faut-il le regretter ? » demandera Arnold de Kerchove. « Je laisse aux moralistes le soin d'imaginer, après coup, l'éducation idéale qui eût fait de Benjamin un citoyen édifiant et utile, dont le bonheur bourgeois n'aurait pas eu d'histoire : on frémit à la pensée qu'elle aurait pu réussir. Je le préfère tel qu'il s'est fait lui-même, néfaste et malheureux, raté peut-être, mais unique. » (*Benjamin Constant ou le libertin sentimental*, 1950, p. 22)

Ce qu'il est curieux de relever, c'est la dissociation croissante et durable se manifestant chez Benjamin Constant entre le caractère et l'intelligence, et qu'on distingue pour la première fois dans ses années universitaires étrangères. « Jamais l'être sérieux, sensé, raisonnable qu'est Benjamin au travail n'arrête l'autre Benjamin dans une extravagance », note Gustave Rudler ; « et jamais l'extravagant, en rentrant dans son cabinet de travail, ne garde la tête troublée par les fumées de ses folies. » (*La jeunesse de Benjamin Constant*, p. 112.) Cette dissociation explique comment cet homme a pu devenir un penseur si fécond et brillant, aux principes si solides, quoiqu'étant au demeurant et

de son aveu même un homme à moitié fou dont le cœur est travaillé par une véritable guerre civile. (*Journaux intimes*, 18 décembre 1804 : *Œuv. compl.*, t. VI, p. 278-279. — Lettre à sa tante Anne de Nassau, 1^{er} février 1807 : *Corresp. gén.*, t. VI, p. 187. — Voir encore le jugement de Mme de Staël : « c'est un fou », *Corresp. génér. de Germaine de Staël*, t. III, partie 1, p. 264)

On a fait de cet individu des portraits variés, enjolivés ou dépréciatifs, mais nulle autre que Germaine de Staël ne l'a mieux peint, peut-être parce qu'elle l'avait le mieux compris. « À vingt-cinq ans », retrace-t-elle, en donnant ces traits à son personnage d'Oswald, peint sur nature¹, il « était découragé de la vie, son esprit jugeait tout d'avance, et sa sensibilité blessée ne goûtait plus les illusions du cœur... Quand on l'aimait, on sentait qu'il s'occupait du bonheur des autres comme un homme qui n'en espérait pas pour lui-même ; et l'on était presque affligé de ce bonheur qu'il donnait sans qu'on pût le lui rendre. Il avait cependant un caractère mobile, sensible et passionné ; il réunissait tout ce qui peut entraîner les autres et soi-même ; mais le malheur et le repentir l'avaient rendu timide envers la destinée : il croyait la désarmer en n'exigeant rien d'elle. » (*Corinne ou l'Italie* ; *Œuv. compl. de G. de Staël*, série II, t. III,

¹ Constant met aussi en scène Germaine de Staël dans les écrits de ce volume, sous le nom de Mme de Malbée, à côté d'autres personnages historiques de sa vie, comme Amélie Fabri ou Charlotte de Hardenberg (*alias* Cécile de Waltherbourg).

p. 2-3) En société, c'était un homme curieux, réservé et attachant ; mais en même temps bizarre, volatile, et comme fait d'une étoffe différente des autres hommes. Il écoutait paisiblement les conversations et les avis, qu'il suivait volontiers ; mais c'est parce qu'il ne s'estimait guère, et que les autres ne l'intéressaient pas. (*Cécile* : infra, p. 66, et *Œuv. compl. de B. Constant*, t. III, p. 246)

Ses tiraillements intérieurs n'eurent pas cependant de prise directe et appréciable sur le travail de son esprit, et à peine pourrait-on dire qu'ils lui subtilisèrent un temps précieux. Quand il composait un article, une brochure politique ou une pièce littéraire, il aimait à se dire que cela au moins remplissait des heures, car il y en a beaucoup dans la vie. (Lettre à sa tante Nassau, 19 sept. 1807 : *Corresp. gén.*, t. VI, p. 378) Il mettait de l'ardeur et de l'émotion dans ses travaux, et le même homme qui publiait en mai 1815 les *Principes de politique* pouvait, quelques mois plus tard, écrire une prière jusqu'à en fondre en larmes. (*Journal intime* : *Œuv. compl.*, t. VII, p. 245)

Cela étant, je ne m'étendrai pas davantage sur les vices privés de l'auteur, sa passion pour les jeux d'argent, son goût du duel, son recours à la prostitution. Un dernier aspect de nature biographique demande cependant un examen, c'est celui qui se rapporte aux femmes, et à l'une des plus fameuses d'entre elles, Germaine de Staël. Car ici les actes personnels et la doctrine, aussi peu articulée soit-elle, vont de pair, et l'on doit être curieux d'apprendre pourquoi le défenseur de la

liberté de l'homme en général faisait si peu de cas de celle de la femme ; d'autant que si le féminisme n'a pas formé jusqu'à ce jour une part notable du discours libéral, il est appelé à de grands développements.

L'explication, en ce qui concerne Constant, peut être donnée en quelques mots : c'est que cet éternel amoureux l'est sans persistance, et que jamais il n'acquiert ce sentiment de complétude apaisant qui seul peut donner à l'homme une image relevée de la femme. Avec son idéal inaccessible de l'épouse parfaite et la morbide facilité avec laquelle il fait échouer les liaisons en apparence les plus solides, il transforme ses amantes tour à tour en victimes ou en bourreaux : piètre manière de les estimer. Ayant bien pratiqué les femmes, il en est au fond dégoûté, et il juge que tout considéré elles ne sont pas dignes du gouvernement d'elles-mêmes.

Quoique déjà bien lancé dans la carrière de publiciste et d'homme d'État, il conserve toujours cette même faiblesse, celle de risquer, sur un mot ou un regard, de s'éprendre tout à coup d'une nouvelle femme, comme un vulgaire personnage de roman. (*Journal intime : Œuv. compl.*, p. 184) Alors, accablé de tristesse, il hésite entre les divers partis, prend des résolutions qu'il ne tient guère, et pense régulièrement à se tuer. « J'ai trouvé de bonnes raisons pour cela », note-t-il une fois, « mais la force me manque » (Idem, p. 193)

Son épouse idéale serait une femme attentionnée et fidèle, qui suivrait en tout ses avis ; mais

lui-même manque de la force de caractère pour prendre ce rôle. Marié assez jeune à Minna von Cramm, il reconnaît qu'il n'était parvenu à exercer aucune autorité sur elle, la faute à son propre caractère trop lâche et conciliant. (*Cécile* : infra, p. 62, et *Œuv. compl.*, t. III, p. 244) Pour tenir tête à une femme légère et peu instruite comme Constant les désire apparemment, il faudrait de la résolution, de la force de caractère, mais en a-t-il ? « Ai-je jamais dominé quelqu'un ? », note-t-il dans ses carnets ; « soyons de bonne foi et n'écrivons pas pour nous, comme pour le public. Avec beaucoup d'esprit sur les idées j'ai très peu de force, l'importunité pèse sur moi, l'air de mécontentement me peine, quand je gronde mon domestique, j'ai toujours le sentiment d'avoir tort ; que sera-ce avec une femme, avec laquelle j'aurais sinon le tort, du moins le malheur de n'avoir sur elle aucune illusion ? » (*Amélie et Germaine* : infra, p. 49, et *Œuv. compl.*, t. III, p. 73)

De même, cette fidélité qu'il réclame, ne convient pas à son caractère volage. Rapidement blasé des sensations les meilleures et des joies les plus douces, Benjamin Constant sait d'expérience que d'aimer toujours la même est un chimérique désir qu'il serait pour lui vain et fou d'essayer. (*Œuv. compl.*, t. III, p. 877, et t. VII, p. 95) Il s'agace quand on se plaint devant lui qu'il n'aime pas assez et qu'on formule l'insipide sermon des femmes depuis six mille ans ; mais en même temps il voudrait qu'on ne révoque pas les sentiments une fois formés pour lui, et confronté au

devenir de Charlotte de Hardenberg, qui trouve un mari après leur rapide liaison, il a cette phrase presque indécente : « Je trouve fort mauvais qu'on se remarie après m'avoir aimé ». (*Correspondance générale de G. de Staël*, t. IX, p. 223 ; Lettre à Rosalie de Constant, fin janvier 1801 : *Correspondance générale de B. Constant*, t. IV, p. 202)

Le portrait que Constant fait de la femme idéale est tracé en termes en apparence assez nets. « J'ai besoin d'un être que je protège, qui me suive, que je tiens dans mes bras, dont le bonheur soit aisé à faire, dont l'existence inoffensive se plie sans effort à la mienne, j'ai besoin d'une femme, en un mot, presque inaperçue, sinon pour mes affections domestiques, et qui soit une partie douce, intime, et légère de ma vie ». Ce serait une femme « qui marque chaque nuit par le plaisir, chaque jour par sa douceur... mais cette femme où la trouver ? » (*Amélie et Germaine* : infra, p. 17, et *Œuvres complètes*, t. III, p. 50-51)

Il ne se sent pas l'obligation de prendre une femme qu'il aime, pourvu qu'il en soit aimé ; ni surtout qu'elle ait de l'esprit, pourvu qu'elle ne soit pas ridicule et qu'il ait sur elle assez d'autorité pour modérer son bavardage. Ayant fréquenté longuement Germaine de Staël, Constant est convaincu que de se lier heureusement à une femme d'esprit est une impossibilité, que l'accord sur les idées n'est pas beaucoup plus bienfaisant dans le couple que leur désaccord, et que le mieux encore est que la femme n'ait pas d'opinion, et que son mari soit pour elle un guide, un appui, un être

supérieur. (Idem, p. 22 et 25 ; et *Œuv. compl.*, t. III, p. 53 et 55-56.)

Et cependant son goût pour les choses d'esprit le rend incapable de subir l'affront permanent d'une épouse sans éducation. Il s'éprend d'abord de femmes dont on ne peut se faire comprendre qu'en parlant à la première personne et le plus clairement possible, et qu'on perd immédiatement par le moindre degré de finesse dans la conversation. Il en est d'elles, dit-il, comme de ceux dont la vue baisse, et qui ne voient qu'en ligne directe devant leur nez ; ou alors, jamais avare d'une bonne image, il dit qu'elles donnent l'impression désagréable, quand on leur parle, de devoir absolument passer par une très petite porte sans pouvoir assez se baisser pour entrer. (Idem, p. 47 et 23 ; et *Œuv. compl.*, t. III, p. 54 et 72. — Lettre à Rosalie de Constant, février 1803 : *Corresp. génér.*, t. V, p. 58) Dans ces conditions, Constant en est quitte pour prendre régulièrement des résolutions impossibles : comme lorsqu'ayant cru pouvoir faire d'Amélie « un animal assez fidèle » malgré son manque total d'instruction, il commence à se la représenter « devenue ma femme et transportée dans une campagne près de Paris, où mes amis viendraient me voir » : « mon front se couvre de sueur », note-t-il. « Ce parlage perpétuel, cet étonnement des hommes les plus éclairés de France, sur l'étrange association par laquelle j'aurais fini, mon impatience, la dureté avec laquelle peut-être je retomberais sur un être que j'aurais tiré d'une situation assez douce et que j'aurais eu le tort

d'épouser sans illusions, les reproches que je me ferais, et qui aggraveraient mes torts apparents, tout cela donne l'idée d'une situation pareille à l'enfer. » (*Amélie et Germaine* : infra, p. 54, et *Œuv. compl.*, t. III, p. 76-77)

Ces aventures ne sont autre chose que les contradictions de l'anti-féminisme, celles d'un homme dont les plaisirs et l'esprit sont éminemment français, et qui voudrait vivre avec les mœurs domestiques de l'Angleterre. Car c'est à ce dernier pays surtout que Constant emprunte la nécessité à laquelle il croit, de renfermer les femmes dans leurs ménages, et de les retenir « dans une sphère obscure, humble et circonscrite », où elles ne jouissent d'aucune indépendance : « j'ai sous ce rapport », dit-il, « les opinions anglaises au dernier degré ». (Idem, infra, p. 35 ; *Œuv. compl.*, t. III, p. 64 et de même p. 1063)

Ses déboires avec Germaine de Staël, puis avec sa seconde épouse Charlotte, n'ont pas d'autre origine. Car si Charlotte est attentive et aimante, elle n'a pas « deux idées de suite » sur la politique, et en général sa conversation est ennuyeuse et rébarbative. (*Journal intime* : O. C., t. VII, p. 76, 89 et 95) À l'inverse, Germaine de Staël donne de loin l'impression d'être une « une machine parlante », brillante et étourdissante. (Lettre à Isabelle de Charrière, 30 sept. 1794 : *Correspond. générale*, t. II, p. 459). En la rencontrant la première fois en 1794, Constant est immédiatement sous le charme. « Je n'avais rien vu de pareil au monde », raconte-t-il, « j'en devins passionnément amoureux. » (*Cécile* :

infra, p. 78, et *O. C.*, t. III, p. 255) Mais il n'était pas en son pouvoir de concilier des principes de vie et des sentiments qui ne pouvaient l'être.

Benoît Malbranque
Institut Coppet

AMÉLIE ET GERMAINE

OU QUE FERAIS-JE ?

§ 1. — 6 janvier 1803.

Je me sens dans une de ces crises du cœur et de l'imagination, qui ont plus d'une fois bouleversé toute mon existence, brisé toutes mes relations, qui m'ont transporté dans un monde nouveau, où il ne me restait, de celui que j'avais quitté, que quelques souvenirs assez effacés, mais plutôt tristes, des ennemis qui nécessitaient des explications fatigantes, mais en général un vif sentiment de délivrance, et la conviction que j'avais bien fait en changeant de plan de vie. Il ne faut pas agir légèrement toutefois. J'ai trente-cinq ans passés. Je ne suis plus riche d'avenir. La jeunesse n'est plus là, pour excuser des inconséquences, et surtout je n'ai plus en moi cette force défensive, et cet amour de moi-même qui m'aidait à me justifier et à me faire connaître. Mon sang circule aujourd'hui avec assez de vivacité : mais assez d'insouciance sur mon sort, beaucoup de défiance des autres ont rendu un découragement plus apathique que douloureux l'état habituel de mon âme. La peur de l'ennui est mon impulsion dominante : et mon grand danger, en changeant de situation, c'est précisément l'ennui. Ma situation actuelle est évidemment fautive. Mais elle a ses côtés brillants. Si je supporte tous les inconvénients

d'une liaison qui m'entraîne au milieu des orages, et où je ne remplis qu'un rôle secondaire, j'y trouve plus de liens apparents que je ne pourrais en trouver ailleurs. Le très grand mouvement du monde m'emporte sans que je sois obligé de rien faire pour cela. Je puis me jeter en arrière, sans cesser d'aller en avant, et je suis au moins dispensé de ramer. Que je rompe ces liens, tout change. J'aurai bien de moins la peine de résister au tourbillon qui m'entraîne, la fatigue de me trouver englobé dans une célébrité autre que celle qui me convient, la solidarité de beaucoup d'imprudences, et de cette espèce de défaveur dont une femme célèbre s'entoure, et qui retombe sur son amant : mais j'aurai de moins beaucoup de liens en France, où je voudrais vivre, et je perdrai la jouissance et de cet esprit rapide et étendu, et de ce cœur excellent au fond, et de ce dévouement sans exemple dont aujourd'hui je puis disposer. Cependant voyons l'avenir : depuis longtemps, je n'ai plus d'amour pour Germaine. Une grande mobilité de caractère m'aide à suppléer à l'amour, sans mauvaise foi. De grands rapports d'esprit nous rapprochent l'un de l'autre. Mais cela peut-il durer ? Mon cœur, mon imagination, et surtout mes sens ont besoin d'amour. J'ai besoin d'un être que je protège, qui me suive, que je tiens dans mes bras, dont le bonheur soit aisé à faire, dont l'existence inoffensive se plie sans effort à la mienne, j'ai besoin d'une femme, en un mot, presque inaperçue, sinon pour mes affections domestiques, et qui soit une partie douce, intime et légère de ma vie. Mais cette femme où la trouver ? La médiocrité

ne garantit rien de tout cela. L'esprit menace du contraire. Continuons pourtant l'examen. Germaine a besoin du langage de l'amour, de ce langage qu'il m'est chaque jour plus impossible de lui parler. Nous nous brouillerons, nous nous séparerons infailliblement. Plus notre liaison dure, plus à la fin nous nous trouverons vieux, isolés, mécontents de nous et sans ressource auprès des autres. Ces choses, qui rendraient toute liaison pénible, le sont doublement dans notre carrière respective. Les mêmes opinions nous dominent. Mais comme ces opinions sont placées sur deux caractères différents, nous nous nuisons, au lieu de nous soutenir. Je puis me taire sous le despotisme, mais je ne veux pas me réconcilier avec lui, elle voudrait se réconcilier, mais elle ne peut se taire. D'ailleurs, je le répète, il me faut une femme, que je tiens dans mes bras, qui marque chaque nuit par le plaisir, chaque jour par sa douceur. Si je veux conserver Germaine, il me faut prendre une maîtresse obscure et subalterne, que sa subalternité irritera, que l'éducation n'aura pas adoucie, qui me fera rougir, si on l'aperçoit, qui pèsera sur moi, si je la cache : tous ces inconvénients grandiront avec l'âge, et je serai dans dix ans, ou isolé, si j'ai répudié cet être inférieur et exigeant, ou si je l'ai conservé auprès de moi, dominé, trompé, malheureux. Je veux me marier, cela seul peut combiner avec les avantages que je désire, le moins possible d'inconvénients. Marié subitement, je pourrai reconquérir l'amitié de Germaine et il ne sera plus question de liens ni d'amour. Marié à Genève, j'y aurai un asile na-

turel. Mon mariage effacera le souvenir d'un divorce qui devrait me faire honneur, car j'y ai été délicat, humain, généreux, mais qu'on peut facilement mal représenter. Peut-être m'en repentirai-je ? Mais suis-je heureux ? Toujours poursuivi de reproches, toujours en vue par la situation de Germaine, et ne tenant jamais en main le gouvernail de ma vie ! À vingt-et-un ans, je n'ai pas su dominer une femme. C'est que j'avais mal commencé. Je le saurais aujourd'hui. Si je suis déçu dans mes espérances, ma vie du moins sera régulière assise, reposée. Je verrai seul, et sans cette influence que de longs souvenirs rendent impossible à détruire, quels sont mes moyens, mes ressources, quelle est surtout ma volonté. Alors je saurai ce qui me reste à faire et pour la liberté, et pour ma gloire : et je ne serai plus ni affaibli par les imprudences politiques de Germaine ni tirailé par une exigence qui trouble ma tête et bouleverse mes plans. Elle-même s'en trouvera mieux. Elle ne sera plus responsable d'une opinion moins affichée, mais plus inébranlable que la sienne. Il faut me marier. Mais avec qui ?

§ 2. — 8 janvier.

On me marie ici avec Amélie. Ce n'est pas précisément comme figure ce qui convient à un grand amour de plaisir. Je lui crois peu d'esprit. Elle n'a point d'instruction, aucune habitude sérieuse ; elle a grandi dans la société de Genève, dans l'habitude de soirées insipides, et d'un ricanement perpétuel. Elle est un peu plus piquante que les autres, parce

qu'elle dit tout ce qui lui passe par la tête. Les femmes de Genève sont tellement en arrière, de peur du ridicule, tellement alignées pour n'être distinguées en bien ni en mal, que la vivacité, même sans finesse est un petit avantage ; en serait-ce un pour un mari ? Ce que je sais, c'est qu'à peine ai-je contracté une liaison avec quelqu'un que tout ce que cette personne peut avoir d'inconvenant, de léger, ou de ridicule, me semble retomber sur moi, et me fait horriblement souffrir. Or que ne souffrirais-je pas, avec une personne élevée à Genève, qui a le manque de goût de tous les Genevois, qui a passé sa vie à répondre par des plaisanteries à d'autres plaisanteries sans sel et sans mesure ? Amélie du reste a de beaux yeux, et je lui crois le bon sens d'être assez ennuyée de la vie qu'elle mène malgré son air et ses réparties sémillantes. Il se pourrait que l'inconvenance qui me blesse quelquefois en elle vînt de ce que sa situation lui pèse et de ce qu'elle veut s'étourdir. Quoi qu'il en soit, c'est bien gratuitement qu'on me croit disposé à l'« épouser ».

§ 3. — 9 janvier.

J'ai assez causé hier au bal avec Amélie. Je n'ai rien, absolument rien trouvé, ni dans sa tête ni dans son cœur. C'est un parlage perpétuel, presque toujours en ricanement, ou cousu de phrases qui ne se suivent pas et auquel il est impossible qu'elle attache aucun sens. Je crois qu'elle ne demanderait pas mieux que d'être aimée de moi — ou d'un

autre : mais je suis certain qu'elle ne me trouve en rien différent de tout ce qu'elle voit tous les jours. Jamais personne n'estimera mon esprit comme Germaine : personne jamais ne mettra entre les autres et moi une telle distance. Mais Germaine, quelle occupation des affaires ! quelle absorption ! quel esprit d'homme, avec le désir d'être aimée comme une femme ! On serait tenté de croire qu'une grande conformité de sentiments entre un amant et une maîtresse, même sur des objets de simple opinion, devrait former un lien de plus. On se trompe. Cette conformité ne sert qu'à empêcher l'amour de se glisser entre deux et de les consoler. L'opposition d'opinion serait plus insupportable ; preuve que ce qu'il faut, c'est qu'une femme n'ait point d'opinion.

§ 4. — 15 janvier.

Il y a ici quatre jeunes personnes à marier, toutes assez riches, trois fort jolies. Ces trois dernières dépendent d'un père, sont accoutumées au monde, à la représentation, et je doute qu'elles supportassent facilement plus de retraite, moins de verbiage de société, des affections plus graves et plus profondes. Elles se marieraient volontiers, pour avoir une maison, un mari et pour être à la tête de l'élégance ou de Paris, ou de Genève. De Paris, ni ma fortune ni ma carrière politique ne le permettent. De Genève, assurément je ne veux pas m'y fixer. Mon but en me mariant c'est de trouver de l'amour, et beaucoup plus d'être aimé de ma femme

que de l'aimer. Mon cœur, mon caractère et mes sens sont susceptibles d'habitudes. Il me faut donc une femme qui ait des sens, du goût pour moi, et de la douceur de caractère. Mon esprit se suffit à lui-même. Il n'est donc pas nécessaire que ma femme ait de l'esprit. Il faut seulement qu'elle n'ait pas de ridicule. J'ai bien peur qu'Amélie n'en ait. Sa situation me conviendrait parfaitement. Sa fortune, à peu près les deux tiers de la mienne, ferait que marié je ne serais pas plus pauvre qu'à présent. Elle est entièrement indépendante. Elle n'est plus assez jeune pour que le célibat ne soit la plus forte chance de sa vie. L'aimer lui ferait beaucoup de plaisir. Elle me suivrait à Paris ou dans ma campagne près de Paris. Mais qu'est-elle au fond ? Elle a donné un bal aujourd'hui. Elle était malade : elle avait assez de grâce. Mais il y a à parier qu'elle est frivole. Elle parlait avec tant de plaisir d'un bal de 150 personnes qu'elle avait donné l'année dernière ! Après les premiers moments du mariage, doux comme inconnu, et comme délivrance d'un état presque ridicule, ne regretterait-elle pas cette vie de soupers, de soirées, de babil et de niaiserie ? Elle est certainement un peu occupée de moi mais est-ce comme une espérance inattendue, est-ce comme une affection ? Elle n'en sait probablement rien elle-même. Et puis que d'inconvenance, que de plaisanteries sans gaîté, quel manque de mesure, quelle habitude de répondre à tout, au hasard et sans penser ! Quel ton ricanneur les hommes prennent, sans s'en douter, avec elle ! Sans doute, cela tient en partie à son éducation provinciale, à

l'embarras de sa situation, à son isolement. On rit de tout ce qu'elle dit, comme du langage d'un enfant de dix ans dans une bouche beaucoup moins jeune, et ce rire l'encourage. Mais qui me dit que ce n'est pas là tout Amélie, et qu'il y a place pour la passion, place ou besoin d'amour, qui me dit que le mariage ne sera pas pour elle un arrangement de vie à peu près pareil à celui-ci ? Et je ferais alors une grande sottise, car s'il fallait forcer son inclination, et placer près de moi un être frivole, ennuyé, sautillant, bavard, je serais bien plus malheureux, bien plus seul qu'aujourd'hui.

§ 5. — 19 janvier.

On continue à parler de mon prochain mariage avec Amélie. Elle-même y prend. Elle me parlait ce soir avec assez d'affection. Il y avait dans sa conversation de ces allusions que l'amour enseigne aux femmes. Presque toutes ont de l'esprit sur l'amour¹. Sur l'amour ! y a-t-il l'ombre de l'amour dans Amélie ? N'est-ce pas le simple plaisir d'être préférée, plaisir rare pour elle ? N'est-ce pas l'espoir d'avoir un mari ? Si un autre s'offrait, ne partagerait-elle

¹ Eh bien, cela même n'est pas vrai pour Amélie. Même sur l'amour, même pour insinuer qu'elle commence à m'aimer, elle ne trouve pas d'intelligence. C'est précisément ce qui lui manque que de la compréhension. On ne peut jamais s'en faire entendre sans parler à la première personne et le plus clairement possible : et son manque de finesse est tel qu'à la première phrase impersonnelle, elle ne sait plus ce qu'on veut lui dire.

pas entre lui et moi, et ses agaceries, et ses préférences ? Elle était assez bien mise : le rose lui va bien. Certainement je n'ai pas de goût pour elle : mais j'ai une disposition qui fait que tout ce que je remarque de bien en elle me fait plaisir, et tout ce que je remarque de mal me fait peine. Si je lui trouvais seulement du sens, de la raison commune, je m'y attacherais : si je lui trouvais de l'amour un peu profond pour moi, je n'hésiterais plus. Je questionne les autres indirectement sur elle avec inquiétude ; et je ne puis pas dire que jusqu'à présent, sans avoir entendu rien de fâcheux, j'aie entendu un seul éloge.

§ 6. — 20 janvier.

J'ai été ce soir dans un grand bal, et par une bizarrerie assez étrange, j'ai sans cesse craint qu'on ne me crût occupé d'Amélie. Je m'étais pourtant ménagé le droit de m'en occuper. Germaine, toujours suivie de son Irlandais, me laissait complètement libre. Je n'ai rien trouvé à dire à Amélie. Elle parle non-sens avec les autres tout aussi activement qu'avec moi. Elle a eu un seul mouvement un peu naturel qui tendait à nous ménager un tête-à-tête. Mais ce mouvement n'ayant pas réussi, elle a pris à la conversation avec un autre tout comme si de rien n'était. Cependant j'en suis occupé sans approbation ni de moi-même ni d'elle.

§ 7. — 22 janvier.

Je n'ai vu Amélie qu'un instant ce soir. Je suis arrivé tard chez elle. Elle m'a reçu avec vivacité : mais toujours cette vivacité banale qui tient au son de voix et à la manière et non aux idées. Il m'est impossible de deviner ni si c'est un être réel, ni si elle me préfère. Il est probable que personne ne se présentant, je l'épouserai si je veux. Mais l'épouser sans être sûr qu'elle m'aime d'amour, que j'aurai sur elle l'autorité de l'affection, que je modérerai son bavardage, qu'elle me regardera comme son guide, son appui, et comme un être supérieur à elle, non, assurément.

§ 8. — 23 janvier.

J'ai joué avec Amélie. Elle a été hors d'elle-même de gaieté, et très distraite au jeu. Mais il y a à parier que l'espoir d'un mariage, quel qu'il fût, la rendrait tout aussi distraite et tout aussi gaie. Cette gaieté bruyante a beaucoup d'inconvénients : elle dit cent choses sans esprit et sans mesure, et je suis de tous ceux qui l'écoutent celui qui au fond du cœur l'écoute avec le moins de plaisir. Cependant deux considérations m'ont frappé. La première, c'est qu'elle serait facile à diriger. Il n'y a rien en elle qui soit caché. Orpheline et isolée de bonne heure, personne n'a eu intérêt à la former. Elle s'est faite en elle-même ; et au ton de la société où elle vit, avec moins de mesure qu'une autre, parce que les autres avaient des parents. Quelques mots qu'elle m'a dits

prouvent qu'elle aurait envie d'être guidée, mais personne ne s'y intéresse : on la pousse au contraire parce que plus elle dit de choses étranges, plus on s'en amuse. 2°. Il vaudrait beaucoup mieux pour moi avoir une femme inconsidérée et sans mesure, qu'une femme compassée comme Victoire. Celle-ci me tiendrait tête, ne dirait que ce qu'elle voudrait, aurait des appuis. Amélie serait nécessairement domptée par un homme plus contenu qu'elle, et qui, la considérant comme un être inférieur, la traiterait doucement, mais comme telle avec l'approbation générale.

§ 9. — 24 janvier.

Le hasard ou l'instinct m'ont conduit aujourd'hui dans une maison où était Amélie. Elle était mal mise et presque laide. Je n'avais pas compté cette circonstance qui se reproduirait perpétuellement parmi les inconvénients du mariage. Du reste je l'ai trouvée mieux que d'ordinaire dans sa conversation. On a parlé des mœurs et des ménages anglais, de l'assujettissement des femmes, etc. Elle s'est exprimée avec douceur, raison et soumission sur ce sujet. Est-ce artifice ? Alors elle aurait donc de la finesse. N'a-t-elle pas de finesse ? Alors elle est donc de bonne foi.

§ 10. — 25 janvier.

Pour aujourd'hui Amélie m'a bien déplu. Elle avait évidemment le désir de me captiver. Mais je

ne sais si ce désir avait augmenté son étourderie, si le bruit du bal l'avait mise hors d'elle-même, elle ne m'a jamais paru moins mesurée ; jamais nos jeunes fats ne lui ont parlé plus en ricanant, jamais elle n'a répondu avec plus d'inconvenance. Quant au fond de son caractère, s'il y en a un, je n'en puis rien dire. Il n'y a pas moyen de la voir seule. Je ne veux pas m'attacher exclusivement à elle, pour me donner en spectacle à la société et pour être persécuté par Germaine déjà inquiète, et elle ne me dit rien dans nos courts apartés qui ait ni sens ni but, ni résultat. Au reste que disent les autres femmes ? Moins de choses déplacées, mais rien de mieux. Amélie est moins convenable, pas plus frivole, et peut-être moins. Cependant je le sens, je prendrais en aversion une femme dont je serais responsable, et qui ne commanderait pas une considération au moins négative.

§ 11. — 26 janvier.

Je n'ai fait que l'entrevoir. Nous n'avons pas joué ensemble. Elle est partie assez brusquement. Était-ce regret, humeur, ou simplement fatigue et sommeil ? L'histoire de la croûte de pâté me revient toujours. Un homme avait témoigné quelques préférences à une femme, sans penser qu'elle les prendrait sérieusement. Il s'aperçut de son erreur et cessa de la distinguer. Quelques jours après il la vit triste, pâle, et souffrante. Il se rapprocha d'elle, elle répondit doucement et languissamment. Il lui proposa de l'épouser, il l'épousa. Le lendemain,

il la tenait sur ses genoux, avec l'affection d'un homme qui se croit aimé. Il voulut la faire parler des craintes que son abandon lui avait fait éprouver et de la douleur qu'il avait remarquée : tel jour, lui dit-il, vous paraissiez bien souffrante. Vous êtes bien plus gaie, bien mieux à présent. Oui, lui répondit-elle, j'avais mangé à dîner de la croûte de pâté qui me faisait horriblement mal à l'estomac. L'homme était marié. Je ne puis me cacher pourtant que je suis continuellement occupé d'Amélie : je l'aime beaucoup mieux quand je ne la vois pas que quand je la vois. En absence mon imagination retranche ce qui la choque, ajoute quelque chose de ce qui manque, suppose ce qui lui convient. Je l'ai pensé souvent : le sentiment de l'amour n'a rien de commun avec l'objet qu'on aime. C'est un besoin du cœur qui revient périodiquement à des époques plus éloignées que les besoins des sens, mais de la même manière : et comme l'attrait des sexes fait qu'on cherche une femme dont on puisse jouir, n'importe laquelle, le besoin du cœur cherche à se placer sur un objet qui l'attire ou par de la douceur, ou par de la beauté, ou par telle autre qualité qui devient le prétexte que le cœur allègue à l'imagination pour justifier son choix. Chez moi, ce besoin du cœur s'accroît d'un besoin plus impérieux encore, le besoin du repos. Depuis huit ans Germaine me fait vivre dans un orage perpétuel, ou plutôt dans une complication d'orages. C'est de la politique, c'est de l'exigence d'amour comme à dix-huit ans, du besoin de société, du besoin de gloire, de la mélancolie comme dans un désert, du besoin

de crédit, du désir de briller, tout ce qui se contredit et se complique. Il y a dans Germaine de quoi faire dix ou douze hommes distingués. Elle réunit toutes les qualités les plus éminentes et de l'esprit et du cœur : mais elle met tous ses amis sur les dents ; que ne sera-ce pas de l'homme sur qui repose sa vie ? Sa vie qu'elle veut mener à sa guise et qu'elle ne veut pas mener seule. Tout ce qui la connaît, tout ce qui approche d'elle éprouve à des degrés différents la même chose que moi. Il y a dans son père, dans ses amies, il y a eu dans son mariage perpétuelle à dégager leur vie de la sienne : et depuis qu'après m'avoir captivé, elle m'a dompté par la violence de ses démonstrations de douleur, je n'ai pas passé un jour sans être en fureur et contre elle et contre moi ; Amélie est presque l'opposé. Il y a de moi à elle une telle supériorité qu'elle ne peut m'être qu'un amusement. Sa vie sera toujours légère à porter comme une plume. Si je lui découvre pour moi un autre sentiment que l'affection d'une fille à marier pour un mari probable, je crois bien que je me laisserai aller à l'espèce de goût d'imagination qu'elle m'inspire. Prenons-y garde cependant ; si derrière cette gaieté sans idées se cachait une médiocrité revêche et décidée, si son cœur était sec, si son habitude d'un monde de province était un besoin pour elle, si ce qu'elle a de doux et quelquefois de tendre était l'ennui du célibat — ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il faut la voir seule, la revoir seule, causer avec elle, et savoir enfin s'il y a quelque chose de réel et de sérieux dans cet être-là.

§ 12. — 27 janvier.

J'ai soupé ce soir avec Amélie ; j'ai été assis à côté d'elle, et je l'ai beaucoup fait causer. Je puis protester que je n'ai pas trouvé dans une conversation d'une heure ni une idée ni un sentiment. C'est ma faute peut-être en partie. La crainte d'être remarqué fait que je plaisante presque toujours avec elle, et que je ne fais pas naître en elle des impressions suivies. L'attention et le ricanement du public sont insupportables. Cependant, si elle avait du sens ou de l'esprit, cela percerait par quelque bout. Au reste j'en reviens à dire que la vie de Genève l'a gâtée, et qu'elle est restée un enfant de dix ans, excité à dire tout ce qui lui vient en tête par des hommes qui s'en amusent. J'ai le sentiment que c'est une éducation à refaire et qui pourrait être faite, si on lui avait inspiré de l'affection. C'est le signe de cette affection qui est équivoque. Je vois bien qu'elle m'épousera, qu'elle a envie de m'épouser — mais c'est probablement pour en finir d'être fille.

§ 13. — 29 janvier.

J'ai causé ce soir avec Amélie une demi-heure. J'ai été plus content d'elle, pourquoi ? parce qu'elle n'a rien dit d'inconvenant, et que je lui sais gré quand elle ne m'embarrasse pas, et ne dit que des choses communes. Singulière disposition, avec l'es-pèce de besoin que j'ai de la voir !

§ 14. — 30 janvier.

Je n'ai vu Amélie que tard ; j'avais joué, j'avais perdu. J'étais dans une disposition assez tendre. Elle m'a paru visiblement bien aise de me voir, et je croirais assez qu'elle a confié à une de ses amies ou son goût pour moi, ou son espérance de mon goût pour elle. Nous avons joué : elle a été gaie et distraite, comme à l'ordinaire. Il y a entre nous cette intelligence qui résulte d'une préférence comprise de part et d'autre. Mais entre cela et un goût individuel il y a encore loin.

§ 15. — 1^{er} février.

Il est évident qu'Amélie me préfère, qu'elle ne demande pas mieux que de me l'avouer, qu'elle est fâchée quand l'occasion de me voir ne s'offre pas. Mais pas un mot encore qui montre autre chose qu'un désir de mariage, pas un sentiment qui s'applique à moi. Elle a eu ce soir assez de gaîté et dans cette gaîté des mots assez drôles, mais toujours d'une fille de dix ans. Si je n'avais point d'affection pour elle, je serais peut-être moins sévère. Une foule de femmes qui passent pour avoir de l'esprit disent des choses non moins déplacées. D'autres qui n'en disent pas, ont d'autres défauts qui me disconviendraient encore plus. Cependant ce qui prouve qu'Amélie est au moins ordinaire, c'est que personne n'en parle, personne ne la cite, elle se met plus en avant et elle est moins remarquée que personne. Tous mes amis regardent l'idée

de mon goût pour elle comme ridicule, et m'évitent la peine de la combattre. Si quelque chose me décide en sa faveur, ce sera Germaine, Germaine toujours plus inquiète, plus irritable, plus exigeante.

§ 16. — 2 février.

Je n'avais pas tort dans la phrase ci-dessus. Quelle scène Germaine m'a faite ! Certes, je reconnais tout ce qu'elle vaut, mais il est impossible de vivre de la sorte : et la triste certitude que cette liaison se rompra, au moins d'amour, est une forte raison pour la rompre par un mariage. Toute autre manière a l'air de l'ingratitude : un mariage a l'air de la passion ou de la raison et dans les deux cas je suis excusé. D'ailleurs, j'aurai beau vouloir reprendre mon indépendance : je ne le pourrai qu'avec des scènes et pour des moments ; j'accorderai un jour, puis un autre, puis ces jours réunis feront la vie. Enfin si, comme je le désire ardemment, l'amitié peut remplacer l'amour entre Germaine et moi, ce n'est que si, nos liens ayant été brisés, nous nous rapprochons, par la convenance de nos esprits, et la renaissance de nos souvenirs. J'épouserai Amélie. On m'a pourtant dit d'elle aujourd'hui qu'elle était quineuse, capricieuse, emportée, et se servait du grand moyen des attaques de nerfs. Cela pourrait être. Cette fille si douce, si gaie, si docile, dit-elle, pourrait être toute autre chose. Je l'observerai sous ce rapport. Mais quoi qu'il en soit, comme elle peut échapper à mes observations, notons pour règle qu'en l'épousant il

faut mettre sa vie entièrement dans ma dépendance. Demain matin je veux tracer un plan de vie.

§ 17. — 3 février.

J'ai dit que je voulais me marier, que je voulais épouser Amélie, et que je voulais aujourd'hui me tracer le plan à suivre pour ces deux choses, et pour le meilleur parti à en tirer. Récapitulons d'abord ce que j'ai remarqué encore aujourd'hui dans Amélie. Elle m'a parlé comme à son ordinaire dans un langage mêlé de plaisanteries communes et de mots vides de sens, de son isolement, de sa tristesse au fond, de son regret de n'avoir pas de devoirs à remplir, de son sentiment d'inutilité dans la vie. Tout cela allait droit au mariage, mais il n'y avait rien qui me fût personnel, rien qui me convînt plus qu'à un autre. Elle esquive parfaitement, je ne sais si c'est à dessein, ou parce qu'au fond elle n'éprouve rien, tout ce qui constaterait à mes yeux une intelligence consentie. Je me suis trouvé moins avancé aujourd'hui qu'il y a 15 jours, quand elle me disait : ayons du bonheur ensemble, en parlant du whist. Il est vrai que j'évite les occasions de la faire expliquer, pour n'amener aucune crise, avant que Germaine soit partie. Posons en fait une chose. Si elle ne m'aime pas passionnément, je ne prendrai pas d'ascendant sur elle. Si je ne prends pas d'ascendant sur elle, je serai comme tous les maris de Genève, et c'est ce que je ne veux pas. Ce qu'il faut donc, c'est la faire se déclarer ; j'en aurai demain une occasion naturelle. Si elle ne vient pas

chez Mme Pictet, c'est qu'elle aura ou préféré le spectacle, ou voulu me piquer. Je n'irai pas chez elle samedi. Je ne lui parlerai pas dimanche. Je changerai complètement de manières pendant quelques jours. Si elle vient, je lui demanderai si c'est pour moi qu'elle est venue : et je lui dirai mon goût pour elle, en ajournant tout autre projet. Mais voyons maintenant le plan général. Je veux Amélie, mais je la veux à mes conditions, partie de moi-même, disponible à ma volonté. Il faut pour cela que je me fasse aimer d'elle, que je lui montre que je veux bien l'épouser, et que je lui fasse entrevoir à quelles conditions je l'épouserai. Séjour dans mes propriétés, mœurs anglaises, soumission. Cela dit, laisser fermenter la chose ; et me refroidir. Tout cela demain, si elle y est et si Germaine n'y est pas. Ce qu'il y aurait de mieux peut-être, ce serait, en continuant la chose pour ne la pas laisser tomber, de rester à peu près au point où nous en sommes jusqu'au départ de Germaine, puis d'écrire à Amélie une lettre où je parusse presque entraîné malgré moi, et où je lui offrissse de l'épouser, en y mettant, dans un ton mêlé de tendresse et d'humeur, mes conditions bien positives. Voici à peu près la lettre à écrire :

Je vous aime, Mademoiselle. Vous avez dû vous en apercevoir dès longtemps. J'ai lutté pendant trois mois contre votre ascendant indéfinissable. J'ai lutté de bien bonne foi. Indépendant de fortune, de situation, de caractère, je désirais rester tel soit à cause de mes opinions, soit à cause de mes relations en France. Mais j'ai lutté en vain, et je

viens m'avouer subjugué par vous. Vous voir est un besoin que je ne puis vaincre. Ne pas vous voir une peine que je ne puis supporter. Je viens donc briguer le bonheur de vous voir à chaque instant de ma vie. Mais votre empire sur moi, en dominant mon cœur, n'a pas troublé ma raison : et, en supportant que mon sentiment puisse vous toucher, je dois, et pour votre bonheur et pour le mien, vous exposer et ma situation, et mon caractère, et mes principes sur le mariage. J'aimerais mieux ne pas vous obtenir que vous tromper, même à mon insu. Vous avez pu voir plusieurs fois dans le peu de conversations que nous avons eues ensemble, que je considérais l'indépendance des femmes comme funeste et à leur bonheur et au nôtre. J'ai sous ce rapport les opinions anglaises au dernier degré. Seulement j'étends au cœur et à l'esprit l'intimité que les Anglais n'admettent que pour des relations matérielles. Les rapports les plus soutenus doivent unir en tout genre, deux époux, à toutes les heures, et sans aucune séparation, même instantanée. Une femme doit être la partie douce, légère, gracieuse, consolante, reposante, mais par cela même la partie subordonnée de l'existence commune. Toute division d'occupations, de projets, par conséquent toute indépendance d'une femme, permet aux distractions, aux affections, aux insinuations étrangères de s'introduire et de tout corrompre. Il y a peu de femmes avec laquelle cette union constante, entière, me parût possible. Vous êtes peut-être la seule qui m'y paraisse propre, la seule qui mérite d'être gouvernée, c'est-à-dire guidée dans la vie, pour son

bonheur et pour le mien. Vous êtes susceptible d'être mille fois mieux que ce que vous êtes. Vous n'avez point été dirigée par quelqu'un qui s'intéressât profondément à vous. On a plutôt voulu s'amuser de vos réparties vives et gaies que donner à votre esprit de la suite et de la justesse. De là une conversation toujours animée, souvent piquante, quelquefois sans mesure. Tout ce que vous avez d'excellent et de naturel, vous le devez à vous-même : tout ce qui peut vous manquer encore, vous le devez à l'habitude de la frivolité reçue, et à l'isolement où votre cœur s'est trouvé. Je ne crois pas m'aveugler en affirmant qu'une main amie ferait de vous, par une direction douce et sage, un être plein de charme et de qualités. C'est là ce que je voudrais tenter : c'est à quoi je voudrais vouer ma vie. Si en parlant de ce qui peut vous manquer encore, je blessais votre amour-propre, c'est que je vous aurais mal connue, il faudrait alors brûler ma lettre et me refuser. Ce projet d'union intime, mais exclusive, ma situation le favorise et même le commande. Mes propriétés et mes affaires de fortune me fixent en France et probablement dans une campagne près de Paris. La campagne vous déplâit, m'avez-vous dit. J'aime à croire que c'est que vous n'avez jamais habité une campagne à vous, d'une manière durable. Vous avez donné à des relations de convenance quelques jours, où vous étiez hors de chez vous, sans intérêts, sans affection profonde, avec le poids du désœuvrement, et les souvenirs et la perspective de l'agitation dans laquelle votre vie se passe. Vous ne pouvez juger, je le crois,

de ce qu'un sentiment complet, l'occupation, une vie plus sérieuse, l'amour, la maternité et la nature produiraient sur vous. Ce serait donc à la campagne, assez près de Paris pour y faire ensemble des courses où nous jouirions de quelques-uns des amusements publics, assez loin pour qu'aucune société ne vînt nous troubler malgré nous, et surtout que le bruit des affaires ne nous parvînt pas, ce serait là que je vous proposerais de mener une vie d'affection et de solitude, interrompue quelquefois par quelques voyages où nous reverrions vos amis. Mais il faut encore que je m'explique sur le mode et l'époque de cet établissement. Ce qui est important dans le mariage, sont surtout les premiers moments. C'est alors que des caractères qui n'ont pu se connaître encore s'aperçoivent, s'étudient, s'aliènent ou s'unissent, et le genre de ces premières relations décide de tout l'avenir. Le fléau de ces premiers moments, sont les regards étrangers. Ils offrent une intervention qui paraît de l'intérêt : ils promettent une assistance sur laquelle on a le tort de compter. Au lieu d'étudier soi-même et l'être avec lequel on doit vivre, on étudie l'opinion des autres. Au lieu de ne faire entrer dans les éléments de son bonheur que l'affection domestique, on y place comme ressources mille petites gens qui désunissent les cœurs ou qui dessèchent l'âme. Ce serait avant que rien de pareil eût pu se glisser entre nous, que je vous proposerais six mois de campagne et de tête à tête. Six mois d'apprentissage ne sont pas trop pour l'arrangement de toute la vie. Ce serait à l'instant même où vous seriez devenue ma femme

que je voudrais me trouver seul avec vous dans le monde. Au bout de six mois, nous nous connaîtrions parfaitement, et nous aurions évité le grand écueil du mariage, les confidences aux amis, sur les inconvénients de son intérieur. Nous saurions si nous sommes susceptibles du premier bonheur sur la terre, si nous pouvons nous suffire à nous-mêmes, ou s'il faut nous contenter de vivre tolérablement, en appelant la société et la distraction à notre secours, et en abjurant toute prétention à valoir mieux que les autres. Nous aurions toujours eu ce grand avantage d'avoir appris à nous connaître, à nous ménager, à tirer parti de nos qualités, à effacer nos défauts ; et au lieu que dans les mariages ordinaires, c'est en présence au moins de quelques amis que l'on fait des expériences et des découvertes qu'on voudrait cacher, toutes nos expériences seraient faites, et nos idées sur nous-mêmes et sur notre conduite ultérieure seraient fixées irrévocablement. Je m'appesantis sur cette dernière supposition, parce que je ne voudrais pas m'abandonner trop au charme de la première. Si je permettais à mon imagination de me détailler le bonheur dont je crois pouvoir jouir avec vous, de vous présenter à moi telle que je crois que vous deviendriez, je n'aurais plus la force de m'imposer des règles précises et des conditions sévères. Je chercherais à vous obtenir, à tout prix, et je vous cacherais un caractère plein du besoin d'être heureux en faisant le bonheur d'un autre, mais singulier peut-être, fatigué du monde, du bruit, de l'agitation, ayant soif du calme, de la régularité de la vie, de la solitude et

du repos. Ce caractère se reproduirait, et vous croiriez que je vous ai trompée, tandis que je n'aurais fait que vous aimer trop. Je vous l'ai dit en commençant, Mademoiselle. Je cède à votre ascendant sur moi, au besoin que j'ai de vous voir ; mais je me sers de ma raison pour vous laisser juger si je puis vous rendre heureuse, ou pour vous donner des armes contre moi, si mon caractère que l'amour pourrait voiler, mais ne changerait pas, si mes opinions sur l'état naturel des femmes, si mon plan de vie enfin ne vous promettent pas de bonheur. Je ne dirai qu'un mot sur des circonstances extérieures. J'ai un peu plus de 10 000 livres de rente. Ma fortune peut augmenter de l'héritage de quelques parents. 10 000 livres de rente ne sont assez pour vivre dans aucune ville. Ce serait assez pour vivre à la campagne, comme je le désirerais. J'ignore de combien votre fortune augmenterait notre fortune commune : mais si elle devait changer quelque chose aux relations domestiques qui me paraissent la base du bonheur dans le mariage, je la regarderais bien plus comme un mal que comme un bien, et j'accepterais avec empressement tous les moyens qui, en vous prouvant combien j'y attache peu d'importance, n'établiraient pas entre nous une division d'intérêts et une indépendance que je considère comme contre nature et comme un malheur. Je vous ai parlé Mademoiselle avec beaucoup de franchise : je l'ai presque exagérée, cette franchise, parce que je me sentais trop entraîné à ne vous dire que ce qui aurait pu vous être agréable. Je crois qu'il est rare d'inspirer un sentiment tel que celui

que vous m'inspirez. Je crois qu'il est rare aussi d'exprimer son sentiment avec plus de scrupule, et dans un langage plus impartial. Je vous aime beaucoup telle que vous êtes, je vous aime encore plus telle que je crois que vous seriez. Je crois que le seul bonheur dans la vie, c'est de se consacrer au bonheur d'un autre. Mais je pense que pour faire le bonheur d'un autre, il faut en être aimé profondément et uniquement : il faut être sa seule pensée. L'amour est beaucoup plus nécessaire encore d'une femme à son mari, que d'un mari à sa femme, parce qu'une femme devant toujours être faible et dépendante, il faut qu'elle aime, pour que sa dépendance fasse son bonheur. Je ne vous dis donc point Mademoiselle de m'épouser parce que je vous aime, mais de m'épouser, si vous m'aimez. Si vous ne m'aimez pas assez pour ne vouloir vivre que pour moi, refusez-moi, car je ne vaudrais rien pour les affections médiocres : je ne sais si je serais plus malheureux encore de vous rendre malheureuse que je ne le serais de vous perdre : mais ce dernier malheur ne tomberait que sur moi, et je le préfère. Il me semble que cette lettre, quelle que soit votre décision, doit rester secrète entre vous et moi. Il est inutile de nous offrir en sacrifice au commérage de Genève. Si vous ne me repoussez pas, je vous demande quelques entretiens : vous sentez que je n'ai pu tout dire dans une lettre. Si vous me refusez, je ferai, sans vous revoir, des vœux ardents pour votre bonheur.

§ 18. — 5 février.

La grande question, relativement à Amélie, est de savoir si je veux vivre à Paris, ou si je ne le veux pas. Si je veux vivre à Paris, il est évident que je ne le pourrai avec aisance, si je l'épouse. Mais si je veux vivre à la campagne, ce mariage consolide un établissement commode et solide. Or il est impossible que la vie de Paris me convienne longtemps. Même comme carrière politique, il vaut beaucoup mieux vivre dans une terre, où j'aurais des relations, et où je me classerai au rang des propriétaires cultivant leurs possessions, que d'employer encore dix ans de ma vie à battre le pavé de Paris, travaillant peu, usant mes yeux et ma santé, et me donnant toujours, soit par moi-même, soit par Germaine, l'air d'un homme à aventures, ou avide de faire du bruit. Dans tout régime quelconque, la régularité aura de grands avantages et fera la loi. Dans tout régime quelconque, l'ami de Germaine aura une apparence de désordre et d'irrégularité qui lui nuira. Il pourra, par des mouvements continuels, arriver à un avantage de poste ; mais il n'aura jamais celui de la durée, et de la considération qui en résulte. La situation d'Amélie me convient sous mille rapports. Elle vaut peut-être mieux, certainement pas moins qu'elle ne paraît : et telle qu'elle paraît, elle me convient. Je l'épouserai sans illusions, préparé à une conversation souvent commune, à de l'ennui réciproque, dans plusieurs moments de la vie, et ayant à observer avec elle une règle simple, celle d'être toujours son supérieur en

esprit, en caractère, en sang-froid et en volonté. Il est clair que le célibat l'effraie plus que l'idée de vivre à la campagne et de quitter Genève. Il est certain qu'en lui offrant la perspective vague d'y revenir tous les deux ou trois ans, et celle d'aller souvent à Paris, elle ne demandera pas mieux que de l'accepter. La question difficile est le mode de conclure ce mariage, sans que d'un côté Germaine et ses amis, de l'autre quelques ennemis que je me connais, ne remplissent l'air de clameurs. Avec toute sa légèreté, avec toute son envie de se marier, Amélie n'a pas d'entraînement. Elle joue un jeu assez serré ; je retrouve toujours en elle le but du mariage, et elle esquivé assez adroitement tout ce qui m'est personnel. Je saurai mieux ce que je puis attendre d'elle, quand, Germaine étant partie, je craindrai moins un commérage : mais jusqu'à présent, soit que sa nature soit telle, ou qu'on l'ait mise en garde contre moi, elle est inébranlable dans le petit poste qu'elle a pris. Mon désir serait de l'enlever ; je la tiendrais bien mieux dans ma dépendance. Je ferais bien mieux mes propres conditions. Mais comme elle est parfaitement libre, que rien ne peut gêner son aveu, quels motifs ai-je à alléguer pour une démarche pareille ? La crainte des observations et des propos ? Elle a conçu cette crainte ; hier, en thèse générale ; mais il y a loin de là à se résoudre pour l'éviter à partir sans être mariée, à l'insu de ses amis, pour aller se marier ailleurs. Je ne puis lui dire aucun de mes vrais motifs. Je ne puis lui dire, que comme elle n'est pas jolie, tout le monde croirait que je ne l'épouse que

pour sa fortune, et que cette opinion, qui percerait malgré ceux qui l'auraient au fond du cœur, serait difficile à supporter en présence. Je ne puis lui dire que je crains Germaine et ses amis, elle me répondrait que je l'aime, elle bien faiblement, ou que je suis étrangement dominé. Je ne puis lui dire enfin que même elle est souvent ridicule, je ne pourrais supporter d'aller avec elle dans le monde, et de la voir telle, après avoir eu l'air de la choisir. Je me résignerais à tout cela, que je m'en trouverais très mal. 1°. La disposition naturelle de mon caractère me porterait, si je me croyais soupçonné de calculs peu nobles, à prouver le contraire, et j'admettrais des stipulations qui rendant la fortune d'Amélie indépendante de moi, nuiraient à tous mes plans de vie, et à toutes mes idées sur le mariage. J'aimerais mieux épouser une femme sans fortune qu'épouser une femme riche qui conserverait de l'indépendance. 2°. Je me trouverais entraîné à lutter avec âcreté contre Germaine et ses amis, ce qui entraînerait une brouillerie déplorable. 3°. Enfin je ne sais si, reconnu une fois pour l'amant d'Amélie, je pourrais tolérer une seule de ses inconvenances ; et cependant n'ayant pas le droit de lui en imposer, je ne pourrais que paraître dur et bizarre. Résultat. Si, ce que je veux essayer encore, je puis engager Amélie à partir avec moi pour aller nous marier ailleurs, c'est mieux que tout. Si je ne le puis, il faut, après l'avoir attachée à moi autant que possible, prétexter des affaires, signer le contrat, et partir pour la France, en promettant de revenir, et trouver ensuite un moyen de la faire venir, elle, n'importe

où, pour m'y épouser. Ce mode-ci aurait au moins l'avantage de nous soustraire à Genève.

NB. La lettre contenue au numéro 17 ne vaut rien, comme trop romanesque et trop passionnée. Dans ce dernier mode, 1^{er} prétexte : après être convenu de tout avec Amélie, maladie de mon père ; 2nd prétexte pour la faire venir : quelque accident dangereux qui me serait arrivé en route.

§ 19. — Même jour.

Il faut écarter le plus possible toutes les démarches extraordinaires. Je crois donc, après mûre réflexion, le plan suivant le plus naturel. Germaine étant partie, je parle positivement à Amélie. J'obtiens son consentement : je motive la nécessité du secret sur l'envie d'éviter les commérages : et je tâche de lui faire naître l'idée de nous engager réciproquement avec mon départ. J'établis l'état de ma fortune. Je lui prouve les changements que notre mariage doit apporter à mes arrangements, et si je n'ai pas réussi à lui faire proposer à elle-même un engagement préalable, je le propose. Cet arrangement fait et signé, je pars pour les Herbages ; j'écris à Cambacérès une lettre simple contenant mon projet de ne me mêler en rien de ce qui a rapport au gouvernement, et mon désir de vivre, avec la femme que je vais épouser, dans les propriétés que je possède, ajoutant que je dois à cette femme, d'être sûr que je lui donnerais en l'épousant une vie tranquille : que si je n'en étais pas sûr, je renoncerais à mes projets, et quitterais mon pays : mais que

j'espère que la parole d'honneur que je donne volontairement me vaudra le seul bien auquel j'aspire : la tranquillité. Sur la réponse de Cambacérès, ou sur son silence, après avoir retiré mes affaires de chez Fourcault, et réglé mon habitation, soit aux Herbages ou ailleurs, je reviens épouser Amélie.

§ 20. — 8 février.

Je n'ai rien écrit depuis trois jours. J'ai eu cependant une scène violente avec Germaine. Je me suis laissé aller à beaucoup d'humeur. Je suis revenu le lendemain et je suis à peu près dans la même situation qu'auparavant. Seulement je dois redire que Germaine est la meilleure créature de la terre, mais qu'elle a un tel besoin de mouvement et un tel fond de douleur qu'il m'est impossible de vivre heureux en laissant ma vie dans sa dépendance. D'un autre côté Amélie n'est rien et n'a pas même assez d'esprit pour avoir du goût pour moi. Je ne renonce pourtant pas à elle : mais il faut retrancher de mes projets toute idée d'en faire autre chose qu'un moyen de me replacer dans une situation simple et commune, d'où je puisse repartir ensuite, pour exercer des facultés redevenues libres. Il faut bien convenir des faits : si je ne me marie pas, je ne passerai jamais aux yeux du public pour n'être plus l'amant de Germaine, et je resterai toujours solidaire de ses imprudences, et chargé de ses douleurs. Si je cherche dans une femme d'autres rapports que ceux que je rencontre dans Amélie, je ne les acheterai qu'en renonçant à des avantages. Mon mariage

avec Amélie me donnera le moyen de vivre marié, aussi riche que je le suis à présent : et la situation et le caractère d'Amélie, ne lui donnant de liens étroits avec personne, et ne lui attirant pas d'autorité morale, la mettent plus dans ma dépendance qu'une femme qui aurait des parents, et qui inspirerait de l'intérêt. Je ne veux certes pas la maltraiter : on ne gagne rien à rendre malheureux ses alentours, même quand on les tient dans sa dépendance. Mais l'existence d'Amélie est parfaitement favorable à mon désir, d'être marié pour le monde, et pourtant libre de mes projets. Elle n'a pas une idée, et ne pèsera jamais un grain dans mes résolutions ni dans ma vie.

§ 21. — 19 février.

Autre longue interruption. J'ai passé quelque temps sans voir Amélie. J'ai cru qu'elle me fuyait ; j'ai cru qu'on lui avait conseillé de m'éviter : j'ai cru qu'elle voulait me forcer à lui dire quels étaient mes projets sur elle. Pas un mot de vrai. Amélie a été son petit bonhomme de chemin, sans penser plus à moi qu'à un autre, et a trouvé parfaitement simple pour des raisons d'invitations, de parenté, de je ne sais quoi, de faire que nous ne nous rencontrassions pas de quatre jours. Elle n'a pas même imaginé de m'en témoigner aucun regret. J'avais besoin de cet exemple pour apprendre que la parfaite bêtise est une excellente garantie pour une femme. À moins de se mettre en face d'Amélie, et de lui crier je suis amoureux de vous, elle ne le

comprendra jamais, et ne verra dans tout ce que je lui dis qu'une manière de passer le temps. C'est une personne qui a dans l'esprit le défaut que d'autres ont dans la vue : elle ne voit pas à côté d'elle, et n'aperçoit que ce qui est en ligne directe devant son nez. L'absurdité, c'est que j'ai véritablement souffert pendant ces quatre jours. Mon imagination s'était montée, et sans mon excellent système d'inaction, j'aurais fait quelque sottise. Une chose fâcheuse, et qui est évidente, c'est que mon mariage avec Amélie me déconsidérera plus ou moins. On trouve moitié ridicule moitié cruel, que je lui témoigne de la préférence, à présent qu'on croit que c'est pour mon amusement. Mais quand on me saura des vues sérieuses, la cruauté disparaîtra, mais le ridicule sera doublé de moitié. J'en reviens toujours à conclure qu'il serait désirable de l'enlever. J'aurais l'air d'avoir cédé à sa passion, ou à quelque raison inconnue. Mais cela sera terriblement difficile à mener.

§ 22. — Même jour.

Je reviens à croire qu'Amélie m'aime. Elle m'a dit plusieurs choses que j'aurais pu prendre pour des insinuations assez directes : mais dans sa bouche on ne sait jamais si les phrases générales qu'elle dit ne sont pas simplement des lieux communs. Elle a cependant manifestement évité son ridicule adorateur, M. de Faverge, elle a cherché à me parler plutôt qu'à lui, et elle s'est élevée contre la méchanceté des gens qui cherchaient à troubler

les entretiens de ceux qui aimaient à causer ensemble. Il est presque impossible que cela ne me fût pas dédié. J'ai beaucoup réfléchi sur la bêtise d'Amélie. Il est certain qu'elle n'est pas spirituelle. Elle n'a point d'instruction : mais je la crois assez disposée à se livrer à celui qui voudrait la caresser. Si on la traitait doucement, ce serait un animal assez fidèle. Je ne l'aimerais jamais assez pour avoir avec elle de l'humeur : car je ne lui permettrais jamais d'influer sur ma conduite, même dans les petites choses : et si elle s'ennuyait de la vie que je lui ferais mener, si elle boudait, à propos de mes liaisons ou de mes négligences, du sang-froid, de la sécheresse, un jugement net et sévère sur elle, dit de manière à être compris, réuni, au premier retour, à de l'indulgence, et à des caresses et à du plaisir, m'en rendrait complètement le maître. Puis-je espérer à trente-six ans, divorcé, presque proscrit pour mes opinions, une femme française (j'ai mille raisons pour ne pas vouloir épouser une étrangère) belle riche et spirituelle ? Puis-je l'espérer, avec ma liaison publique avec Germaine, qui, alarmée, ferait un bruit, capable de renverser tous mes projets ? Et quand je le pourrais, est-il certain que mes projets, et mon amour d'indépendance mis en ligne de compte, une femme belle riche et spirituelle, ne devînt pas un très grand fléau ? N'est-ce pas un bien qu'une femme, destinée par la nature à un rôle subalterne, hors d'état d'intéresser personne à sa cause si elle voulait sortir de ce rôle, n'ayant que des ridicules, si elle s'agite, et devant toujours finir par se soumettre et par recourir à son mari, comme

à son protecteur naturel, pourvu qu'il ait des formes, et du sang-froid ? Il y a deux cent mille femmes qui valent plus qu'Amélie. Je ne sais s'il y en a une qui me convient mieux.

§ 23. — 2 mars.

J'ai bien souffert, bien lutté, mené une vie bien agitée depuis que je n'ai rien écrit dans ce livre. Germaine ne part pas. Elle en est horriblement malheureuse. Mes indécisions sur Amélie ont fait croire à un goût plus vif que je ne l'éprouve : Germaine est jalouse. D'un autre côté mon indécision est plus forte que jamais. Germaine a mille bonnes qualités. Amélie est d'une nullité complète. Et si sous cette nullité il y avait un caractère acariâtre et tracassier ! Je me dis bien que je m'en tirerais, que je dominerais ce caractère. Mais ai-je jamais dominé quelqu'un ? Soyons de bonne foi et n'écrivons pas pour nous, comme pour le public. Avec beaucoup d'esprit sur les idées j'ai très peu de force. L'importunité pèse sur moi, l'air de mécontentement me peine. Quand je gronde mon domestique, j'ai toujours le sentiment d'avoir tort. Que sera-ce avec une femme, avec laquelle j'aurais sinon le tort, du moins le malheur de n'avoir sur elle aucune illusion ! Cette disposition a cela de fâcheux que n'étant pas soutenu par une force intérieure, même quand j'ai raison, je ne suis pas arrêté quand j'ai tort, parce que je ne sais si j'ai réellement tort ou si c'est ma faiblesse qui me fait m'en accuser. De là vient que mes actions sont faibles, et mes rédac-

tions amères, ce qui réunit tous les inconvénients. J'obéis en esclave et j'ai l'air d'un despote. La douceur se ferait aimer, la dureté se ferait obéir. Je ne sais faire ni l'un ni l'autre. Germaine me disait hier avec assez de vérité qu'à peine je me serais lié avec Amélie que mon imagination se retournerait : qu'au lieu de voir, comme à présent, les inconvénients d'une femme spirituelle et trop célèbre, je verrais ceux d'une femme médiocre, et qui n'en serait pas moins exigeante ou du moins plaintive. Cependant, je le répète, et c'est avec douleur, car je me suis rattaché de goût à Germaine, je ne puis vivre comme nous vivons. Je ne le puis pour mille raisons, et pour une raison bien insurmontable. J'ai besoin de femmes, Germaine n'a point de sens, je déteste une liaison subalterne. Je ne puis prendre une maîtresse à moi sans me préparer un avenir de domination ignoble qui me répugne ; je ne puis, à trente-six ans, m'attacher successivement à des femmes mariées 1° parce que je perdrais un temps infini dans ce métier indigne de moi. 2° parce que Germaine ne serait pas moins jalouse de ces femmes que d'Amélie et que nous nous brouillerions non moins infailliblement. Il me faut donc bien positivement une femme. Il me la faut politiquement. Ce n'est qu'ainsi que j'aurai en France une existence paisible et régulière. Quelle cruelle chose que l'indécision !

Notons ici une circonstance, en attendant. Hier j'ai été parfaitement reçu au bal, de toute la société que je vois : et un des hommes les plus spirituels et les plus considérés de Genève, qui en même temps se trouve le tuteur de la fortune d'Amélie,

m'a abordé avec une amitié toute particulière, m'a pressé de prolonger mon séjour ici, m'a dit que tous les hommes et toutes les femmes m'y aimaient, et a fini par me dire que l'on devait se féliciter de toutes relations quelconques avec moi, et qu'il dépendait de moi de jeter le mouchoir. Il est bien clair que j'aurai Amélie quand et comme je voudrai.

§ 24. — Même jour.

Pas si clair que je le croyais. Le bruit du mariage d'Amélie avec ce petit sot de Faverge se répand généralement. Comme on a répandu le même bruit sur moi, qui n'ai pas encore prononcé à Amélie un mot de préférence, sans doute cela ne prouve rien. Mais il se pourrait que, dans l'incertitude où je la laisse, l'envie de se marier l'emportât sur toute préférence en ma faveur, si préférence y a. Je ne crois pas à Amélie assez de discernement pour mettre une grande différence entre moi et d'autres. Au fond, si elle est capable d'épouser M. de Faverge, sans faire une démarche pour m'obtenir, elle est bien peu regrettable, comme sentiment. Comme calcul et arrangement de vie, c'est autre chose. Germaine est bien aujourd'hui, mais j'ai vu les pointes, et je ne doute pas que nos scènes ne recommencent après-demain. Il est presque impossible que nous vivions tranquilles dans cette situation. Si les scènes recommencent, je crois bien que nous romprons, et j'en serai fâché. Au moins faudrait-il avoir pris un parti sur Amélie, et plus je

m'examine, plus je me trouve plus indécis que je ne l'ai jamais été.

§ 25. — 4 mars.

Toujours plus de vraisemblance dans les bruits du mariage d'Amélie avec M. de Faverge : et j'ai la bêtise d'en souffrir assez. Germaine a tellement travaillé à convaincre le public que je n'ai point l'idée d'épouser Amélie, la crainte des scènes m'a tellement jeté en arrière dans ma conduite vis-à-vis de celle-ci, qu'il n'y aurait rien de plus simple que sa persuasion que je ne veux que m'en amuser, et qu'un goût contracté pour un petit garçon assez ridicule, mais assez gai, dont l'esprit est plus proportionné au sien, et qui la presse très vivement. J'ai remarqué deux fois un retour d'elle à moi avec le soin, autant que son peu de finesse le lui permettait de m'offrir l'occasion de lui parler de mes projets. Je n'en ai point profité. Il en résulte une troisième reculade. Mais il est très probable que cette incertitude donne assez d'avantage à un homme plus décidé dans ses intentions et qui a bien plus évidemment l'intérêt de l'épouser. Toutes les circonstances extérieures sont pour moi : je n'ai, je le crois, qu'un mot à dire : mais, si je ne dis pas ce mot, il sera bientôt trop tard. Cependant c'est bien fort de braver à la fois le public qui trouve ce mariage ridicule, et Germaine, qui me trouvera perfide.

§ 26. — 8 mars.

Scènes sur scènes, et tourments sur tourments. Depuis trois jours Germaine est furieuse, et me poursuit tellement d'invectives, de larmes, et de reproches, que je passe moi-même alternativement de l'indifférence à la fureur et de la fureur à l'indifférence. C'est une relation terrible que celle d'un homme qui n'aime plus et d'une femme qui ne veut pas cesser d'être aimée. Il y a dans les explications ou une telle dureté — ou quelque chose de si superficiel et de si vague qu'on a honte de n'être pas plus sensible à la douleur, ou de faire ainsi semblant de ne rien entendre. Comme il arrive toujours, l'idée de me perdre fait que Germaine met plus de prix à moi ; une longue habitude de disposer de toute mon existence lui fait croire sans cesse que je dois lui revenir : le moindre mot équivoque la trompe à cet égard, et comme je l'aime encore véritablement, la peine qu'elle éprouve, lorsqu'elle ne trouve pas en moi le sentiment dont elle aurait besoin, m'est excessivement douloureuse. D'un autre côté son injustice me révolte. Lorsqu'elle me dit que c'est parce qu'elle est malheureuse que je l'abandonne, je m'indigne d'autant plus que si elle était dans des circonstances plus prospères, je suivrais beaucoup plus à mon désir de reprendre mon indépendance. Ainsi ma vie se consume sans bonheur ni pour moi ni pour les autres. Quant à Amélie, elle veut m'épouser, cela est clair, et il n'y a de clair que cela. Mes conjectures sur M. de Faverge étaient absurdes. Mais a-t-elle pour moi de l'attachement

indépendant de ce projet de mariage ? Je n'en ai jusqu'à présent nulle preuve. Elle ne peut pas ne pas avoir quelque plaisir à se croire aimée de moi. Mais rien dans sa conduite, rien dans ses regards n'annonce le désir de rencontrer ni l'émotion ni le trouble. Si je ne vivais pas sous le canon de Germaine, je ne serais pas longtemps dans cette incertitude. Je n'y serais pas non plus si je savais bien ce que je veux. Mais depuis que mon goût pour Amélie m'a appris à esquiver la colère de Germaine ou à la supporter sans y céder à l'instant, je me dis que ce qu'il y aurait de mieux peut-être serait de redevenir libre sans contracter des engagements nouveaux et des engagements bien plus indissolubles que ceux dont je gémiss maintenant. Un séjour obstiné à la campagne si j'en ai la force, si je crains de faiblir un voyage dans le Midi de la France, ou en Italie, ou en Allemagne, me conquerront mon indépendance tout aussi bien que mon mariage avec Amélie. Quand je me représente Amélie devenue ma femme et transportée dans une campagne près de Paris, où mes amis viendraient me voir, mon front se couvre de sueur. Ce parlage perpétuel, cet étonnement des hommes les plus éclairés de France, sur l'étrange association par laquelle j'aurais fini, mon impatience, la dureté avec laquelle peut-être je retomberais sur un être que j'aurais tiré d'une situation assez douce et que j'aurais eu le tort d'épouser sans illusions, les reproches que je me ferais, et qui aggraveraient mes torts apparents, tout cela donne l'idée d'une situation pareille à l'enfer. Si Amélie était très jeune ou

très belle, tout serait excusé. Avec mon caractère, être compris par ceux qui m'entourent, m'est tout à fait nécessaire. Mais être l'objet de leur surprise et de leurs ridicules, me serait insupportable. Il faut absolument suspendre ma marche, et revenir à l'idée de retourner en France avant de prendre aucune décision. Je ne crois point qu'Amélie m'échappe, si je persiste à en vouloir, et peut-être l'air de France, l'esprit de France, ma rentrée dans mes relations anciennes me feront-elles renoncer à tout projet de prendre des liens.

§ 27. — 14 mars.

Germaine est parvenue à me faire perdre mon sang-froid, à me faire dire beaucoup de choses violentes, à me faire avouer mon goût pour Amélie, en un mot à me rendre fol. Étrange ascendant de cette femme sur moi ! J'ai reconquis, avec tous les autres, l'empire de mon caractère. Je suis prudent, doux, et sûr de ne dire que ce que je veux avec tout le monde ; mais avec elle, le souvenir des émotions qu'elle m'a données, de l'agitation perpétuelle où elle m'a fait vivre, les injures qu'elle me dit, l'injustice de ses accusations, l'insistance de ses demandes, et surtout l'horreur que m'inspire l'idée de rester sous son joug, me jettent hors de moi. Plus cette lutte se prolonge, plus je me donne des torts ; plus je lui fournis de mal à dire de mon caractère. Elle me nuisait autrefois par le tumulte de sa vie, par l'air secondaire qu'elle me donnait, par les ennemis qui dirigeaient sur moi leur haine pour elle.

Elle me nuira maintenant par la violence de son ressentiment ; elle armera contre moi et ses amis et ceux que je lui ai ramenés. Elle m'a rendu la France dangereuse, elle me la rendra difficile. Cependant prolonger cette situation, rester solidaire de ses extravagances et de sa célébrité, porter dans les grandes choses le poids de son inconséquence, et dans les détails de la vie me prêter à toutes ses exigences, c'est impossible. Je mourrai de lassitude et d'agitation. J'ai eu mille occasions de la quitter honorablement. J'aurais donné la moitié de ma vie pour le faire : j'ai craint toujours la douleur qu'elle en ressentirait, et j'ai tardé de jour en jour jusqu'à ce que notre situation se compliquât de manière à rendre toute rupture un scandale et toute continuation de liaison une douleur.

Il faut cependant me défier de mon imagination qui s'exagère toujours toutes les difficultés. Il ne faut pas croire que de rompre avec une femme dont l'inconséquence est notoire, et qui ne veut pas m'épouser, puisse former le sujet d'une accusation positive. Il faut ne pas oublier qu'au fond elle est intéressée, par sa vanité même, à ne pas dire jusqu'à quel point je lui ai laissé voir mon détachement d'elle. Cette vanité la portera à dire que je me suis brouillé avec elle, parce que je voulais qu'elle m'épousât. Enfin, dussé-je encourir l'animadversion de quelque partie du public, tout vaut mieux que la prolongation de mon esclavage. Reprenons donc le calme, et voyons ce qu'il y a dans la circonstance à faire de mieux. Il est évident que, plus ceci dure, plus ceci finira mal. Je vieillis ; j'ai donc moins de

temps pour me placer dans une situation douce. À quarante ans, j'aurais moins de chances de mariage qu'à présent. À quarante-cinq, l'isolement sera presque inévitable. Si une rupture, après huit ans de liaison, est une chose fâcheuse, après dix, après quinze, ce sera pis encore. Il est donc clair, qu'en conservant toutes les formes, et en apaisant la douleur de Germaine, fût-ce même en m'amoindrissant dans son esprit, il faut dénouer nos existences, et réduire nos relations à la simple amitié. Mais en même temps, il faut me plier à des sacrifices, pour éviter des scènes dans lesquelles je me donne toujours des torts de parole. Ces sacrifices ne dureront pas longtemps, puisque je suis déterminé à partir, d'abord après le retour d'Eugènes, et quelque tournure que prennent les affaires de Germaine, je ferai quelque voyage, et ne la reverrai que lorsque mon sort sera fixé. Ainsi donc, pour première règle, voir Amélie, quand je pourrai, mais ne jamais sacrifier à cet intérêt de manière à renouveler les fureurs de Germaine : longer jusqu'au retour d'Eugènes, et lui arrivé, quelques nouvelles qu'il apporte, partir sous huit jours pour les Herbages, dussé-je partir sans dire adieu. Nous verrons, si à cette époque il nous conviendra de parler un peu clairement à Amélie, ou bien de laisser tout dans le vague.

§ 28. — 17 mars.

[...] de plus fixe, le seul invariable [...]

§ 29.

[...] dans les divers pays de l'Europe sa vagabonde carrière, et cela, dans un moment où, libre d'elle-même, elle croit ne pas pouvoir m'épouser. Tout cela est absurde à supposer ; elle aura beau vouloir confondre mon désir de me retrouver dans une situation convenable avec la crainte de la proscription, elle aura beau prétendre que je trahis l'amitié malheureuse en ne consentant pas à l'accompagner dans toutes les parties de l'Allemagne, et de l'Italie. La retraite, le silence, répondront suffisamment à ces accusations, et dans un temps plus calme, son propre cœur les démentira.

§ 30. — 21 mars.

Ai-je tort ? Ai-je raison ? Je reviens à Amélie. Ce n'est pas grand-chose, mais elle est bonne. Elle a, comme on me le disait dernièrement, et c'était une personne qui ne lui est pas favorable, elle a de la niaiserie, mais elle a une dose d'esprit. C'est un enfant de dix ans, mais un enfant qu'on pourrait former. Je ne la crois pas très sensible : mais elle s'attacherait à son mari ; c'est d'ailleurs une existence si frêle, si peu appuyée, que la dominer serait très facile. Elle n'est point coquette. Elle a écarté M. de Faverge au premier mot que j'ai dit ; si elle est restée assez réservée avec moi, c'est que moi-même j'ai paru fort peu décidé. Mes liens ostensibles, mes reculades fréquentes, tout a dû l'effaroucher. Sa famille n'a aucune envie qu'elle se marie.

L'aristocratie de ses parents est peu disposée en faveur de mes opinions : et quoique j'aie vaincu ces préventions comme société, elles sont restées, comme obstacles à un mariage, dans beaucoup de vieilles têtes. Amélie a donc dû suivre la ligne qu'elle a suivie. Je l'en aurais mieux aimée si elle s'en fût écartée par entraînement : mais avec la réserve et l'incertitude de mon langage, je ne pouvais l'espérer. Elle a dit que je lui étais extrêmement agréable. Elle s'attacherait à moi bien facilement, si le devoir venait fortifier son goût. Au reste, tout doit s'ajourner jusqu'à une course en France.

§ 31. — 10 avril.

Je suis parti. Il y a dix jours que je n'ai vu Amélie. Son idée n'est plus que faiblement dans mon souvenir. Je vais revoir des objets qui ont bien autrement agité mon âme, et déjà je sens l'influence de la sphère où je vais rentrer. J'ai passé huit jours tête-à-tête avec Germaine. Quelle grâce ! quelle affection ! quel dévouement ! que d'esprit ! Cependant puis-je rester dans les liens où je m'agite quelquefois si cruellement ? Que j'épouse ou non Amélie, ma vie peut-elle rester comme elle est ? Non sans doute. Je persiste dans mon projet. Je veux conserver l'amitié de Germaine, la servir, contribuer à son bonheur : mais paraître toujours avec elle et de par elle, ne me convient plus. Il faut que je me fasse une vie stable et paisible. Je vais me retrouver dans ma campagne. C'est là que je dois vivre, si l'on m'y accorde le repos. Sinon, je voya-

gerai et la malveillance que l'on m'aura témoignée sera une très bonne raison à alléguer à Germaine, pour motiver une séparation qui tendra à ne pas lui faire partager les inconvénients de cette malveillance.

CÉCILE

Italiam, Italiam.

PREMIÈRE ÉPOQUE

11 janvier-31 mai, 1793.

Ce fut le 11 janvier 1793 que je fis connaissance avec Cécile de Walterbourg, aujourd'hui ma femme. Elle était mariée, depuis environ deux ans, avec un comte de Barnhelm, beaucoup plus âgé qu'elle. La sœur aînée de Cécile avait fait ce mariage, la baronne de Salzdorf, c'était son nom, liée pendant vingt années avec M. de Barnhelm, avait imaginé d'en faire son beau-frère, pour qu'il ne cessât pas d'être son amant. Sacrifiée à cette odieuse intrigue, Cécile découvrit bientôt les rapports de sa sœur aînée avec son mari, et sans dévoiler ses motifs à sa famille, parce qu'elle ne voulait pas affliger la vieillesse de son père, elle eut le courage de rompre toute liaison intime avec un homme qu'elle regardait comme indigne d'elle. Cette résolution, après l'avoir exposée à beaucoup de persécutions intérieures, lui donna, dans le public, une réputation de bizarrerie à laquelle elle se résigna, sans essayer de s'en justifier. Elle vivait seule, dans la maison de M. de Barnhelm, qu'elle ne voyait

presque jamais, et ne paraissait que fort rarement à la cour de Brunswick, où son mari occupait une place. J'étais moi-même au service du duc de Brunswick, et marié à une femme que j'avais épousée par faiblesse, que j'avais aimée par bonté d'âme plus que par goût depuis mon mariage, et dont l'esprit et le caractère me convenaient assez peu. Pendant une absence que j'avais faite pour aller en Suisse, ma femme s'était attachée à un prince russe âgé de dix-huit ans. Cette passion, que j'avais, à mon retour, trouvée dans toute sa force, m'avait déplu comme inconvenance, plus qu'elle n'avait blessé mon cœur. Fort jeune, fort impatient, mais mettant assez peu de suite dans mes volontés, je n'avais aucune autorité sur ma femme. Je n'avais eu d'affection pour elle que par une sorte de complaisance, de sorte que mon affection cessa, dès que je m'aperçus qu'elle n'en avait plus besoin. Je n'essayai donc point de la ramener par des formes tendres ou douces. De temps en temps, ma qualité de mari me donnait des velléités de commander : mais je m'ennuyais bientôt moi-même de cet effort. La liaison de ma femme avec le prince, quelquefois troublée par des scènes violentes, mais courtes, que je ne faisais qu'à contrecœur, continua donc sous mes yeux, et quelquefois, oubliant ma propre situation, je contemplais ces deux personnes, que ma présence gênait, et je ne pouvais m'empêcher de porter envie à ces deux cœurs ivres d'amour. Un jour, nous avons passé la soirée à nous trois dans un assez profond silence. Mais les regards des deux amants, leur intelligence réciproque qui se trahis-

sait dans les moindres choses, le bonheur qu'ils érouvaient à se trouver ensemble, quoiqu'ils ne pussent se dire un mot sans être entendus, me jetèrent dans une profonde rêverie. Qu'ils sont heureux, me dis-je, en rentrant dans ma chambre ! et pourquoi donc serais-je privé d'un pareil bonheur ? pourquoi donc, à vingt-six ans, n'éprouverais-je plus d'amour ? Je passai la nuit occupé de ces pensées, et le matin je parcourus dans mon imagination toutes les femmes que je connaissais à Brunswick, sans qu'aucune me frappât de manière à me faire espérer que je pourrais en devenir amoureux. Je fus appelé par le service de la cour à dîner chez une vieille duchesse, mère du duc régnant. Après le dîner elle se mit à causer avec moi, et me demanda tout à coup si je connaissais Mme de Barnhelm. Je ne l'avais point remarquée, vu la solitude dans laquelle elle vivait, et son idée ne s'était pas présentée à moi durant mes méditations de la matinée. Mais en l'entendant nommer je me dis tout à coup que peut-être elle remplirait mieux mon but qu'aucune des femmes dont j'avais cherché à me retracer l'image. En sortant de chez la duchesse, je partis pour aller la voir. M. de Barnhelm y était, en veste, et jouant du violon. Sa femme était assise sur un canapé avec un air d'ennui très visible. Je lui trouvai une figure agréable, une peau très blanche, un son de voix doux, de beaux cheveux, des bras et une poitrine superbes. Je lui écrivis le soir une déclaration positive. Je n'étais point du tout amoureux d'elle en la lui envoyant. Mais sur sa réponse, qui était convenable, spirituelle, froide, polie et qui

se terminait par un refus absolu de me recevoir à l'avenir, je ressentis ou crus ressentir la passion la plus violente. J'écrivis de nouveau, je demandai pardon de ma hardiesse, je me bornai à supplier qu'elle tolérât un sentiment que je ne voulais plus appeler qu'une sincère et vive amitié. Nous négociâmes pendant quelques jours. J'obtins enfin d'être reçu de nouveau. Je multipliai mes visites. Je proposai des lectures, et notre vie s'établit de manière à ce que nous passions tous les jours à peu près une heure ensemble. Un mois s'écoula ainsi, sans que je fisse aucune tentative pour être heureux autrement que par la société de Cécile, qui chaque jour me recevait avec plus d'affection, et se liait avec moi par l'habitude. Je ne sais combien de temps la chose aurait duré sur ce pied, mais M. de Barnhelm, malgré ses liens avec la sœur de Cécile, et la barrière qui le séparait depuis si longtemps de sa femme, s'avisa soudain de devenir jaloux. Je fus forcé d'interrompre mes visites. Cécile en fut presque aussi triste que moi. Le désespoir que je témoignais lui fit éluder quelquefois la défense que M. de Barnhelm ne lui paraissait pas trop en droit de lui faire. Nous nous vîmes à la promenade, au spectacle, dans quelques assemblées, jamais chez elle, et jamais seuls. M. de Barnhelm cependant redoublait d'exigence et de violence, tout en continuant sa liaison publique et scandaleuse avec Mme de Salzdorf. Il en résulta des agitations, des scènes, et surtout de la part de Cécile une tristesse profonde. Son mari, qui n'avait montré de la jalousie que par une vanité qui ne pouvait pas être long-

temps dominante dans un caractère indolent et égoïste comme le sien, s'ennuya de voir son intérieur ainsi troublé et mélancolique. C'était un homme plutôt personnel que dur. La vue d'une jeune femme souvent dans les larmes le peinait et le fatiguait. Il imagina enfin de proposer à Cécile suivant les lois et les mœurs allemandes, un divorce qui lui rendît son indépendance. Cécile qui de fait n'était plus sa femme, accepta cette proposition avec empressement, et les premières démarches furent faites, sans que nous prévisions, elle ni moi, que sa liberté pourrait lui fournir un moyen d'unir sa destinée à la mienne. En effet j'étais marié, et ni la passion que ma femme affichait pour le petit prince dont j'ai parlé ci-dessus, ni mon amour pour Cécile ne m'avaient conduit à désirer de briser des liens qui ne me gênaient aucunement. Mais il arriva tout à coup dans mon ménage un événement dont le résultat fut de me rendre aussi une liberté dont je ne songeais point à faire usage. Mme de Salzdorf donnait une grande fête, où toute la cour était invitée. Le prince Nariskin, c'était ainsi que s'appelait le jeune amant de ma femme, y fut prié. Ma femme reçut de même une invitation. Je fus seul exclu, parce que Mme de Salzdorf avait supposé qu'il serait désagréable à M. de Barnhelm de me rencontrer. Elle ignorait ses projets de divorce, qu'il lui avait cachés de peur qu'elle ne les contrariât et que Cécile, qui lui savait mauvais gré de ce qu'elle avait arrangé son triste mariage, s'était bien gardée de lui confier. La veille du jour où cette fête devait avoir lieu, je dînai à la cour, et je me trouvais placé à

côté d'une dame d'honneur, vieille et laide : je lui témoignai ma surprise de l'exclusion que Mme de Salzdorf m'avait donnée. Je n'y attachais pas en lui en parlant une grande importance. Mais lorsqu'elle apprit que ma femme y était invitée sans moi, elle me parla d'abord avec ménagement de ma situation domestique. Son âge semblait lui donner le droit de s'immiscer dans les affaires d'un jeune homme qui dirigeait assez mal sa vie et qui en avait l'air fort mécontent. Je n'ai d'ailleurs jamais su imposer aux autres de manière à ce qu'ils ne me disent pas ce que je n'aurais pas dû entendre. Tout le monde s'est toujours cru appelé à me conseiller. Je fais bon marché de moi-même parce que je ne m'intéresse guère. J'écoute paisiblement les autres, parce qu'ils ne m'intéressent point, et c'est à force d'indifférence que je prends une apparence de docilité et de bon enfant qui encourage les donneurs d'avis. De plus, la personne avec laquelle je causais était, comme je l'ai dit, laide et vieille. Ma femme, sans être jolie, avait pourtant sur elle l'avantage de l'âge et de la figure. Il y a une inimitié secrète entre toutes les femmes, surtout entre celles d'âges différents. La conversation s'échauffa, et après les préambules ordinaires, où l'on motive la haine sur l'amitié, et la calomnie sur l'intérêt, nous en vînmes à une explication franche. On me révéla mille détails qui me surprirent, mille observations qui me blessèrent. On me peignit avec force la déconsidération d'un mari tolérant, le ridicule d'un mari trompé. Je rentrai chez moi plein d'un mouvement factice, et je m'agitais pour l'entretenir. Je trouvai ma femme

seule et je commençai une conversation qui devint bientôt d'autant plus amère qu'il y avait moins de sentiment de part et d'autre. Ma femme voulut sortir. Je lui ordonnai de s'asseoir et de m'écouter. Elle obéit : j'étais si peu accoutumé à l'autorité que je demeurai tout interdit de son obéissance. Je ranimai pourtant ma colère. Je parlai des droits d'un époux, de ma volonté, de mon pouvoir. Je ne savais trop ce que je voulais précisément. J'ai toujours eu au fond du cœur une sorte de bonté qui m'empêche d'exiger ce qui fait aux autres une peine réelle. Le résultat de chacune de mes paroles semblait devoir être d'interdire à ma femme toute liaison ultérieure avec l'homme dont je semblais avoir pris ombrage : et j'hésitais pourtant à prononcer cet ordre parce qu'il me paraissait injuste ; et peut-être aussi parce que mon attachement pour Cécile m'ôtait à mes propres yeux le droit d'exiger un sacrifice que je n'étais point disposé à récompenser. Si ma femme avait eu assez d'esprit pour démêler ce qui se passait dans mon âme, nous nous serions calmés de fatigue, et les choses en seraient restées dans leur état précédent. Mais elle se crut menacée dans sa passion, et supposant ce que je n'avais point encore prononcé, elle me dit qu'elle immolerait à son propre honneur l'affection que je lui reprochais, mais qu'elle ne voulait revoir de sa vie l'homme qui sans l'aimer lui faisait éprouver une pareille douleur. Des expressions blessantes qui accompagnaient cette déclaration m'irritèrent, et je souscrivis à une proposition qui jusqu'alors ne s'était point offerte à ma pensée. Nous convînmes de ne mettre

personne dans notre secret. Il n'était point question de divorce. Nous nous promîmes de ne plus entrer dans l'appartement l'un de l'autre, de séparer le plus possible nos intérêts, de ne nous rencontrer que dans le monde, et d'agir toujours, dans toutes les occurrences que nous ne pouvions prévoir, de la manière la plus propre à ne pas nous nuire, mais aussi à ne pas nous voir mutuellement. Nous signâmes cette espèce de traité. Le lendemain nous fîmes tous les arrangements qui en étaient la conséquence. Je repris une portion de meubles nécessaires pour un appartement à part, et entre autres un vieux pianoforte, que mon père m'avait donné, et auquel j'attachais beaucoup de prix. Nous véçûmes ainsi quelques jours. Ma femme ne se crut pas très liée par la promesse qu'elle m'avait faite de ne plus recevoir le prince Nariskin, et j'étais si fatigué de tout orage intérieur que je ne songeai pas à réclamer contre cette violation de sa parole. Cette espèce de rupture, quoiqu'elle n'eût rien d'ostensible, fit nécessairement le sujet des entretiens d'une petite cour oisive et curieuse. Cécile, qui sans être entrée pour rien, comme on voit, dans ce qui s'était passé, était ma confidente, craignit de se voir accusée d'être la cause de quelques torts de ma part envers ma femme : et à sa prière, je mis plus de réserve dans mes visites, et je travaillai à faire tomber tous les bruits qui auraient pu compliquer sa situation. Un soir j'étais chez moi seul, et assez triste de ma solitude. J'ouvris le piano que ma femme m'avait renvoyé. Une lettre frappa mes regards. Elle était du prince à ma femme. Elle ne laissait

aucun doute sur leurs liens réciproques et sur les suites que ces liens pouvaient avoir, suites sur lesquelles le prince tâchait de la rassurer. À cette lecture, mon honneur endormi se réveilla. Il y a des choses que l'on soupçonne, qu'on veut ignorer, mais dont on ne peut tolérer la preuve. J'allai chez ma femme. Je lui montrai cette lettre. Je puis vous perdre, lui dis-je, mais je ne le veux pas. Rompons une union qui ne peut plus subsister. Demandez votre divorce. Accusez-moi de tous les torts qui ne flétrissent pas la réputation d'un homme. Je ne vous reprocherai rien, mais je veux être libre, et ne pas donner mon nom à un enfant qui me force à mépriser à jamais sa mère. Ma femme voulut entrer dans quelques explications. Je ne voulus rien écouter. Je lui donnai jusqu'au lendemain pour se décider, et je sortis en gardant la lettre. Le jour suivant, un des parents de ma femme vint conférer avec moi sur les mesures à prendre. Je me prêtai à tout, j'abandonnai une partie de ma fortune. Le divorce fut demandé, de consentement mutuel. On m'attribua beaucoup de torts. On plaignit beaucoup ma femme. On dit force mal de moi. Je me tus et m'en consolai. Prêts à devenir libres, Cécile et moi, il était assez naturel que nous pensassions à faire servir cette liberté à nous rendre heureux l'un par l'autre. Mais l'expérience que j'avais faite du mariage m'inspirait pour ce lien un très vif éloignement. C'est un usage en Allemagne que les maris s'occupent du sort des femmes dont ils se séparent, et la bonhomie allemande rend tout simple dans ce pays ce qui serait scandaleux ailleurs. Cécile, heu-

reuse de me voir souvent, et n'ayant avec moi que des relations très pures, n'aurait peut-être jamais pensé à m'épouser. Mais M. de Barnhelm lui mit ce projet en tête. Depuis la demande du divorce, il s'était établi entre Cécile et M. de Barnhelm une espèce d'amitié. Cécile par une vengeance assez naturelle avait tâché de l'éclairer sur le caractère et sur la conduite de Mme de Salzdorf qui lui était assez peu fidèle, et il en était résulté que presque au même instant qu'il se séparait de sa femme il avait quitté sa maîtresse. Ce fut donc lui qui par intérêt pour Cécile crut devoir travailler à nous unir, et ce fut contre lui que j'eus à me défendre, dans les premiers moments de surprise que ce projet me causa. Mais je ne me défendis pas longtemps. La douceur de Cécile, mon goût pour elle, et une espèce de sympathie qui nous a toujours unis, qui nous unit encore, et qui fait que je ne suis jamais deux heures auprès d'elle sans me trouver plus heureux, me conduisirent bientôt à désirer ce que d'abord au fond du cœur j'étais plutôt disposé à craindre. Cependant, comme je mettais beaucoup d'intérêt à ce que l'on ne me soupçonnât pas d'avoir brisé mes premiers nœuds dans le seul but d'en contracter d'autres, je voulus quitter Brunswick. Nous nous promîmes Cécile et moi amour et fidélité. Je lui demandai le secret sur nos projets, jusqu'à ce que mon divorce et le sien fussent prononcés, et je partis pour les eaux de Pyrmont, où j'allai promener mon oisiveté et les incertitudes qui tourmentaient encore mon imagination mobile et mon caractère indécis. Le jeu, la solitude au milieu

d'une société nombreuse, le repos, la liberté de la vie des bains, me parurent, au sortir d'une vie triste et agitée, des jouissances, et tout en me regardant comme engagé avec Cécile, tout en sentant qu'elle méritait mon affection, je n'envisageais quelquefois qu'avec effroi le moment où je me trouverais de nouveau chargé de la vie et de la destinée d'une autre. J'écrivais néanmoins toujours à Cécile avec une tendresse que j'éprouvais réellement, et ses lettres me causaient un vif plaisir, quand elles me retraçaient le sentiment que je lui avais inspiré. Mais je n'avais pas une grande impatience que l'époque de changer de situation arrivât. Un mois s'était à peine passé, quand Cécile m'écrivit qu'elle avait à me parler sur des choses importantes et qu'elle me donnait un rendez-vous pour un jour fixe à Cassel. Je montai à cheval, et je m'y rendis, mais dans une disposition dans laquelle il y avait moins d'empressement que de crainte de lui causer de la peine, et je me souviens que pendant la route j'avais quelquefois le mouvement d'être presque importuné de cette entrevue. Arrivé à Cassel, je n'y trouvai point Cécile, et je l'attendis tout un jour. Ce retard m'étonnant et me faisant redouter qu'un événement imprévu n'eût renversé nos projets, je me rattachai à Cécile, par la crainte de la perdre, et durant les trois dernières heures, toutes les inquiétudes de l'amour s'étaient emparées de moi. Je vis enfin Cécile descendre de sa voiture, et sa présence m'ayant rassuré, je repris un peu de mes impressions premières. J'appris d'elle qu'elle touchait au moment de sa liberté complète. La mienne n'était

point éloignée. Je crus donc apercevoir à très peu de distance l'époque où j'allais contracter de nouveaux nœuds. Cette idée me donna quelque chose de contraint. Cécile ne le remarqua pas, parce qu'elle-même était gênée par le secret qu'elle avait à me dire, et je ne fis pas attention à l'embarras de Cécile, parce que le mien m'occupait en entier. Nous passâmes ainsi trois jours, nous aimant beaucoup, mais causant de choses et d'autres et presque point sur notre avenir. Quoique la figure de Cécile fût très séduisante, je n'imaginai point de profiter de nos tête-à-tête, au milieu d'une ville où nous étions inconnus. Je voyais dans Cécile une personne qui probablement serait ma femme et sous ce rapport je voulais la respecter. Peut-être craignais-je aussi et de l'offenser par des tentatives déplacées, et de m'enchaîner plus étroitement, si par hasard j'avais réussi. Cécile devait repartir le quatrième jour, et nous touchions à la fin du troisième, sans que j'eusse appris pourquoi nous avions fait chacun vingt à trente lieues pour nous rencontrer. Elle me dit enfin qu'elle allait être libre, mais que son père, qui n'avait consenti qu'avec une extrême répugnance à son divorce, et dont l'opinion ne m'était pas favorable, n'avait calmé sa colère, qu'à la condition expresse que de plusieurs années elle ne m'épouserait pas. L'obstacle était donc là, inattendu, insurmontable. Car Cécile n'était pas majeure, et quand elle l'eût été, jamais elle n'aurait pris sur elle de désobéir à son père. Il ne m'en fallut pas davantage pour tomber dans un désespoir sans bornes. Je passai la nuit à pleurer aux pieds de Cécile, qui

cherchait à me consoler de cette douleur qu'elle ne savait pas être si subite et si peu d'accord avec ma disposition précédente. Je l'accompagnai jusqu'à la terre de son frère aîné, où je trouvai une famille qui m'accueillit assez froidement, et sa belle-sœur exigea d'elle que je repartirais le lendemain même. Ces difficultés ajoutèrent à mon irritation et par conséquent à mon amour. Je proposai à Cécile de l'enlever. Elle refusa. Je repris tristement la route de Pymont : et ce fut avec les angoisses de l'amant le plus désolé que je revis les mêmes lieux que j'avais traversés cinq jours plus tôt, presque importuné de l'entrevue que Cécile avait fixée. Ma peine était si déchirante que je pouvais à peine me tenir à cheval, et que je me couchais quelquefois à terre, poussant des cris et versant des pleurs. De retour à Pymont j'appris par des lettres de Suisse une banqueroute dans laquelle ma fortune presque entière était compromise et qui exigeait ma présence immédiate. Je retournai vers Cécile, je ne pus la voir qu'un instant et en secret. Elle était surveillée par sa belle-sœur et craignait d'irriter son père. Nous nous affligeâmes ensemble. Nous nous prodiguâmes mille serments d'amour, et je me jetai dans une chaise de poste, pour aller sauver ma fortune, si je le pouvais, et me promettant surtout, quoi qu'il arrivât, d'être bien vite de retour, et de m'établir dans quelque lieu voisin du séjour de Cécile, même s'il m'était interdit de la voir souvent.

SECONDE ÉPOQUE

31 mai 1793-18 août 1794

J'arrivai à Lausanne le 31 mai 1793. Je trouvai que la banqueroute qui m'avait effrayé n'avait rien de très alarmant pour ma fortune. En effet elle ne me coûta qu'environ 2 000 écus. Dès que les formalités que mes intérêts exigeaient furent remplies, je quittai Lausanne pour aller voir une ancienne amie, Mme de Chenevière, femme de beaucoup d'esprit, auteur de plusieurs ouvrages assez distingués, bizarre d'ailleurs, et déjà vieille, mais pour laquelle j'avais eu à Paris un sentiment presque semblable à l'amour. Cette femme, qui, après une vie assez agitée, et un mariage d'inclination que sa famille n'avait point approuvé, vivait à peu près seule, dans un village du pays de Neuchâtel, avec un mari qui lui témoignait beaucoup d'égards, mais dont la froideur et les habitudes indolentes ne satisfaisaient ni son imagination ni son cœur, avait plus d'une fois conçu le projet de me retenir auprès d'elle, malgré la disproportion de nos âges. Elle avait fort blâmé mon premier mariage, et bien qu'elle se fût imposé le devoir de me déconseiller le divorce, lorsque je lui avais écrit là-dessus, elle me vit arriver libre ou à peu près, puisque les tribunaux étaient sur le point de prononcer, elle me vit, dis-je arriver avec un extrême plaisir, et ce fut avec surprise et chagrin qu'elle apprit mon nouvel amour. La passion de l'indépendance m'avait repris pendant la route. Mme de Chenevière n'eut pas une

grande peine à fortifier mes impressions dans ce sens. La volonté du père de Cécile renvoyait notre union à une époque indéterminée. Je m'établiss donc assez facilement dans l'idée que ce qui était éloigné et incertain pourrait fort bien ne pas arriver. J'écrivis toutefois à ma bonne Cécile qu'au milieu de toutes mes indécisions j'aimais tendrement, et aussi longtemps que Cécile me répondit régulièrement je ne laissai pas languir une seule fois cette correspondance dans laquelle je trouvais toujours du charme. Mais Cécile tout à coup cessa de m'écrire. La société de Mme de Chenevière m'était devenue chaque jour plus agréable. Son esprit original, hardi, étendu, me captivait entièrement, dans un temps où l'esprit m'était plus nécessaire qu'il ne me l'est aujourd'hui. L'image de Cécile s'effaça graduellement de ma pensée, et lorsque la nécessité de remplir quelques formalités relatives à mon divorce me rappela à Brunswick, je ne songeais presque plus à nos anciens projets, je les considérais comme abandonnés par Cécile comme par moi, et il ne me restait d'elle qu'un souvenir vague, quoique assez doux. Je retournai à Brunswick le 28 avril 1794. La famille de ma femme avait beaucoup travaillé contre moi en mon absence. Je me vis frappé d'une espèce de proscription sociale, et admis à la cour parce qu'on ne pouvait m'en fermer l'entrée, à cause de mon rang et de la place que j'occupais, j'y rencontrai un accueil si froid que dès le premier jour je résolus de ne plus m'y présenter. Je tins parole. Mais dans l'isolement où cette résolution me plaçait, je cherchai des distractions. Il y

avait à Brunswick une femme de quarante ans, veuve d'un homme de lettres, qui avait été mon ami intime et qui était mort pendant que je voyageais en Suisse. L'attachement que j'avais conservé pour son mari nous lia d'une amitié très étroite. Je pris auprès de cette femme des informations sur Cécile. Elle me la peignit fort détachée de moi, vivant toujours très retirée, suivant son habitude, mais n'ayant paru ni triste de notre séparation ni impatiente de me revoir. Son silence venait à l'appui de ce que l'on me disait. Je voulus pourtant lui faire une visite, et en approchant de sa demeure, j'éprouvai beaucoup d'émotion. Elle ne me reçut pas. Je retournai près de Mme Marcillon, ma nouvelle amie. J'étais un peu piqué contre Cécile, que j'avais cru apercevoir à sa fenêtre. La conversation se tourna naturellement sur elle, et Mme Marcillon me fit une description si animée du malheur que jetterait sur ma vie une liaison qui me remettrait dans la dépendance d'une femme, elle exalta tellement mon imagination sur le bonheur d'une liberté complète, que je formai subitement la résolution de ne point renouer avec Cécile, et d'éviter à tout prix de la rencontrer. Cécile m'écrivit le lendemain pour me témoigner son regret de n'avoir pu me recevoir la veille, et pour me proposer une entrevue le jour même. Je lui répondis un billet poli, mais froid, et qui finissait par un refus. Elle insista. Je continuai à refuser. Elle me demanda instamment de la voir un quart d'heure pour écouter sa justification. Je persistai dans le parti que j'avais pris, avec une obstination qui m'est encore inexplicable, et je lui

mandai enfin que les bruits que mon attachement pour elle avait fait naître relativement à mon divorce, le prix que je mettais à détruire ces bruits, et surtout son silence de plusieurs mois avaient produit en moi la détermination de rompre à jamais. Je me croyais bien fort en résistant à Cécile : et dans le fait je ne faisais que céder à l'influence d'une autre femme, qui, sans but particulier, mais par le seul effet de la haine secrète que les femmes se portent mutuellement, se plaisait à me voir affliger et peut-être humilier une personne qu'elle ne connaissait pas. Cécile partit pour Hambourg deux jours après. Je ne tardai pas à recevoir d'elle une longue lettre. Elle m'expliquait le silence qui m'avait blessé : mais offensée elle-même de mes refus bizarres de la voir une seule fois, elle renonçait à toute relation et à toute correspondance ultérieure. Une sorte de tristesse qui régnait dans sa lettre m'inspira du regret d'avoir repoussé son affection. Je répondis avec tendresse, et je rejetai sur un sentiment trop vif, et sur l'importance que j'avais attachée à ce qui m'avait paru de l'oubli, ma singulière conduite. Je lui proposai de me rendre à Hambourg, et j'en sollicitai la permission comme une faveur. Cécile me l'accorda avec simplicité, avec franchise, et avec joie. Mais un travail que j'avais entrepris, des affaires, de l'indolence m'empêchèrent d'en profiter tout de suite, et bientôt rassuré sur le cœur de Cécile, je rougis de l'avouer, je mis moins de prix à ce que je ne craignais plus de perdre. Je recommençai dans mes lettres à parler du bonheur de l'indépendance, tout en ajoutant

mille protestations d'amour. Cécile, ne comprenant rien à mes étranges vacillations, ne disputait pas dans ses réponses, mais exprimait le désir d'une entrevue qui nous servirait à nous entendre. Je renvoyai d'un jour à l'autre. Le temps s'écoula. Un décret de la Convention qui obligeait les propriétaires de rentes viagères à produire leurs titres légalisés par un ambassadeur neutre, me fit croire que je devais retourner en Suisse, pour faire ce que j'aurais pu faire à Hambourg. Je mandai à Cécile que je ne la verrais qu'à mon retour que je peignis comme peu éloigné, et je partis de nouveau pour la Suisse, où j'arrivai le 18 août 1794. Cécile, bien qu'un peu surprise de ce renversement de tous nos projets, chercha néanmoins à m'excuser dans son cœur. Elle crut à l'importance de mes affaires. Ses lettres toujours affectueuses et douces m'auraient sans doute ramené vers elle, et déjà je m'occupais, quoique négligemment encore, de m'en rapprocher lorsque je rencontrai, par un hasard qui eut sur ma vie une longue influence, Mme de Malbée, la personne la plus célèbre de notre siècle, par ses écrits et par sa conversation. Je n'avais rien vu de pareil au monde. J'en devins passionnément amoureux. Cécile fut pour la première fois complètement effacée de ma mémoire. Je ne lui répondis plus. Elle cessa enfin de m'écrire ; et ici commence dans notre histoire une vaste lacune, interrompue seulement, de temps en temps, par des circonstances en apparence insignifiantes, mais qui semblaient nous avertir d'un bout de l'Europe à l'autre que nous avions été destinés à nous unir.

TROISIÈME ÉPOQUE

3 juin 1795-4 août 1796

Quoique je n'aie point à traiter ici de ce qui se passa pendant quinze ans entre Mme de Malbée et moi, je ne puis toutefois me dispenser de parler en détail d'une femme, dont le caractère et les passions, le charme et les défauts, les imperfections et les qualités furent d'une si grande importance pour le sort de Cécile et pour le mien. Lorsque je rencontrai Mme de Malbée elle était dans sa vingt-septième année. Une taille plutôt petite que grande, et trop forte pour être svelte, des traits irréguliers et trop prononcés, un teint peu agréable, les plus beaux yeux du monde, de très beaux bras, des mains un peu trop grandes, mais d'une éclatante blancheur, une gorge superbe, des mouvements trop rapides, et des attitudes trop masculines, un son de voix très doux, et qui, dans l'émotion, se brisait d'une manière singulièrement touchante, formaient un ensemble qui frappait défavorablement au premier coup d'œil, mais qui, lorsque Mme de Malbée parlait et s'animait devenait d'une séduction irrésistible. Son esprit, le plus étendu qui ait jamais appartenu à aucune femme, et peut-être à aucun homme, avait, dans tout ce qui était sérieux, plus de force que de grâce, et dans ce qui touchait à la sensibilité, une teinte de solennité et d'affectation. Mais il y avait, dans sa gaîté, un certain charme indéfinissable, une sorte d'enfance et de bonhomie, qui captivait le cœur, en établis-

sant momentanément entre elle et ceux qui l'écoutaient une intimité complète, et qui suspendait toute réserve, toute défiance, toutes ces restrictions secrètes, barrières invisibles que la nature a mises entre tous les hommes, et que l'amitié même ne fait point disparaître tout à fait. Mme de Malbée vivait depuis à peu près un an en Suisse, où la Révolution l'avait engagée à se retirer. Élevée dans la société la plus brillante de France, elle avait pris une partie des formes élégantes de cette société ; elle avait surtout cette habitude de louer qui distingue les Français de la première classe. Son esprit m'éblouit, sa gaîté m'enchantait, ses louanges me firent tourner la tête. Au bout d'une heure elle prit sur moi l'empire le plus illimité qu'une femme ait peut-être jamais exercé. Je me fixai d'abord près d'elle et chez elle ensuite. Je passai tout l'hiver à l'entretenir de mon amour. Au printemps de 1795, je la suivis en France. Je me livrai avec toute l'impétuosité de mon caractère et d'une tête plus jeune encore que mon âge aux opinions révolutionnaires. L'ambition s'empara de moi, et je ne vis plus dans le monde que deux choses désirables, être citoyen d'une république, être à la tête d'un parti. L'ascendant de Mme de Malbée ne fut cependant point diminué par cette ambition, bien qu'il la contrariât quelquefois. Ce n'est pas que Mme de Malbée ne partageât mes opinions et ne s'associât à mes espérances mais son imprudence, son besoin de faire effet, sa célébrité, ses liaisons nombreuses et contradictoires, armaient contre elle toutes les défiances. Les chefs de la France républicaine, hommes violents et

grossiers, ne pouvaient croire qu'on adoptât leurs principes, si l'on n'adoptait pas leurs haines dans toute leur férocité. Ombrageux par caractère, et soupçonneux par situation, ils ne considéraient comme leurs alliés que ceux qui se faisaient leurs complices : et Mme de Malbée, malgré ses efforts pour les captiver et par ces efforts mêmes, leur était suspecte : et leurs soupçons rejaillissaient sur moi. J'en souffrais beaucoup : j'aurais donné la moitié de ma fortune et dix années de ma vie pour faire éclater mon dévouement à une cause dont j'étais peut-être le seul partisan de bonne foi. Cependant Mme de Malbée conserva toujours sur moi son pouvoir. Je revins avec elle en Suisse, quoique ce voyage interrompît le travail que j'avais commencé à faire pour jouer un rôle en France. Ce fut à mon retour qu'après plus d'un an d'intervalle durant lequel je n'avais pas prononcé ni entendu le nom de Cécile, je trouvai une lettre d'elle, mais fort ancienne. Car je n'arrivai en Suisse que le 25 décembre 1795, et cette lettre était du 3 juin. Cécile me l'avait écrite de Constance, où elle avait passé quelques jours, en faisant un tour de Suisse. Elle me supposait à Lausanne, et m'invitait à l'aller voir. L'image de Cécile se présentant subitement à moi, lorsque je m'y attendais si peu, me causa une extrême émotion. Je prévis bien qu'elle serait repartie : cependant je me hâtai de lui répondre et je répondis avec amour. Ma lettre ne la trouva plus. On ne la lui fit point parvenir, l'ébranlement passager que j'avais éprouvé à la vue de son écriture, se calma de lui-même, et je perdis de nouveau la trace

de Cécile, que j'aurais pu retrouver en Allemagne, mais que je n'essayai pas même de découvrir.

QUATRIÈME ÉPOQUE

7 août 1803-27 décembre 1804.

Plusieurs années se succédèrent, sans qu'aucune circonstance me rappelât Cécile, et les orages politiques, les agitations de ma vie, au milieu de la Révolution dont j'avais persisté à me mêler, et où j'avais obtenu quelques succès littéraires, payés par beaucoup d'ennemis, l'avaient comme effacée de mon souvenir, lorsque le hasard porta jusqu'à moi la nouvelle de son mariage avec un comte de Saint Elme, émigré français, qu'elle avait épousé en Allemagne. Je m'étonnai de l'espèce d'impatience que me donna un événement qui devait m'être fort étranger. J'en fus triste et importuné pendant quelques jours. Mais j'étais précisément alors membre de ce Tribunat, qui essaya, durant quelques mois, de mettre des bornes à la puissance despotique que les convulsions d'une République honteusement gouvernée avaient laissé s'établir : et les dangers dont on menaçait ceux des Tribuns qui ne favorisaient pas la dictature que l'on préparait, étaient trop imminents pour ne pas me distraire d'un intérêt qui n'était pas bien vif dans mon cœur. La lutte que nous soutenions contre un pouvoir immense était trop inégale pour ne pas se terminer à notre

désavantage. Je fus, avec dix-neuf de mes collègues, exclu d'une assemblée qui, après s'être laissé mutiler, se laissa bientôt détruire : et je rentrai dans la vie privée. Mes liens avec Mme de Malbée s'étaient resserrés, sans nous rendre heureux. Je songeais à les rompre, et je lui écrivais en conséquence du fond d'une petite campagne où je passais l'été de 1803, lorsque, tout à coup, le 7 août, je reçus une lettre de Cécile. J'eus un battement de cœur assez fort en reconnaissant une écriture que je n'avais pas vue depuis si longtemps. Cécile m'écrivait de Paris, où elle était depuis trois mois. Elle avait ouï dire que, dépouillé de mes emplois, brouillé avec Mme de Malbée, je vivais seul et pauvre, dans une obscure retraite. Elle me conjurait d'accepter une portion de sa fortune, et ne pouvant me cacher son mariage, elle m'en parlait avec une espèce de timidité qui jetait sur toute sa lettre une teinte assez touchante de mélancolie. Je fus flatté de son souvenir, touché de ses offres, mais je sentis que ce ne serait pas sans impatience que je la reverrais au pouvoir d'un autre. Je partis pour Paris le lendemain. Je courus à la demeure de Cécile. Elle s'était mise la veille en route pour Genève. Je lui écrivis. J'exprimai vivement ma reconnaissance ; mais une coquetterie involontaire me fit exagérer mes regrets des nouveaux liens qu'elle avait formés. Je me justifiai de ne pas accepter ses offres, dont je n'avais aucun besoin ; et la suppliant de me faire au moins le triste plaisir de me raconter toute son histoire, je lui dis que je tâcherais d'aller la voir, dès que je saurais où elle était fixée. Cécile ne me fit pas at-

tendre le récit que je lui avais demandé. Séparée de moi depuis dix ans, n'ayant depuis neuf aucune nouvelle de ce qui me regardait, elle avait presque toujours vécu chez son père. Elle m'avait écrit plusieurs fois, sans qu'elle eût pu jamais apprendre si ses lettres m'étaient parvenues. Son père qui, tant qu'il avait vécu, s'était opposé à notre union, et s'était autorisé de mon silence pour l'engager à renoncer à un homme qui ne mettait plus d'intérêt à elle, avait donné asile dans son château à toute une famille émigrée, et composée d'un vieux comte de Saint Elme, de ses trois fils et d'une fille. Le comte de Saint Elme et M. de Walterbourg étaient morts presque en même temps. Cécile s'était trouvée isolée dans une maison remplie d'images funèbres. Wenceslas de Saint Elme, l'aîné des fils du comte, l'avait soignée dans sa douleur et distraite dans sa solitude. Il en était devenu passionnément amoureux. Elle avait résisté longtemps à ses sollicitations de l'épouser. Elle m'avait écrit de nouveau, et avait remis sa lettre à une Française, qui, probablement effrayée de me trouver, à son arrivée en France, dans le parti républicain, et craignant qu'elle ne se compromît, en se faisant connaître de moi, n'avait pas osé s'acquitter de sa commission, mais qui, voulant déguiser sa négligence, avait mandé à Cécile qu'elle m'avait envoyé sa lettre. Cette femme avait ajouté que j'étais intimement et publiquement lié à Mme de Malbée. Cécile m'avait écrit une seconde fois, que son isolement, les obligations qu'elle avait à M. de Saint Elme, la reconnaissance qu'elle ne pouvait refuser à l'affection qu'il lui té-

moignait, et aux soins qu'il avait pris d'elle, dans les moments les plus cruels de sa vie, enfin l'idée de consacrer sa fortune à sortir un homme et une famille estimable d'une situation désastreuse d'exil et de pauvreté, la décideraient à ce mariage, bien qu'elle n'éprouvât point d'amour : mais qu'elle ne se regardait pas comme libre, qu'elle sentait qu'elle serait plus heureuse encore de se dévouer à celui qu'elle avait si longtemps aimé ; qu'elle n'avait pris aucun engagement, et que ma réponse déciderait de sa destinée. Cette lettre eut le même sort que la précédente. Blessée, abandonnée à elle-même, poursuivie par la passion d'un amant que son malheur rendait un objet d'intérêt et de pitié, Cécile avait épousé M. de Saint Elme le 14 juin 1798. Après ces détails Cécile se répandait en éloges sur le caractère de son mari. Mais il était clair qu'elle le louait par devoir : le genre d'éloges indiquait assez que c'était un homme sans esprit et sans grâce, et le soin qu'elle prenait de m'assurer qu'une fois mariée elle ne s'était jamais repentie de cette union, me convainquit tout de suite qu'elle n'avait pas tardé à s'en repentir. D'autres indices de gêne et de malheur se laissaient apercevoir dans sa lettre. Elle me pria de lui écrire à poste restante. Je devinai que M. de Saint Elme était non seulement ennuyeux, mais tyrannique et jaloux. Pendant que je renouais ainsi avec Cécile, mes relations avec Mme de Malbée étaient devenues plus orageuses que jamais, et comme je ne pouvais pas prévoir que Cécile serait un jour le moyen de les rompre, les agitations de ma vie, loin de fixer ma pensée sur elle, ne firent

que m'en distraire. Je ne négligeai pas néanmoins de lui répondre, et chacune de ses lettres, en me la peignant, malgré elle, souffrante et opprimée, m'intéressait davantage, mais avec si peu de résultat que Mme de Malbée m'ayant annoncé la volonté de venir en France, d'où elle était exilée, je résolus de l'y attendre, et je renonçai au voyage de Genève, et par conséquent à toute possibilité de revoir Cécile. Son idée m'était douce. Je pensais à elle avec attendrissement, et lorsque Mme de Malbée m'accablait de reproches, j'aimais à me dire qu'il y avait au monde un être qui me jugeait avec moins d'aigreur. Mme de Malbée arriva enfin. Nos premières entrevues furent assez peu amicales, et dès lors notre rupture eût été inévitable, si douze jours après son établissement dans une campagne voisine de la mienne, Mme de Malbée n'eût été frappée d'un second exil. Il n'était ni dans mon caractère ni dans mon cœur d'abandonner une femme proscrite. Je me réconciliai donc avec elle, et nous partîmes pour l'Allemagne. Je fis un séjour d'environ trois mois dans ce pays. Mme de Malbée se détermina à visiter Berlin. Sorti de France sans passeport régulier, et mal avec le gouvernement consulaire, je ne voulus pas m'exposer à me ressentir de sa malveillance, en paraissant à une cour où il y avait un ambassadeur français : je quittai donc Mme de Malbée à Leipzig. Elle exigea de moi une promesse que je n'épouserai jamais aucune autre femme, et je pris la route de Paris. Pendant que j'étais dans différentes villes d'Allemagne, j'avais écrit plusieurs fois à Cécile, et j'avais toujours reçu

d'elle des témoignages de confiance et d'amitié. Je me promettais un vif plaisir en la revoyant : et je ne comptais m'arrêter à Genève que pour savoir si elle y était encore. Mais la destinée qui s'était si souvent jouée de mes espérances, me préparait une cruelle surprise. J'étais à une demi-lieue de Genève, lorsque j'appris que le père de Mme de Malbée venait d'y mourir. Elle l'aimait avec une passion sans bornes, et c'est peut-être le seul être sur la terre qu'elle ait aimé d'une manière complète. Je me représentai son désespoir, au milieu d'étrangers, sans un seul ami qui pût concevoir ou partager sa douleur. Je crus devoir voler à son secours, et après une route de neuf jours et de neuf nuits, je fus auprès d'elle. Je la ramenai en Suisse, et j'y passai le reste de l'année. Cécile, instruite de ce qui avait changé mes projets, et ne se croyant d'ailleurs aucun droit sur moi, comprit et approuva mon dévouement d'amitié. Mme de Malbée, qui est sincère dans sa douleur, mais que sa douleur importuna, voulut chercher des distractions en Italie. Je prétextai des affaires à Paris. Cécile y était retournée. J'y arrivai enfin le 27 décembre 1804.

CINQUIÈME ÉPOQUE

28 décembre 1804-11 octobre 1806

Je revis Cécile le 28 décembre 1804, onze ans, sept mois et neuf jours après l'avoir quittée. Elle me

reçut avec une extrême amitié. Je fus moins ému que je ne m'y attendais. Je la trouvai pourtant jolie encore, et distinguée surtout par une espèce de douceur et d'harmonie qui me plaisait dans tous ses mouvements. Je fis connaissance avec son mari, qui me parut ce que je l'avais supposé, d'après les lettres de sa femme, un Français que la légèreté de son caractère et la frivolité de ses goûts n'empêchaient pas d'être ennuyeux. Cécile se livra au plaisir de me voir avec tout l'abandon de sa nature franche et aimante. Si je l'en avais crue, je n'aurais pas bougé d'auprès d'elle. Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir d'un côté qu'elle reprenait un goût assez vif pour moi et de l'autre que son mari devenait jaloux. Je rappelais à Cécile l'époque de sa première jeunesse, époque qui prend toujours plus de charmes, à mesure qu'elle s'éloigne. Je lui rappelais son premier amour. M. de Saint Elme savait que sa femme m'avait aimé, qu'il n'avait tenu qu'à moi d'empêcher leur union ; et je ne sais quel pressentiment que je regardais alors comme bien chimérique, lui inspirait une inquiétude vague sur des vues que je n'avais pas. Comme il arrive souvent dans la vie, les précautions qu'il prit pour que ce pressentiment ne se réalisât point furent précisément ce qui le fit se réaliser. Il n'essaya pas d'abord d'empêcher sa femme de me recevoir : mais des plaisanteries amères et lourdes, une humeur continuelle, des scènes qui naturellement conduisaient sa femme à s'occuper encore plus de moi, des procédés capricieux, un mélange de faiblesse et de dureté, de sévérité et d'insouciance, quelquefois à

mon égard des manières impolies, qui me donnaient aux yeux de Cécile l'avantage de la modération et le mérite de les supporter pour elle, tout cela devait établir entre nous une intimité, dont je n'aurais su comment me défendre, quand je l'aurais voulu, et dans le fait j'en avais souvent l'intention sincère. Je me disais que j'avais déjà une fois bouleversé la vie de Cécile. Je me reprochais ses peines, qui étaient le résultat d'un mariage dont j'avais été la cause involontaire. Elle eût été beaucoup moins malheureuse avec son premier mari, au sein de sa famille et de sa patrie, qu'elle ne l'était, femme d'un étranger, transportée dans un pays qu'elle détestait, et ne trouvant ni appui, ni amitié, ni liens naturels, au milieu d'une société contraire à ses opinions, à ses habitudes et à ses goûts. L'idée d'un second divorce ne m'entraînait pas dans la tête. Je ne voyais donc pour elle que la ressource triste il est vrai, mais unique, de se résigner à la destinée qu'elle s'était faite, et je m'étais promis que de ma part du moins rien ne serait tenté qui pût troubler de nouveau cette destinée. Je m'éloignais donc à dessein : j'allais à la campagne : je passais quelquefois des semaines entières sans la voir. Mais alors elle m'écrivait des lettres tellement tristes que je me laissais entraîner, et une fois en sa présence, je reprenais un ton de tendresse, un langage d'amour que je n'ai jamais su m'interdire avec les femmes, de sorte que je défaisais dans une seule visite tout le bien que mon absence avait pu lui faire. Ce que j'avais prévu arriva. Je vis Cécile se reprendre complètement d'affection pour moi, et si mes actions

avaient l'apparence de l'indifférence, mes paroles et mes lettres étaient remplies d'expressions d'amour. La jalousie de M. de Saint Elme parvint enfin au plus haut degré. Cécile m'en parla avec effroi. Je lui donnai les meilleurs conseils du monde, et bien que moi aussi je fusse touché du penchant qu'elle ne pouvait plus me déguiser, je lui déclarai plus d'une fois que le seul parti convenable était de cesser de nous voir. Mais j'étais à Paris son seul ami, le seul homme auquel elle pût confier ses peines, et l'idée de se priver de cette faible et dernière consolation lui semblait affreuse. J'aurais trouvé trop dur de la lui ravir par ma volonté. Je m'abandonnai donc aux événements, me disant qu'après tout, je ne devais rien à M. de Saint Elme, qu'il fallait consoler Cécile de mon mieux, aussi longtemps que j'en aurais la possibilité, qui certainement me serait ôtée bientôt. Car je m'attendais d'un jour à l'autre qu'il se servirait de ses droits pour emmener sa femme ou pour lui interdire mes visites. La chose en effet arriva. Cécile me reçut un soir toute éplorée : et après avoir tâché inutilement de se faire violence, et m'avoir annoncé qu'elle m'écrirait, elle fondit en larmes, et m'avoua qu'elle m'avait reçu pour la dernière fois. Je fus attendri de sa douleur, mais sans être ébranlé dans ma détermination de ne pas la compromettre. Je lui représentai la nécessité d'obéir, je lui promis des temps plus heureux, et je la quittai, elle au désespoir, et moi-même fort ému. Elle me rendit compte par lettres des scènes de M. de Saint Elme que son obéissance n'avait point apaisé. Mes réponses af-

fectueuses, mais raisonnables, n'eurent pour but que de lui exprimer une amitié qui ne devait point finir, et de la consoler, en l'invitant à chercher une manière de retourner dans sa famille, et de se soustraire aux persécutions d'un époux injuste. Un jour Cécile m'écrivit que M. de Saint Elme avait remis son sort entre ses mains, qu'elle voulait le remettre dans les miennes, et me demanda une entrevue. Je devinai que Cécile allait m'offrir de se séparer de son mari. Je commençai par consentir à l'entrevue qu'elle désirait, et je réfléchis sur le reste. D'un côté, rien ne me paraissait plus hasardé qu'un mariage appuyé sur deux divorces, et je connaissais assez Cécile, et les idées allemandes, pour savoir qu'elle n'entendait rien moins que le mariage, en me disant qu'elle me laisserait libre de décider sur sa destinée. L'opinion française m'effrayait beaucoup, cette opinion qui pardonne tous les vices, mais qui est inexorable sur les convenances, et qui sait gré de l'hypocrisie comme d'une politesse qu'on lui rend. Encore en butte à l'inimitié du gouvernement, presque proscrit dans la société pour des opinions républicaines, je ne me sentais pas assez fort pour protéger une femme contre toutes les idées reçues et contre la défaveur que le divorce avait héritée de l'abus qu'on en avait fait, pendant une révolution désastreuse et insensée. D'un autre côté, mon cœur s'épanouissait à la pensée de rendre enfin Cécile heureuse, et de réparer mes anciens torts, et la sottise que ces torts seuls lui avaient fait commettre. Des considérations moins pures et plus égoïstes venaient se mêler à ce bon mouvement.

Mme de Malbée, qui avait passé l'hiver en Italie, était au moment de son retour, et suivant sa coutume, elle exigeait impérieusement ma présence, à une date fixée. S'étant aperçue que je ne m'expliquais pas clairement sur cet article, elle avait repris dans ses lettres le ton de violence et de menace qui m'avait si souvent révolté contre son empire et ma faiblesse : j'entrevois au projet de Cécile tant de difficultés et dans tous les cas un temps si long devant s'écouler avant leur accomplissement qu'une décision prise à l'avance me paraissait à peine une décision. Enfin je me disais que Cécile ne pouvait que gagner en rompant ses liens avec un mari bizarre, médiocre et jaloux, et que lors même que je ne l'épouserai pas, elle se trouverait toujours mieux d'être redevenue libre. D'ailleurs je n'étais pas moralement sûr, après tout, que ce fût le mariage qu'elle eût à me proposer, et mon indécision se réfugia dans l'espèce d'incertitude qui pouvait me rester à cet égard. Je l'attendis donc, sans avoir encore adopté de résolution. Elle vint, et me demanda si je l'épouserai, dans le cas où, par des sacrifices de fortune, elle parviendrait à s'affranchir du joug qu'elle s'était imposé. Ajourner ma réponse, c'était y renoncer pour jamais. Accepter, c'était presque ne m'engager à rien, tant il y avait de chances que son projet échouât. D'ailleurs sa douceur, ce long amour qu'elle m'avait toujours conservé, la peine que mon hésitation lui aurait causée, tout me poussa invinciblement à me décider pour l'affirmative. Alors elle me raconta qu'après des orages et des discussions journalières, M. de

Saint Elme lui avait dit que, puisqu'elle regardait comme un tel malheur de ne plus me voir, il aimait mieux se séparer d'elle que de la voir occupée d'un autre. Leur mariage, célébré en Allemagne, ne l'avait jamais été en France. Il était contraire à la religion catholique, qui proscrit le divorce, et aucun prêtre ne s'était prêté à le bénir. M. de Saint Elme lui avait donc offert de le faire déclarer nul, ou d'en poursuivre la cassation, devant les tribunaux allemands. Nos entrevues se multiplièrent : quoique Cécile vînt chez moi seule, je n'essayai jamais de rien obtenir d'elle. Je ne voulais ni lui laisser des remords si elle demeurait la femme d'un autre, ni nous préparer des souvenirs importuns, si elle devenait la mienne. M. de Saint Elme lui donna tous les papiers qu'il crut nécessaires. Elle fixa le jour de son départ. Je la vis la veille. Ses témoignages d'affection m'avaient entièrement captivé. Nous convînmes de nos faits, mais je regardais encore ces plans comme chimériques. Cécile ne voulait rien faire sans l'aveu de sa famille, et nous ignorions entièrement si ses parents voudraient se prêter à ses résolutions. Elle partit. De la route et d'Allemagne, elle m'écrivit, en variant quelquefois et de déterminations et de style. Le consentement donné par M. de Saint Elme n'était pas valable : et ses lettres contenaient de telles expressions de regret d'avoir donné ce consentement, que Cécile était quelquefois ébranlée. Je me fis toujours un devoir de l'exhorter à se consulter bien elle-même. Je ne lui déguisai aucun des inconvénients de la rupture de son mariage. J'étais chez Mme de Malbée, qui

avait repris sur moi tout son ascendant. Mais toutes les fois que nous avions des discussions amères, ce qui n'était pas rare, l'impétuosité de Mme de Malbée me repoussait vers l'idée d'épouser Cécile, et alors je lui écrivais dans ce sens. Au printemps de 1806, j'accompagnai fort à contrecœur Mme de Malbée dans une longue et triste expédition qu'elle entreprit pour revenir à Paris. Des lettres de Cécile se perdirent. Après lui avoir écrit et n'en recevant point de réponse je crus qu'elle m'avait oublié. Je la regrettais, mais je m'étais imposé la loi de ne point la presser, sur une chose qui pouvait être une grande source de repentir et de peine, si elle ne la faisait pas de son propre mouvement. Six mois se passèrent sans que nous entendissions parler l'un de l'autre, et pour cette fois je crus que Cécile restée en Allemagne était à jamais séparée de moi.

SIXIÈME ÉPOQUE

12 octobre 1806-3 décembre 1807

J'étais à Rouen, suivant toujours Mme de Malbée dans son pèlerinage, mettant tout en œuvre pour la servir, mais me désolant de passer ainsi ma vie sur les grands chemins, et gâtant par des paroles amères et des reproches peu généreux des actions dévouées, lorsque le 12 octobre 1806 je reçus tout à coup une lettre de Cécile qui était à Paris. Elle m'annonçait qu'elle y était revenue, ne concevant

rien à mon silence, qu'elle m'avait écrit plusieurs fois, sans recevoir un mot de réponse, et qu'elle désirait me voir pour apprendre enfin si elle devait désunir deux destinées qu'elle n'avait pu cesser encore de réunir dans sa pensée. Cette invitation inattendue me parut un coup du sort pour me délivrer de liens qui m'étaient devenus insupportables. Je répondis avec enthousiasme et promis d'être à Paris sous huit jours. J'y arrivai en effet le 20 octobre. Je vis Cécile le 21 dès le matin. M. de Saint Elme était dans une province éloignée, et il ignorait encore le retour de Cécile, de sorte qu'elle était parfaitement libre. Elle voulut me retenir à dîner. Frappé de la circonstance, voyant qu'une décision serait nécessaire, et sentant mes incertitudes renaître, je prétextai une affaire et je promis de revenir le soir. J'allai dîner avec un de mes amis, et l'agitation où la vue de Cécile, et l'avenir qui se rouvrait inopinément devant moi m'avaient jeté, se prolongea et s'accrut pendant le repas. La conversation se dirigea sur les femmes, et fut ce qu'elle est d'ordinaire entre hommes. Une espèce de remords de fatuité s'empara de moi. Je me reprochai d'avoir été aimé depuis treize ans de Cécile, sans avoir exigé de son amour des preuves incontestables : et je retournai chez elle, décidé à tout tenter pour tout obtenir, laissant du reste mon sort au hasard. Elle m'attendait impatiemment ; elle me reçut avec joie ; sa porte fut fermée ; il était encore de bonne heure ; j'avais toute la nuit devant moi. Cécile n'était point sur ses gardes. Ma conduite depuis si longtemps lui avait inspiré une douce habitude de

confiance. Cent fois, dans nos longues entrevues, et dans les lieux les plus retirés, elle avait été dans mes bras, sans avoir à se défendre d'aucune entreprise qui pût l'alarmer. Je la laissai d'abord s'expliquer sur tout ce qu'elle avait fait ou essayé en Allemagne pour devenir libre. Nous examinâmes ce qui restait à faire ; et bientôt d'accord sur notre marche pour le présent, nous nous livrâmes à nos espérances pour l'avenir. L'image de notre bonheur futur attendrit Cécile. Je la voyais s'enivrer de ses paroles, et les miennes, et mes caresses achevèrent de la troubler. Enfin elle fut à moi, autant de surprise que d'entraînement, sans avoir songé à la résistance, parce qu'elle ne se doutait pas de l'attaque. J'éprouvai, en triomphant ainsi d'elle, un sentiment très singulier, un repentir, une honte qui me poursuivaient au milieu du plaisir même. Je n'étais pas très scrupuleux dans les liaisons de femmes, et jamais un succès en ce genre ne m'avait semblé une chose qu'on dût s'interdire ou qu'on pût se reprocher. Mais il y avait dans Cécile une telle loyauté, une telle bonne foi, elle avait si peu conçu l'idée que je pus abuser de ce qu'avec moi elle n'était pas sur ses gardes, que ce que je sentais ressemblait presque à ce que j'aurais senti, si j'avais dépouillé un aveugle qui m'aurait prié de le conduire, ou tué un enfant qui se serait confié à moi. Cécile de son côté revenue de son étonnement, tomba dans une profonde tristesse. Elle ne me fit aucun reproche. Elle resta silencieuse et immobile et des larmes coulaient de ses yeux. Lorsqu'en lui adressant la parole, je l'obligeai à me répondre, je

vis que toutes ses idées étaient changées. Elle ne se croyait plus aucun droit sur moi. Elle parlait avec humilité, découragement, abnégation d'elle-même, sans que pendant longtemps je parvinsse à la faire reprendre à aucune idée d'avenir. Son état me toucha beaucoup, beaucoup plus que si, comme l'auraient fait tant d'autres femmes, elle était partie des liens qui venaient de s'établir entre nous, pour me regarder comme plus obligé envers elle. Je me sentis des devoirs précisément parce qu'elle paraissait ne m'en croire aucun. Je consacrai la nuit entière à la convaincre que ce moment nous avait réunis pour la vie, qu'elle n'avait cédé qu'à l'homme qui devant Dieu et d'après tant de projets antérieurs était son époux : que M. de Saint Elme ayant donné son consentement au divorce, il importait peu que ce consentement eût été dénué de quelques formalités faciles à remplir, et dont par conséquent l'absence ne changeait rien à l'intention des parties, ni à la validité morale du consentement. Cécile m'écouta, elle me crut, et me prenant la main, si vous me trompez, me dit-elle, vous me tuerez : mais je veux croire que vous ne me tromperez pas. Je vous regarde donc à jamais comme mon mari, comme mon maître. C'est désormais à vous à me dicter mes moindres démarches. Je vous obéirai en tout. Tout ce que vous m'ordonnerez, je le ferai ; vous êtes seul chargé de ma vie, et je n'ai plus d'autres devoirs que la fidélité et la soumission. Ce que Cécile me dit, elle l'a fait, avec un scrupule que les paroles ne peuvent peindre : et ni les événements, ni les chagrins, ni les défauts de

mon propre caractère, ni le changement perpétuel de mes résolutions, ni mes vacillations éternelles, ni l'ascendant de Mme de Malbée dont Cécile a été souvent victime, ne l'ont fait dévier une seule fois de la ligne d'obéissance qu'elle s'était prescrite. Elle m'a suivi quand je l'ai voulu : elle s'est éloignée quand je le lui ai dit. Elle a vécu seule, quand je le lui ai demandé, pour pouvoir être plus librement avec sa rivale. Elle ne s'est jamais plainte. J'ai vu ses pleurs, sans entendre jamais ses reproches. Elle s'est toujours conformée à mes moindres désirs : et longtemps sacrifiée, elle a redoublé de tendresse, de patience et de résignation. Après avoir passé quelques jours avec Cécile, pendant lesquels nos relations nouvelles, et la manière dont elle remit toute sa destinée entre mes mains, m'attachèrent à elle toujours davantage, je retournai à Rouen, auprès de Mme de Malbée. J'avais le cœur si plein de Cécile, que tout le monde remarqua mon agitation. Mme de Malbée se consuma en efforts pour en découvrir la cause : et souvent j'étais tenté de la lui révéler, dans l'espérance qu'elle y verrait une barrière entre nous, et qu'elle consentirait à une rupture qui, toujours désirable, dans notre disposition réciproque, était devenue d'une nécessité absolue, depuis mes engagements avec Cécile. J'écrivais un jour à cette dernière ; Mme de Malbée entra dans ma chambre. Elle avait l'habitude de lire mes lettres ; mais comme je ne lui en avais jamais refusé, elle n'y attachait pas une grande importance, ce qui me donnait des moyens faciles de ne lui pas montrer celles que je voulais lui cacher, de sorte

que je n'avais jamais songé à lui disputer un droit commun entre nous, sans que depuis longtemps aucun des deux en fit usage. Cette fois, je ne sais quel trouble qu'elle aperçut dans mes regards, ma précipitation à cacher ce que j'écrivais, la bizarrerie de mes manières depuis mon retour, et l'obscurité de quelques paroles, qui m'étaient échappées, excitèrent sa curiosité. Elle me demanda de lui montrer ma lettre, d'une façon assez impérieuse : je refusai, et pour abréger cette lutte, je la brûlai devant elle. Son irritation s'en augmenta, et pendant la querelle qui suivit, l'idée me vint qu'en lui disant tout, je m'affranchirais à la fois et d'une dissimulation qui m'était pénible, et d'un joug qui me pesait. Ce parti, que je pris comme une preuve de force, n'était peut-être qu'un effet de la faiblesse dont j'avais pris l'habitude et qui me rendait comme impossible de résister longtemps à Mme de Malbée. Elle apprit donc de moi et mes rapports avec Cécile, et les promesses qui me liaient. Un orage s'éleva qui dura sans interruption pendant tout le jour et toute la nuit. N'en pouvant plus de fatigue, et craignant que Mme de Malbée ne se portât dans sa colère à des extrémités dont elle me menaçait, je travaillai, à la fin de la dispute, à rejeter dans le vague ce que j'avais dit au commencement. Mme de Malbée, non moins épuisée que moi, saisit la première parole équivoque, pour croire que je rétractais mes déclarations précédentes, et bien que, souvent inquiète, elle me questionnât quelquefois avec âpreté, elle ne mit point de suite dans ses investigations, que j'éludais, non sans m'écarter trop fréquemment

de la ligne de la loyauté et de la franchise. Cécile, pendant ce temps, était tombée malade de l'émotion que lui avait causée mon départ. Il paraîtra étrange (et il est pourtant vrai) que l'ascendant de Mme de Malbée fut tel sur moi que, malgré l'amour le plus vif que j'eusse éprouvé de ma vie, et en dépit des sollicitations de Cécile, qui, seule et souffrante, me laissait entendre qu'elle était malheureuse de ne pas me voir, je ne fis pas une tentative pour hâter le moment de mon voyage à Paris, que Mme de Malbée avait fixé au milieu de novembre. Dans l'intervalle, M. de Saint Elme revint. Cécile lui dit à peu près tout ce qui s'était passé entre nous. Il consentit de nouveau au divorce, mais en y mettant une condition, c'est qu'il ne serait demandé qu'au bout d'un an et que Cécile durant ce temps ne me verrait point. Elle eut beaucoup de peine à se résoudre à souscrire à cette dernière condition. Je l'exhortai à s'y résigner, parce que j'avoue que ne la regardant que comme un caprice de M. de Saint Elme je ne la croyais pas fort obligatoire. J'avais tort, sans doute, car une promesse l'est toujours : mais je prévoyais tant de malheurs pour Cécile, si M. de Saint Elme rétractait son assentiment, que j'aurais mieux aimé me soumettre à cette séparation dans toute sa rigueur, que de braver cette possibilité. Hélas ! qui l'eût dit à la pauvre Cécile, lorsqu'elle trouvait une année un terme insupportable, que près de trois se passeraient avant que nous fussions réunis paisiblement ! Cécile prit avec M. de Saint Elme des arrangements par lesquels elle lui céda une portion de sa fortune, et il fut

convenu qu'elle retournerait au printemps en Allemagne. Mme de Malbée obtint la permission de s'approcher à huit lieues de Paris. Je la servis dans cette négociation avec le même zèle que si nous n'eussions pas consumé notre vie dans des altercations non interrompues : car elle était toujours plus irritée, non de mes projets sur lesquels j'avais laissé beaucoup de vague, mais de ce que je continuais à écrire à Cécile, et de ce que j'allais souvent à Paris pour essayer de la voir. Je craignais que Mme de Malbée, avec sa violence, ne divulguât cette liaison, n'intéressât la vanité de M. de Saint Elme, ce qui était facile, n'attirât sur nous l'attention publique, enfin ne perdît Cécile. L'embarras me plongea toujours plus avant dans la ruse : et je parvins, aux dépens de ma loyauté, à jeter dans l'esprit de Mme de Malbée tant d'incertitudes qu'elle ne savait que penser. L'hiver s'écoula dans des scènes effroyables, après lesquelles elle et moi nous tombions d'épuisement, mais qui restaient entre nous et se terminaient sans éclat. Cécile ne voulut d'abord point s'écarter de la promesse qu'elle avait faite à M. de Saint Elme, et comme il fallait pourtant que nous nous vissions quelquefois, elle lui en demanda la permission. À chaque demande, il y avait un orage, puis M. de Saint Elme, qui était beaucoup plus occupé de la société, de la danse, et de toutes les frivolités de Paris que de Cécile, lui accordait comme une faveur une chose à laquelle il n'attachait pas grande importance. Au bout de quelque temps, Cécile se lassa de braver son humeur : il lui avait répondu une fois qu'il vaudrait

beaucoup mieux faire ce qu'elle voudrait que lui donner sans cesse une sensation désagréable ; elle le prit au mot et nous nous vîmes tous les jours, du moins lorsque j'étais à Paris. Car Mme de Malbée me retenait souvent à la campagne. Son ascendant sur moi n'avait point diminué, quoiqu'elle ne l'exerçât que pour me faire de la peine, sans se donner du plaisir. Cécile, fidèle à la résolution qu'elle avait formée de me complaire en tout, était, pour ainsi dire, à mes ordres. Quand j'étais absent, elle ne se plaignait point, et cherchait à se distraire. Dès que je revenais, elle renonçait au monde et ne vivait plus que pour moi, attendant quelquefois des journées entières que le moment de nous voir fût arrivé. De mon côté, je ne pensais qu'à elle. Toutes mes actions étaient arrangées de manière à nous réunir, et dès que l'occasion s'en présentait, je rompais tout autre engagement, et je surmontais tous les obstacles. Le spectacle, la promenade, le bal de l'Opéra, étaient nos rendez-vous journaliers. Une nuit entre autres, nous restâmes au bal, tous les deux masqués, jusqu'à huit heures du matin, et cette nuit m'a laissé un souvenir de bonheur qui est aussi vif aujourd'hui que si un long temps ne s'était pas écoulé depuis cette époque. Le sentiment d'être seuls, au milieu d'une foule immense, inconnus à tout le monde, à l'abri de tous les curieux, environnés de gens auxquels nous avions intérêt de nous cacher, et séparés d'eux par une barrière si faible, et pourtant invincible, cette manière d'exister uniquement l'un pour l'autre, à travers les flots de la multitude, nous semblait une union plus étroite,

et remplissait nos cœurs de plaisir et d'amour. J'écrivis le soir, dans un journal que je faisais alors, que de telles heures pouvaient consoler des maux de toute une vie. Nous fîmes tous deux tellement charmés de ce que nous avions éprouvé que nous voulûmes en jouir une seconde fois. Nous retournâmes au même bal la semaine suivante. Mais notre attente fut déçue, probablement parce qu'elle avait été trop vive. L'espèce d'inquiétude qui avait ajouté au charme de notre réunion mystérieuse s'était usée. La foule nous devint importune, parce que nous ne la craignons plus : et cette expérience nous apprit qu'il ne fallait pas transformer en arrangements prémédités les plaisirs inattendus. L'hiver se passa. J'avais réussi à guider assez bien Mme de Malbée dans ses démarches pour diminuer la rigueur de son exil, et je me flattais d'en obtenir la révocation entière, lorsque son imprudence et le peu de cas qu'elle fit de mes conseils attirèrent sur elle des persécutions nouvelles. Elle fut exilée à quarante lieues de Paris. Je ne négligeai rien pour détourner ce coup, qui me causait une peine extrême. J'avais mis toute mon espérance à lui rendre un service signalé, pour qu'elle me permît ensuite de chercher mon bonheur dans d'autres liens. Je crois bien à présent que le succès même et la reconnaissance qu'elle aurait pu me devoir ne l'auraient pas désarmée. Mais mon cœur au moins eût été plus tranquille, et l'injustice m'aurait consolé par son propre excès. Tous mes efforts furent inutiles. Il fallut obéir. Mme de Malbée, durant environ quinze jours que durèrent mes négociations

infructueuses, se conduisit comme un enfant, sans reconnaissance et sans force d'âme. Elle ne me sut aucun gré de mon zèle qui avait survécu à mon sentiment. Elle s'exposa sans calculer qu'elle compromettrait ses amis autant qu'elle-même, cependant elle avait tant de grâce dans la douleur, et dans la gaîté qui, vu la mobilité de son caractère se mêlait quelquefois à cette douleur, que tout impatienté que j'étais contre elle, et tout amoureux que j'étais de Cécile, il m'était impossible de ne pas partager toutes ses impressions, et de ne pas être momentanément rattaché à une femme qui avait disposé de ma vie pendant treize ans. Elle partit enfin, après m'avoir fait promettre que j'irais la rejoindre, au bout de quelques semaines. La liberté que me laissa son absence fut consacrée à Cécile ; nous nous vîmes presque tous les jours. M. de Saint Elme ne s'y opposait plus. Son amour-propre se blessait quelquefois de l'idée qu'une femme avait pu préférer un autre homme à lui : mais sa frivolité qui le replongeait sans cesse dans tous les plaisirs du monde, dissipait bientôt ces petits soulèvements de son amour-propre, et ses préjugés religieux, qu'en sa qualité d'émigré français il alliait avec la frivolité, le disposaient quelquefois à désirer lui-même la rupture d'un mariage que sa religion condamnait. Rien ne fut donc changé dans nos projets. La veille du jour où, par un effort auquel je m'étais résigné et pour lequel j'avais obtenu l'aveu de Cécile, je devais me mettre en route, pour me rendre chez Mme de Malbée, un excès de travail et de lecture, causé par mon désir d'achever un ouvrage que

j'avais entrepris depuis longtemps, m'attira sur les yeux un accident subit, qui me jeta dans les plus vives alarmes. Je suspendis mon départ, et je consultai des oculistes, dont les réponses redoublèrent mes inquiétudes. Je me mis entre leurs mains avec beaucoup de docilité et peu de confiance. Mme de Malbée, informée de mon accident par des lettres que je dictais, car je n'étais pas en état d'écrire, ne vit dans ce que je lui mandais qu'un prétexte pour lui manquer de parole. Une espèce de valet de chambre, qu'elle employait à tout, me harcelait sans cesse pour me déterminer à partir. Je tolérais ses importunités, par l'habitude que j'avais de supporter tout ce qui me venait de Mme de Malbée. Elle-même, se livrant à toute l'impatience et à toute l'impétuosité de son caractère, m'écrivait dans un style où le sentiment et l'amour-propre blessé empruntaient le langage de la fureur, du mépris et de la haine. Quoique fatigué, depuis tant d'années, d'une relation dans laquelle c'était toujours la violence qui plaidait, le poignard en main, la cause de l'amour, la crainte de la porter à quelque extrémité désastreuse bouleversait ma raison et troublait mon cœur. Je me souviens qu'un jour, je venais de subir, pour mes yeux, une opération assez douloureuse. J'étais étendu presque évanoui sur mon lit, tant de l'ébranlement que j'avais éprouvé que du sang que j'avais perdu. Ce fut dans cette situation que je reçus de Mme de Malbée une lettre où elle m'accablait de tous les outrages qu'on ait jamais accumulés sur un criminel. Je ne trouvais de calme qu'auprès de Cécile, toujours douce et tendre, qui

m'écoutait, me plaignait, me comprenait, lors même que mes impressions pouvaient l'affliger, et me consolait avec une patience admirable et une sensibilité délicate, des peines qui me venaient d'une autre, et qu'elle aurait pu regarder comme un tort envers elle. Mes yeux se rétablirent, et bien que révolté contre l'exigence de Mme de Malbée, et blessé de ce qu'elle avait prétendu me courber sous sa volonté, au risque de m'enlever les secours que j'avais cru m'être nécessaires, je me regardai comme lié par ma parole, et je quittai Cécile, qui devait elle-même se rendre peu de temps après en Allemagne. Mais à peine en route, mon amour pour l'une et mon impatience contre l'autre l'emportèrent sur toute autre considération. Je revins brusquement sur mes pas, après avoir fait quelques lieues. Je ne fus pas plus tôt à Paris que le spectre de la douleur de Mme de Malbée m'assiégea de nouveau. Je ne sais ce que je serais devenu, si le hasard ne m'avait favorisé. Un de mes amis, qui l'était aussi de Mme de Malbée, avait reçu d'elle une lettre pleine d'accusations contre moi. Il crut me devoir de me la communiquer : et dans les explications qui résultèrent de cette confiance, j'appris de lui que Mme de Malbée avait employé quelques mois auparavant, avec un jeune homme pour lequel je savais qu'elle avait eu assez de goût, les mêmes moyens de reproches et de menaces qui lui donnaient sur moi un si funeste ascendant. Cette découverte fit perdre à ces moyens beaucoup de leur force. Je les trouvais en quelque sorte profanés, en les voyant ainsi employés à double, et je

repris un peu de calme, dès que je ne me considérai plus comme l'unique cause du malheur de Mme de Malbée. On pensera peut-être qu'une pareille découverte eût dû me détacher d'elle entièrement : mais on aura tort. Je la connaissais comme moi-même. Je savais que dans sa conduite il y avait de l'inconséquence et de l'égoïsme, mais non de la mauvaise foi, et que par une suite d'un caractère passionné et bizarre, en faisant des choses qui semblaient démentir son affection pour moi, et qui prouvaient que cette affection n'était pas exclusive, elle n'en éprouvait pas moins une souffrance extrême, à l'idée que je pourrais lui échapper. Pour épargner à Cécile la peine d'un second adieu, je lui fis accélérer son départ, en lui proposant de l'accompagner pendant quelques jours. Nous allâmes ensemble jusqu'à Châlons. Cécile espérait que les tribunaux d'Allemagne ne feraient aucune difficulté de prononcer son divorce. Je me flattais de mon côté d'avoir plus de force en présence de Mme de Malbée, et de lui déclarer enfin mon inébranlable volonté de rompre. Je me séparai de Cécile, l'aimant plus que jamais. Après tant de secousses, je voulus me reposer quelques instants ; et avant de rentrer dans le château de Mme de Malbée, je m'arrêtai chez mon père. J'y étais depuis environ quinze jours, renvoyant d'un moment à l'autre le voyage qui devait me remettre sous le joug, et fort exhorté par mon père à m'y soustraire à jamais, ne pouvant toutefois envisager ce parti qui déchirait une liaison si longue sans une sorte de frémissement, lorsque tout à coup parut dans ma chambre

un ami de Mme de Malbée, instituteur de ses enfants, et chargé d'obtenir de moi de le suivre auprès d'elle. Nous eûmes à ce sujet quelques conversations assez vives, surtout de mon côté : mais cet homme y mit du sien beaucoup de patience, de douceur et d'adresse. Il me remit sous les yeux des images dont j'avais tâché de détourner mes regards : il me rappela des souvenirs effacés : il me flatta de l'idée d'amener Mme de Malbée à ce que je désirais, par la douceur, et en lui donnant une dernière preuve d'amitié : il m'offrit son assistance pour y parvenir : enfin il m'assura de sa part qu'elle était décidée à partir pour Vienne avant l'hiver. C'était le temps que Cécile avait elle-même fixé pour son retour. Mon cœur avait besoin de céder. Je réfléchis que dans l'absence de Cécile, ma présence chez Mme de Malbée ne pouvait faire de mal à personne. Vingt-quatre heures après, j'y arrivai. Elle m'attendait dans la cour de son château. À peine étais-je descendu de voiture et balbutiais-je quelques mots qu'elle me saisit par les bras et m'entraîna dans le parc. Tous les échos retentirent de cris, d'invectives contre Cécile, de reproches contre moi. Après m'être laissé emporter à une violence presque aussi désordonnée, j'éprouvai, comme toujours, une insurmontable fatigue ; je ne cherchai plus qu'à laisser Mme de Malbée se calmer, et dans ce but je me renfermai dans un silence qu'elle interpréta comme elle voulut. Elle me crut ébranlé parce que j'étais las : et nous rentrâmes pour les jours suivants dans notre vie accoutumée. La parfaite convenance de nos esprits était telle

qu'il nous fallait toujours, quand nous étions ensemble, nous quereller ou nous entendre, et lorsque nous avions épuisé nos forces physiques par la dispute, l'intimité succédait subitement aux plus épouvantables orages. Mme de Malbée n'ayant d'autre but que de conserver nos relations, telles qu'elles étaient, était aussi contente et apaisée. Pour moi, qui ne voulais plus de ces relations, je retournais en silence dans ma tête mille moyens d'en sortir. Mais l'extérieur redevenu paisible demeurerait tel assez longtemps. Après un séjour de quelques semaines auprès de Mme de Malbée, séjour durant lequel je mandais toujours à Cécile que j'allais reconquérir ma liberté, pour la lui consacrer, j'allai voir ma famille. Personne ne soupçonnait mes projets ; mais tous mes parents étaient désolés de la dépendance dans laquelle je paraissais être de Mme de Malbée ; ceux qui se croyaient quelques droits sur moi cherchaient à les faire valoir pour me forcer à rompre. Ceux sur qui je pouvais fonder quelque espérance de fortune tâchaient d'influer sur moi par cet intérêt. Ceux enfin qui n'avaient de titres que l'amitié s'épuisaient en représentations et en prières. Ce que tous me conjuraient de faire était ce que je désirais le plus, et par une étrange fatalité, je leur résistais à tous, aux dépens de mes vœux secrets et de mon bonheur. À peine fus-je au milieu d'eux que je me vis assailli de toutes parts. Quelques-uns, me croyant lié à Mme de Malbée par des promesses solennelles, m'exhortèrent à l'épouser, et ils m'apprirent ainsi que Mme de Malbée, pendant mon absence, avait fondé ses plaintes très

publiques contre moi, sur mon engagement de Leipzig. Cet engagement, qui avait plus de trois ans de date, était tout à fait sorti de ma mémoire. Mme de Malbée s'était conduite, depuis cette époque, de manière à me prouver que tout en voulant disposer de ma vie, elle n'avait aucune idée que nous dussions nous unir, et dans la plupart de ses lettres, pendant mon dernier séjour à Paris, elle avait reconnu ma liberté, tout en prétendant que par sensibilité, par ménagement, par délicatesse, je lui en devais le sacrifice. Ce fut donc avec étonnement et même avec inquiétude que j'entendis reparler d'une promesse que je regardais comme annulée, et je voulus m'éclaircir sur ce fait important et pour Cécile et pour moi. Dès que je fus de retour chez Mme de Malbée, je la questionnai sur ce sujet. Elle me parut en effet croire que je ne pouvais contracter de liens qu'avec elle : mais l'engagement était réciproque. Je ne balançai pas, dans l'irritation où m'avait jeté la pensée que ma liberté m'était disputée, à lui déclarer que dès qu'elle considérait nos engagements comme légaux, je prétendais qu'ils fussent exécutés sans retard. Elle n'était ni préparée à cette résolution soudaine ni habituée à me voir prendre un ton décidé. Son courroux fut égal à sa surprise. Elle sonna. Ses enfants entrèrent. Voilà, leur dit-elle en me montrant, l'homme qui veut perdre votre mère en la forçant à l'épouser. Regardez-moi, m'écriai-je en prenant par la main l'aîné de ses fils, regardez-moi comme le dernier des hommes, si j'épouse jamais votre mère. Je partis le lendemain, à l'aube du jour, en laissant pour

Mme de Malbée une lettre qui contenait d'éternels adieux. Qui n'aurait cru qu'une liaison qui subissait un choc pareil ne pouvait se prolonger. Je fis huit lieues en deux heures sur le même cheval : la rapidité de la course me garantissait du tumulte intérieur que je savais être dans mon âme plutôt que je ne le sentais. Je craignais surtout d'être seul, et en arrivant, j'allai chercher des consolations ou plutôt du bruit et des paroles qui m'étourdissent, chez une parente qui plus d'une fois s'était déclarée contre Mme de Malbée. Elle apprit avec joie le parti que j'avais pris, et regardait ce pas comme décisif. Ne vous y trompez pas, lui dis-je : si Mme de Malbée ne me suit pas, je résisterai à ses lettres : mais si elle vient ici, toute résistance me sera impossible. J'avais les yeux fixés sur une pendule, je comptais les minutes qui s'écoulaient, et je tâchais d'étouffer les émotions qui se pressaient en foule dans mon cœur, lorsque tout à coup j'entendis la voix de Mme de Malbée. Elle se précipita dans la chambre et tomba sans connaissance devant moi. Revenue à elle, elle me demanda de lui accorder deux mois encore, promettant qu'après ce terme, elle me rendrait ma liberté, si je la réclamaï. Je repris avec elle le chemin de sa demeure, et je me retrouvai dans les lieux que j'avais quittés douze heures auparavant, laissant toute ma famille ébahie et déconcertée. Je dois rendre compte ici d'une chose qui commença vers ce temps et à cette occasion, à exercer sur ma conduite une grande influence. Ce détail est nécessaire pour expliquer plusieurs de mes actions, qui ont paru inexplicables,

et qui devaient en effet paraître telles. Il y a à Lausanne une secte religieuse, composée d'un assez grand nombre de personnes de conditions différentes, et qui, connues sous le nom de Piétistes et fort calomniées, professent les opinions de Fénelon et de Mme Guyon. Plusieurs de mes parents appartenant à cette secte, avaient à diverses époques essayé de m'y faire entrer. J'avais été très irréli-gieux dans ma jeunesse, par imitation des principes philosophiques, plus encore que par inclination personnelle. Mais depuis quelque temps j'avais au fond du cœur un besoin de croire, soit que ce besoin soit naturel à tous les hommes, soit que ma situation, d'autant plus douloureuse que je ne pouvais m'en prendre qu'à moi de ce qu'elle avait de désagréable et de bizarre, me disposât graduellement à chercher dans la religion des ressources contre mes agitations intérieures. Durant un voyage précédent à Lausanne, j'avais en conséquence plutôt accueilli que repoussé les avances de cette secte. J'avais eu plusieurs conversations avec l'un de ses membres les plus marquants. Sans le mettre dans la confiance de mes pensées secrètes, je ne lui avais point caché que j'étais fort malheureux, et je m'étais offert à lui, non comme croyant, mais comme disposé à lui laisser essayer sur mon esprit et sur mon âme toutes les expériences qu'il voudrait faire. Cet homme, de l'esprit duquel je ne puis douter, et dont la bonne foi, encore aujourd'hui, ne m'est point suspecte, m'avait parlé précisément le langage qui convenait à mes opinions vacillantes et à mes circonstances difficiles. Il avait écarté de ses

discours tout ce qui n'aurait eu rapport qu'à des dogmes qui eussent appelé un examen dangereux. Le mot même de Dieu n'avait pas été prononcé. Vous ne pouvez nier, m'avait-il dit, qu'il n'y ait hors de vous une puissance plus forte que vous-même. Eh bien ! je vous dis que le seul moyen de bonheur sur cette terre est de se mettre en harmonie avec cette puissance, quelle qu'elle soit, et que pour se mettre en harmonie avec cette puissance il ne faut que deux choses, prier et renoncer à sa propre volonté. Comment prier, m'objecterez-vous, quand on ne croit pas ? Je ne puis vous faire qu'une réponse : essayez et vous verrez ; demandez, et vous obtiendrez. Mais ce n'est pas en demandant des choses déterminées que vous serez exaucé : c'est en demandant de vouloir ce qui est. Le changement ne se fera pas sur les circonstances extérieures, mais sur la disposition de votre âme. Et que vous importe ? N'est-il pas égal qu'il arrive ce que vous voulez, ou que vous vouliez ce qui arrive ? Ce qu'il vous faut, c'est que votre volonté et les événements soient d'accord. Ces réflexions me frappèrent. La lecture de plusieurs ouvrages de Mme Guyon produisit en moi une sorte de calme inusité qui me fit du bien. J'essayai la prière, autant que cela se peut, sans conviction préalable. J'écartai toute recherche sur la nature de la puissance inconnue que je sentais au-dessus de moi. Je ne m'adressai qu'à sa bonté. Je ne lui demandai que de me donner la force de me résigner à ses décrets. J'éprouvai un soulagement manifeste. Ce qui m'avait paru dur à supporter, tant que je m'étais arrogé le droit de la résis-

tance et de la plainte, perdit la plus grande partie de son amertume, dès que je me fis un devoir de m'y soumettre. Ce premier adoucissement de mes longues souffrances m'encouragea. J'allai toujours plus loin dans le même sens. Je me dis que puisque j'étais déjà récompensé de l'abnégation à ma propre volonté, cette abnégation était le meilleur moyen de plaire à la puissance qui présidait à nos destinées : et je m'efforçai de pousser cette abnégation au plus haut degré. J'arrivai bientôt à ne plus former de projets, à considérer l'avenir comme hors du domaine de la prudence, et la prudence elle-même comme un empiétement sur les voies de Dieu : et j'adoptai pour règle de vivre au jour le jour, sans m'occuper ni de ce qui était arrivé, comme étant sans remède, ni de ce qui allait arriver, comme devant être laissé sans réserve à la disposition de celui qui dispose de tout. Ce fut alors que pour la première fois je respirai sans douleur. Je me sentis comme débarrassé du poids de la vie. Ce qui avait fait mon tourment depuis maintes années, c'était l'effort continuel que j'avais fait, pour me diriger moi-même. Que d'heures j'avais passées, me répétant que sur telle ou telle circonstance il fallait prendre un parti, me détaillant tous ceux entre lesquels je devais choisir, m'agitant entre les incertitudes, tantôt craignant que ma raison ne fût pas assez éclairée pour apprécier les divers inconvénients, tantôt ayant la triste prescience que ma force ne serait pas suffisante pour suivre les conseils de ma raison ! Je me trouvai délivré de toutes ces peines, et de cette fièvre qui m'avait

dévoré. Je me regardai comme un enfant, conduit par un guide invisible. J'isolai chaque événement, chaque heure, chaque minute, convaincu qu'une volonté supérieure et inscrutable, que nous ne pouvions ni combattre ni deviner, arrangeait tout pour le mieux. Mes prières finissaient toutes par ces mots : Je fais abnégation complète de toute faculté, de toute connaissance, de toute raison, de tout jugement. Et quelquefois au milieu de ces prières, un sentiment profond de confiance, une conviction intime que j'étais protégé, et que je n'avais aucun besoin de me mêler de mon sort, s'emparaient de moi, et je restais, insouciant de tous les embarras qui m'environnaient, comptant sur un miracle pour m'en tirer, et perdu dans une méditation pleine de douceur. Cette révolution s'étendit bientôt, comme cela était naturel, de mon âme jusqu'à mon esprit. La plupart des dogmes que j'avais rejetés, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, me parurent, non pas démontrés par la logique, mais prouvés par une sorte d'expérience intérieure. Je n'appliquais point à ces dogmes l'instrument toujours inexact du raisonnement : mais je les éprouvais vrais et incontestables. Je n'examinais point s'ils imposaient des devoirs de culte, je n'en remplissais aucun. Si Dieu veut, me disais-je, des adorations pareilles, il me le fera connaître, car je ne veux que ce qu'il veut, et ce qu'il ne me fait pas vouloir, c'est qu'il ne le veut pas. Je dormais ainsi d'une espèce de sommeil moral, sous l'aile d'un être infini qui veillait sur moi. L'effort que je fis pour m'affranchir tout à coup du joug de Mme de Malbée fut la dernière de

mes actions qui ne fut pas d'accord avec ce système : et son résultat ayant été le contraire de ce que j'avais voulu, je renonçai de fait, aussi bien que d'intention, à toute espèce de direction de ma destinée. Je m'en remis à Dieu de mes engagements avec Cécile : je le priai de m'inspirer ce qui serait conforme à sa volonté, et je me promis de ne plus faire une démarche qui ne fût la suite de l'inspiration du moment. Quelques jours avant ma course infructueuse à Lausanne, j'avais écrit à Cécile, comme prévoyant une rupture immédiate avec Mme de Malbée, et je l'avais priée de me donner un rendez-vous, dans une ville quelconque. Revenu avec sa rivale, je lui écrivis une partie de ce qui s'était passé, me disant que ce que je ne lui écrivais pas était ce que Dieu ne voulait pas qui lui fût écrit. Je lui mandai que j'avais consenti à rester auprès de Mme de Malbée deux mois encore, et je finis par une offre et un engagement solennel de me rendre auprès d'elle, partout où elle serait, à l'expiration de ce terme. Il ne m'était point prouvé que je le pusse. J'avais abdiqué tout exercice de ma volonté, de sorte que celle de Mme de Malbée pouvait me faire la loi, deux mois plus tard aussi bien qu'alors. Mais je me rassurais en me disant que si Dieu voulait que je revisse Cécile, il ferait en sorte de m'en donner les moyens. À dater de ce jour, je ne luttai plus contre rien de ce que Mme de Malbée exigea. Je restai chez elle, sans faire une seule visite à ma famille, sans entrer dans aucune explication sur mes projets. Quelquefois Mme de Malbée, surprise de ma douceur si subite, commençait à parler sur

notre avenir, pour voir ce que je lui répondrais. Je me renfermais alors dans le silence, ou je cherchais à éluder une conversation qui m'était à la fois pénible et impossible à soutenir : pénible, parce qu'elle me faisait sentir plus amèrement les obstacles qui me séparaient de Cécile ; impossible à soutenir, parce que m'étant de très bonne foi déchargé de ma destinée et de toute responsabilité de ma vie, je n'avais rien à dire sur un avenir dont je ne prétendais plus disposer en rien. Je ne cachais point à Mme de Malbée l'influence que mes nouvelles idées religieuses avaient sur moi : et bien que rien ne fût plus antipathique à son caractère que la résignation passive et aveugle que j'avais adoptée, cependant, souvent fatiguée d'elle-même et de l'activité qui la consumait, elle était tentée de m'imiter, pour trouver quelque repos. Mais bientôt sa nature reprenait le dessus. Sa volonté reparaisait, impatiente et rebelle. Sa raison se révoltait contre son propre renoncement : et tout ce que nous gagnions l'un et l'autre à ces disputes théologiques, c'était que le temps s'écoulait, et qu'occupés d'idées générales, nous suspendions les querelles que notre situation réciproque aurait fait naître et nous ne nous dévorions plus mutuellement. Cécile, qui, d'après mes lettres antérieures, avait attendu au sein de sa famille, avec une entière confiance, que je lui mandasse que j'étais libre, fut fort étonnée quand je lui annonçai que je prolongeais de deux mois mon séjour chez Mme de Malbée. Je ne détacherai jamais mon sort du vôtre sans votre consentement, m'écrivit-elle : mais je vous conjure de vous con-

sulter et de vous connaître enfin vous-même ; si vous n'êtes pas assez fort, ou si vous vous croyez des devoirs, ou si vous éprouvez des regrets, dites-le moi franchement. Ne me faites pas quitter le dernier asile qui me reste. Ne m'entraînez pas en France, sous les yeux de M. de Saint Elme, dans un pays où je n'ai point de protecteur, si vous ne pouvez être le mien. Je vivrai seule, je ne cesserai pas de vous aimer, je serai à vous quand vous me direz qu'il vous est doux et facile d'être à moi, mais épargnez-moi l'incertitude, le scandale, les angoisses et la honte. Je vis dans cette lettre de Cécile que je courais risque de la perdre. Ma passion pour elle s'accrut de cette crainte, sans me donner la force d'essayer autre chose pour la conserver, que de la supplier en réponse de venir le plus près de moi qu'il lui serait possible, en lui jurant de ne pas l'abandonner. Je pris le désir que j'avais de la revoir pour une inspiration du Ciel, et quand les difficultés qu'opposaient à notre réunion l'ascendant de Mme de Malbée et ma faiblesse venaient m'alarmer, je m'en remettais au Ciel de lever ces difficultés, par quelque miracle. Cécile promit de se soumettre à ma volonté, et fixa l'époque de son arrivée en France dans quelque ville frontière. Cette époque était éloignée d'environ six semaines du moment où elle m'écrivait. Je me calmai. Un ouvrage que j'entrepris me fournit une distraction assez efficace. Mme de Malbée, la personne la plus douce à vivre dans les petites choses, quand elle avait triomphé dans les grandes, mit à mon ouvrage un vif intérêt. La sympathie de nos esprits fit

disparaître l'opposition de nos sentiments : et notre vie, à l'extérieur, redevint paisible et même agréable. Vers le milieu de l'automne, Mme de Malbée, qui, même avec moi, s'ennuyait à la campagne, et se serait bien plus ennuyée pendant l'hiver, forma le dessein d'aller à Vienne. Cette résolution qui facilitait ma réunion avec Cécile, me fortifia dans l'opinion que le Ciel venait au secours de qui savait se résigner. Je redoublai de soumission, et je m'exhortai plus que jamais à l'imprévoyance commode dont je m'étais fait un devoir religieux. Avais-je tort ? d'autres le penseront. Mais aujourd'hui même, je ne sais si cet abandon complet à la Providence n'est pas, au milieu de la nuit qui nous entoure, et avec l'insuffisance d'une raison douteuse et superbe, la plus sûre ressource de l'homme. Quoi qu'il en soit, les jours successifs se précipitèrent dans l'irrévocable passé. Je n'étais plus qu'à un mois du départ de Mme de Malbée, et je me réjouissais des retards qu'avait éprouvés le voyage de Cécile, lorsque tout à coup je reçus d'elle une lettre datée de Besançon où elle m'attendait. Mon émotion fut d'abord extrême ainsi que mon embarras. J'étais plein de reconnaissance de la soumission avec laquelle, malgré tant d'apparences qui devaient la décourager et lui faire ombrage, elle revenait se mettre sous l'empire d'un homme encore dépendant d'une rivale. La laisser un mois seule, dans une auberge, et dans une ville complètement étrangère, me semblait impossible. Partir ne l'était pas moins. Sous quel prétexte et surtout avec quelle force ? J'écrivis à Cécile que j'allais la rejoindre incessamment. Je

lui demandai huit à dix jours pour des affaires de famille. Je m'arrangeai de manière à ce que mes lettres et ses réponses parussent retardées. En effet, les difficultés que le commencement de la mauvaise saison apportait aux communications, rendirent mes délais moins étranges aux yeux de Cécile. Son isolement même et ses incertitudes lui firent une nécessité de m'attendre. Cet intervalle de quatre semaines qui, annoncé d'avance, lui aurait paru insupportable, se subdivisant en petites portions, au-delà de chacune desquelles était l'espérance, s'écoula insensiblement. Le moment que Mme de Malbée avait fixé pour son voyage étant venu, je l'accompagnai jusqu'à Lausanne. Nous y passâmes quatre jours à nous faire nos adieux. En quittant cette femme qui quelquefois me semblait peser sur mon existence, j'éprouvai ce que j'avais déjà ressenti plusieurs fois. L'approche de ma liberté diminuait l'amertume de mon esclavage. Des inconvénients prêts à finir perdaient de leur force : et je regrettais le charme dont j'allais ne plus jouir. Par une complication bizarre d'impressions diverses, je m'affligeais du départ de Mme de Malbée, précisément parce que je lui savais gré de partir. Si tout à coup elle se fût décidée à rester, j'aurais repris toute mon impatience contre elle. Mais certain que je serais bientôt rendu à moi-même, je me livrais avec sécurité à des mouvements de tendresse, d'autant plus vrais qu'ils étaient sans conséquence. Quiconque m'eût observé, dans les instants qui précédaient immédiatement nos séparations, eût été persuadé, et Mme de Malbée devait le croire,

que je l'aimais plus que jamais. Il en était ainsi, à beaucoup d'égards, et de la sorte, si je la trompais, c'était en cédant à ce que j'éprouvais réellement. Ma fausseté ne consistait point à feindre une sensibilité plus grande que celle que j'avais, mais à laisser croire que cette sensibilité aurait des suites qu'elle ne devait pas avoir. Mme de Malbée me quitta donc le 4 décembre 1807, se regardant comme étant toujours l'arbitre de ma destinée, et je me mis moi-même deux jours après en route pour Besançon.

SEPTIÈME ÉPOQUE

6 décembre 1807-2 février 1808

Je me souviens encore aujourd'hui de la profonde tristesse dont j'étais accablé en voyageant de Lausanne à Besançon. Le temps était affreux, la nuit obscure, la neige, qui tombait par flocons épais sur la terre, donnait aux ténèbres mêmes une teinte blanchâtre qui les rendait plus lugubres. Le vent mugissait autour de ma voiture, et menaçait de la renverser. Les chevaux n'avançaient qu'avec peine, s'écartant souvent du chemin et s'enfonçant quelquefois tout à coup comme dans des abîmes. Le postillon s'arrêtait à chaque instant pour m'annoncer que plus nous approcherions de montagnes, plus les obstacles se multiplieraient, et plus la route deviendrait dangereuse. Mais tout ce désordre extérieur, toute cette hostilité de la nature au dehors de

moi, n'étaient rien en comparaison de la douleur et des combats que je sentais au fond de mon âme. Cécile m'attendait, Mme de Malbée était partie. Son absence qui devait durer six mois, un intervalle de trois cents lieues qui nous séparait, me laissaient une liberté entière d'exécuter tous mes projets. Une liaison de treize ans allait donc se rompre. J'allais renoncer à une femme à qui j'avais donné, dont j'avais reçu tant de preuves d'affection. Elle avait été le tyran, mais elle avait aussi été le but de ma vie. Mille souvenirs étaient enlacés autour de mon cœur. Ce que j'avais fait pour elle, le dévouement que je lui avais témoigné allait être perdu. J'allais jeter loin de moi tout ce que j'avais pu faire de bien pendant plus d'un tiers de mon existence. Immobile dans un coin de ma voiture, je voyais s'élever et grandir tous les spectres du passé. Les difficultés de la route me paraissaient un avertissement du Ciel. J'aurais presque désiré qu'elles fussent assez fortes pour m'obliger à rétrograder. Cependant Cécile m'attendait, la bonne, la douce, l'angélique Cécile, qui avait tant souffert, qui s'était soumise à tant de douleurs, que j'avais fatiguée de tant de vacillations, qu'enfin j'avais traînée sur une terre étrangère, en promettant de la protéger. Dans une descente rapide, à quelques lieues de Besançon, les harnais cassèrent, la voiture se précipita sur les chevaux qui ne pouvaient plus la retenir, et le postillon ne vit de ressource que de les pousser de toute leur vitesse, pour éviter d'être écrasé. L'expédient, quoique unique, était périlleux, et tout en galopant avec la rapidité de l'éclair le postillon criait que

nous étions perdus et que nous allions verser dans le Doubs qui coulait à deux cents pieds au-dessous de la route dont l'un des côtés était à pic. Je crus en effet que nous péririons et j'en éprouvai une grande joie. J'avais besoin de la mort pour m'arracher aux incertitudes de la vie, et l'éternité ne me semblait pas trop longue pour m'y reposer. Mais notre conducteur qui ne partageait point mes désirs, aperçut à droite du chemin un creux assez profond, dans lequel il parvint à nous verser. La voiture fut endommagée, mais les chevaux s'arrêtèrent. Nous allâmes à pied jusqu'à Ornans, d'où j'écrivis à Cécile, exprimant, autant que je le pouvais, ma joie de me trouver au moment de la revoir, joie qu'elle devait croire pure et qui cependant était si troublée. L'on répara ma voiture. Je repartis. L'orage durait encore et les chemins étaient encombrés de neige. À une lieue de Besançon, je vis tout à coup deux femmes, qui s'avançaient avec peine, à travers la tempête qui à chaque instant les forçait à s'arrêter. C'était Cécile et sa femme de chambre. Cette vue me frappa d'un sentiment indéfinissable. Loin de savoir gré à Cécile de son empressement à venir à ma rencontre, cette manière de braver l'intempérie des saisons, de marcher au milieu d'un torrent de boue et de s'exposer aux regards des paysans, étonnés de voir une femme bien mise dans cette situation, me parut une inconvenance et une folie. Je sautai cependant à terre : mais mon premier mouvement, en prenant Cécile par la main, fut de lui dire : La tête vous tourne, il fallait au moins choisir une autre façon d'aller. Elle me regarda

avec surprise, puis sans me répondre, Continuez votre route, me dit-elle, je vous rejoindrai de mon côté. Je la pressai inutilement de se placer auprès de moi, ou de me laisser marcher auprès d'elle. Elle résista à ma double prière, et j'étais encore si abasourdi de tout ce que j'éprouvais, que sur son refus, je remontai en voiture, je la laissai à pied, et je m'acheminai vers Besançon. Mon domestique, vieux Français, familier, comme ils le sont tous avec leurs maîtres, me dit en riant : Ah ! ah ! Monsieur ! et Mme de Malbée ! Ce nom prononcé dans cette circonstance, le rire sarcastique de cet homme grossier, l'espèce d'approbation qu'il donnait à ma perfidie, cet outrage que j'attirais sur la femme que j'avais trompée, tout cela redoubla mon déchirement intérieur. J'arrivai à Besançon dans cette disposition. J'y fus plus d'une heure avant le retour de Cécile, et j'employai cette heure à écrire à Mme de Malbée la lettre la plus passionnée qu'elle eût jamais reçue de moi. Cécile vint enfin, mais si abîmée de fatigue et tellement percée par la pluie qu'elle fut obligée de s'enfermer longtemps avant de me recevoir. Je réfléchis durant cet intervalle à ce que j'avais à faire. Le résultat de mes réflexions fut que j'étais engagé avec Cécile, et que si elle était libre, je devais l'épouser. L'impression de tristesse que j'avais remarquée sur son visage, et que je ne pouvais attribuer qu'à l'accueil étrange que je lui avais fait, m'avait pénétré de remords. Ma lettre à Mme de Malbée, cette lettre dans laquelle tous les témoignages de regret, d'amour et de dévouement lui étaient prodigués, cette lettre où je désavouais

toutes les plaintes que j'avais pu former contre elle, était encore à la poste, que déjà la résolution contraire était dans mon cœur. Avec cette mobilité funeste, il n'est pas étonnant que l'on m'ait accusé de fausseté. J'entrai chez Cécile. Nous nous embrassâmes. Tout déterminé que j'étais à m'unir à elle, je n'en étais pas moins triste, ou plutôt j'étais d'autant plus triste que j'étais plus déterminé. Cécile de son côté avait conçu dès le premier moment une défiance très naturelle. Nous nous questionnâmes sur ce qui s'était passé, durant notre séparation. Cécile me dit que ses parents d'Allemagne lui avaient conseillé de faire casser son mariage en France, les tribunaux allemands ne pouvant s'empêcher de reconnaître ce que les lois de France auraient prononcé, sur un mariage avec un Français. Elle revenait en conséquence pour concerter avec M. de Saint Elme les moyens les plus simples et les moins bruyants. Il s'était engagé à solliciter lui-même le divorce dont ils étaient convenus. Sa liberté était donc sûre et prochaine. Après m'avoir rendu compte de la sorte de ce qui la regardait elle se tut comme attendant ce que j'avais à lui dire. L'idée qu'elle n'était pas encore libre me suggéra celle d'un délai, et mon imagination la saisit. Je ne lui parlai donc que dans ce sens. Toute ma réponse était juste, raisonnable, la seule qui fût possible, quant à la situation positive. Car il fallait du temps pour que son mariage fût cassé, et il en fallait encore pour qu'après l'annulation ou le divorce nous pussions nous épouser. J'aurais été le plus passionné, le plus impatient des hommes, que l'état des

choses eût été le même. Mais mon langage se ressentit de ma pensée secrète, et Cécile lut facilement au fond de mon âme. Elle m'interrogea sur Mme de Malbée. Elle vit mes incertitudes, et les remords qui m'avaient repris. Elle tomba dans la mélancolie la plus profonde : et cette réunion que pendant cinq mois j'avais demandée au Ciel, pour laquelle j'avais eu recours à tant de dissimulation et à tant de ruses, n'était plus pour nous deux au bout d'une heure qu'une source de malheur. Nous gardâmes le silence pendant le reste de la soirée. Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit. Ballotté par un orage de pensées contraires, je repassai dans ma mémoire la longue suite d'inconséquences dont je m'étais rendu coupable, je me reprochai le malheur de deux femmes qui, chacune à sa manière, m'aimaient sincèrement, et réduit à choisir entre des maux inévitables, j'invoquai le Ciel pour me diriger. Tout ce que je souffrais n'avait eu d'autre cause que ma volonté. J'avais voulu me séparer de Mme de Malbée. J'avais voulu m'unir à Cécile : et j'avais marché, par des voies souvent obliques, à ce but que tant de circonstances rendaient si difficile à atteindre. Je crus sentir que c'était de cette volonté, rebelle à ses ordres, que Dieu me punissait. Les paroles de l'homme qui le premier m'avait inspiré des idées religieuses se représentèrent à mon esprit. Plus d'une fois, soupçonnant mes projets de rupture, sans se douter des nouveaux liens que je voulais contracter, c'est inutilement, m'avait-il dit, que vous croyez briser des nœuds écrits dans le Ciel. Ni la distance ni les barrières que vous élèveriez

entre Mme de Malbée et vous ne vous arracheraient l'un à l'autre. Vous fuiriez au bout du monde que son âme crierait au fond de votre âme. Vous épouseriez une autre femme : cette femme se trouverait avoir épousé non pas vous, mais sa rivale. Mme de Malbée a des défauts ; il y a du malheur pour vous dans cette liaison : mais chacun a sa croix sur cette terre, et Mme de Malbée est la croix que vous devez porter. Tout ce que je souffrais, le trouble qui s'était élevé au-dedans de moi, au moment où tous les obstacles du dehors étaient surmontés, l'impossibilité, pour ainsi dire magique, car elle n'avait aucune cause extérieure, l'impossibilité, dis-je, que j'éprouvais subitement de faire un seul pas vers le but que je m'étais proposé, me parurent la confirmation de ces vérités funestes qui m'avaient été déclarées, avec autorité, d'un ton prophétique. La conviction complète que tel était en effet l'arrêt céleste, pesa sur moi d'un poids énorme. Je ne me sentis plus aucune force de résistance. Je demandai pardon à la puissance maîtresse de moi d'avoir osé braver ses indications : je lui recommandai Cécile, et je renonçai à elle au fond de mon cœur ; par cet acte de résignation, je parvins à retrouver un peu de calme : mais les circonstances n'en étaient pas moins graves et embarrassantes. Cécile était seule, à deux cents lieues de tout protecteur, dans une auberge, agitée, désolée, malade : je ne pouvais la quitter, et rien ne me rassurait sur les suites qu'aurait mon abandon, pour cette âme déjà brisée. Je m'arrêtai au projet suivant. Je demandai à Cécile six mois pour revoir

Mme de Malbée, pour me laver d'une dissimulation dont je rougissais, et pour recouvrer le droit de disposer de moi-même. Je lui conseillai d'aller en Suisse, d'y attendre la belle saison, et de retourner en Allemagne. Elle était si découragée qu'elle ne disputa sur rien. Silencieuse, la tête baissée, elle consentit à tout. Mais son regard fixe, l'espèce de stupeur dans laquelle elle était tombée, l'altération de ses traits et de sa voix, tout me faisait craindre que sa santé ne succombât, ou que sa raison ne fût altérée. Nous partîmes ensemble pour Dole. Je comptais m'arrêter chez mon père, tandis que Cécile continuerait sa route jusqu'à Lausanne. Elle fit en chemin quelques efforts pour causer de choses indifférentes. Je tâchais de lui répondre. Notre situation était affreuse, et tout en parlant d'objets étrangers, nous sentions s'échapper de nos yeux des larmes que nous cherchions à nous cacher mutuellement. Tout à coup Cécile tomba dans un évanouissement si profond que toutes mes tentatives pour la ranimer furent inutiles. Je fus forcé de continuer ma route la tenant entre mes bras, sans mouvement, sans couleur et sans vie : et quelquefois je mettais en doute si elle existait encore. Nous arrivâmes ainsi à Dole. Je fis appeler un médecin. Cécile revint à elle, au bout de quelques heures. Le danger paraissait passé. Mais le lendemain elle prit des crampes d'estomac si violentes, qu'en peu de minutes on la crut menacée d'une inflammation qui eût été sans remède. Les médecins, car j'avais réuni tous ceux qui se trouvaient dans cette ville, me donnèrent très peu d'espoir. Des saignées fré-

quentes diminuèrent pourtant les symptômes qui les alarmaient. La nuit vint. Cécile, épuisée de ce qu'elle avait souffert, et du sang qu'elle avait perdu, s'évanouit de nouveau. Elle resta jusqu'au matin dans cet état. L'empreinte de la mort était sur tous ses traits et le chirurgien qui veillait avec moi auprès d'elle me montrait dans la contraction de sa bouche, dans ses yeux où l'on n'apercevait plus qu'un peu de blanc, dans la raideur de ses membres, et dans ses extrémités déjà glacées, les signes avant-coureurs d'une dissolution inévitable. Cependant elle rouvrit les yeux, mais sans revenir à elle. Le délire succéda à l'insensibilité. Elle parlait à ses parents, comme s'ils l'avaient entourée. Elle se croyait environnée d'objets funèbres. Elle me regardait sans me connaître. Ma voix seule faisait impression sur elle, et cette impression paraissait douloureuse. Ce délire dura longtemps, et fut suivi d'un sommeil léthargique. Lorsqu'elle se réveilla dans l'après-dînée du jour suivant, elle était d'une telle faiblesse que les médecins m'assurèrent qu'elle succomberait à la moindre crise. Elle ne pouvait ni prononcer un mot ni soulever la tête : et ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à lui faire avaler quelques gouttes de lait.

MA VIE

Je suis né le 25 octobre 1767, à Lausanne en Suisse, d'Henriette de Chandieu, d'une ancienne famille française, réfugiée dans le pays de Vaud pour cause de religion, et de Juste Constant de Rebecque, colonel dans un régiment suisse, au service de Hollande. Ma mère mourut en couches, huit jours après ma naissance. Le premier gouverneur dont j'aie conservé un souvenir un peu distinct fut un Allemand, nommé Stroelin, qui me rouait de coups, puis m'étouffait de caresses, pour que je ne me plaignisse pas à mon père. Je lui tins toujours fidèlement parole : mais la chose s'étant découverte malgré moi, on le renvoya de la maison. Il avait eu, du reste, une idée assez ingénieuse, c'était de me faire inventer le grec, pour me l'apprendre, c'est-à-dire qu'il me proposa de nous faire à nous deux une langue qui ne serait connue que de nous : je me passionnai pour cette idée. Nous formâmes d'abord un alphabet, où il introduisit les lettres grecques. Puis nous commençâmes un dictionnaire dans lequel chaque mot français était traduit par un mot grec. Tout cela se gravait merveilleusement dans ma tête, parce que je m'en croyais l'inventeur : et je savais déjà une foule de mots grecs, et je m'occupais de donner à ces mots de ma création des lois

générales, c'est-à-dire que j'apprenais la grammaire grecque, quand mon précepteur fut chassé. J'étais alors âgé de cinq ans.

J'en avais sept, quand mon père m'emmena à Bruxelles, où il voulut diriger lui-même mon éducation. Il y renonça bientôt, et me donna pour précepteur un Français, M. de La Grange, qui était entré comme chirurgien-major dans son régiment. Ce M. de La Grange faisait profession d'être athée. C'était du reste, autant qu'il m'en souvient, un homme assez médiocre, fort ignorant et d'une vanité excessive. Il voulut séduire la fille d'un maître de musique, chez qui je prenais des leçons. Il eut plusieurs aventures assez scandaleuses. Enfin il se logea avec moi dans une maison suspecte, pour être moins gêné dans ses plaisirs. Mon père arriva furieux, de son régiment, et M. de La Grange fut chassé. En attendant que j'eusse un autre mentor, mon père me plaça chez mon maître de musique. J'y demurai quelques mois. Cette famille que le talent du père avait sortie de la classe la plus commune me nourrissait et me soignait fort bien, mais ne pouvait rien pour mon éducation. J'avais quelques maîtres, dont j'esquivais les leçons, et l'on avait mis à ma disposition un cabinet littéraire du voisinage, dans lequel il y avait tous les romans du monde, et tous les ouvrages irréguliers alors à la mode. Je lisais huit ou dix heures par jour, tout ce qui me tombait sous la main, depuis les ouvrages de La Mettrie jusqu'aux romans de Crébillon. Ma tête et mes yeux s'en sont ressentis pour toute ma vie. Mon père qui de temps en temps venait me

voir, rencontra un ex-jésuite, qui lui proposa de se charger de moi ; cela n'eut pas lieu, je ne sais pourquoi. Mais dans le même temps un ex-avocat français, qui avait quitté son pays pour d'assez fâcheuses affaires, et qui étant à Bruxelles avec une fille qu'il faisait passer pour sa gouvernante, voulait former un établissement d'éducation, s'offrit, et parla si bien que mon père crut avoir trouvé un homme admirable. M. Gobert consentit, pour un prix très haut, à me prendre chez lui. Il ne me donna que des leçons de latin qu'il savait mal, et d'histoire, qu'il ne m'enseignait que pour avoir une occasion de me faire copier un ouvrage qu'il avait composé sur cette matière et dont il voulait avoir plusieurs copies. Mais mon écriture était si mauvaise et mon inattention si grande que chaque copie était à recommencer, et pendant plus d'un an que j'y ai travaillé, je n'ai jamais été plus loin que l'avant-propos. M. Gobert cependant et sa maîtresse étant devenus l'objet des propos publics, mon père en fut averti. Il s'ensuivit des scènes dont je fus témoin, et je sortis de chez ce troisième précepteur, convaincu, pour la troisième fois, que ceux qui étaient chargés de m'instruire et de me corriger, étaient eux-mêmes des hommes très ignorants et très immoraux. Mon père me ramena en Suisse, où je passai quelque temps, sous sa seule inspection, à sa campagne. Un de ses amis lui ayant parlé d'un Français d'un certain âge, qui vivait retiré à La Chaux-de-Fonds près de Neuchâtel, et qui passait pour avoir de l'esprit et des connaissances, il prit des informations, dont le résultat fut que M. Du-

plessis, c'était le nom de ce Français, était un moine défroqué, qui s'était échappé de son couvent, avait changé de religion et se tenait caché, pour n'être pas poursuivi même en Suisse par la France. Quoique ces renseignements ne fussent pas très favorables, mon père fit venir M. Duplessis qui se trouva valoir mieux que sa réputation. Il devint donc mon quatrième précepteur. C'était un homme d'un caractère très faible, mais bon et spirituel. Mon père le prit tout de suite en très grand dédain, et ne s'en cacha point avec moi, ce qui était une assez mauvaise préparation pour la relation d'inststituteur et d'élève. M. Duplessis remplit ses devoirs du mieux qu'il put, et me fit faire assez de progrès. Je passai un peu plus d'un an avec lui, tant en Suisse qu'à Bruxelles et en Hollande. Au bout de ce temps, mon père s'en dégoûta, et forma le projet de me placer dans une université d'Angleterre. M. Duplessis nous quitta pour être gouverneur d'un jeune comte d'Aumale. Malheureusement ce jeune homme avait une sœur assez belle et très légère dans sa conduite. Elle s'amusa à faire tourner la tête au pauvre moine, qui en devint passionnément amoureux. Il cachait son amour, parce que son état, ses cinquante ans et sa figure lui donnaient peu d'espérance, lorsqu'il découvrit qu'un perruquier moins vieux et moins laid était plus heureux que lui. Il fit mille folies qu'on traita avec une sévérité impitoyable. Sa tête se perdit et il finit par se brûler la cervelle. Cependant mon père partit avec moi pour l'Angleterre, et après un séjour très court à Londres, il me conduisit à Oxford. Il s'aperçut

bientôt que cette Université, où les Anglais ne vont finir leurs études qu'à vingt ans, ne pouvait convenir à un enfant de treize. Il se borna donc à me faire apprendre l'anglais, à faire quelques courses dans les environs pour son amusement, et nous repartîmes au bout de deux mois, avec un jeune Anglais, qu'on avait recommandé à mon père, comme propre à me donner des leçons, sans avoir le titre et les prétentions d'un gouverneur, choses que mon père avait prises en horreur, par quatre expériences successives. Mais il en fut de cette cinquième tentative comme des précédentes. À peine M. May fut-il en route avec nous, que mon père le trouva ridicule et insupportable. Il me mit dans la confiance de ses impressions, et de la sorte mon nouveau camarade ne fut plus pour moi qu'un objet de moquerie et de dérision perpétuelle. M. May passa un an et demi à nous accompagner en Suisse et en Hollande. Nous séjournâmes assez longtemps dans la petite ville de Geertruydenberg. Là, je devins, pour la première fois, amoureux. Ce fut de la fille du commandant, vieux officier, ami de mon père. Je lui écrivais toute la journée de longues lettres que je ne lui remettais pas : et je partis sans lui avoir déclaré ma passion, qui survécut bien de deux mois à mon départ. Je l'ai revue depuis : et l'idée que je l'avais aimée lui avait laissé un intérêt ou peut-être simplement une curiosité assez vive sur ce qui me regardait. Elle eut une fois le mouvement de me questionner sur mes sentiments pour elle : mais on nous interrompit. Quelque temps après elle se maria et mourut en couches. Mon père qui n'aspirait

qu'à se débarrasser de M. May, saisit la première occasion de le renvoyer en Angleterre. Nous retournâmes en Suisse, où il eut recours, pour me faire prendre quelques leçons, à un M. Bridel, homme assez instruit, mais très pédant et très lourd. Mon père fut bientôt choqué de l'importance, de la familiarité, du mauvais ton du nouveau mentor qu'il m'avait choisi, et dégoûté, par tant d'essais inutiles, de toute éducation domestique, il se décida à me placer, à quatorze ans, dans une université d'Allemagne.

Le margrave d'Anspach qui était alors en Suisse dirigea son choix sur Erlangen. Mon père m'y conduisit et me présenta lui-même à la petite cour de la margrave de Bayreuth, qui y résidait. Elle nous reçut avec tout l'empressement qu'ont les princes qui s'ennuient pour les étrangers qui les amusent. Elle me prit en grande amitié. En effet, comme je disais tout ce qui me passait par la tête, que je me moquais de tout le monde, et que je soutenais avec assez d'esprit les opinions les plus biscornues, je devais être, pour une cour allemande, un assez divertissant personnage. Le margrave d'Anspach me traita de son côté avec la même faveur. Il me donna un titre à sa cour, où j'allai jouer au pharaon et faire des dettes de jeu que mon père eut le tort et la bonté de payer. Pendant la première année de mon séjour à cette Université, j'étudiai beaucoup, mais je fis en même temps mille extravagances. La vieille margrave me les pardonnait toutes et ne m'en aimait que mieux : et dans cette petite ville, ma faveur à la cour faisait taire tous ceux qui me

jugeaient plus sévèrement. Mais je voulus me donner la gloire d'avoir une maîtresse. Je choisis une fille d'une assez mauvaise réputation et dont la mère avait dans je ne sais quelle occasion fait à la margrave je ne sais quelles impertinences. Le bizarre de la chose, c'est que d'un côté je n'aimais point cette fille, et que de l'autre, elle ne se donna point à moi. Je suis le seul homme vraisemblablement auquel elle ait résisté. Mais le plaisir de faire et d'entendre dire que j'entretenais une maîtresse, me consolait et de passer ma vie avec une personne que je n'aimais point, et de ne pas posséder la personne que j'entretenais. La margrave fut très offensée de ma liaison, à laquelle ses représentations ne firent que m'attacher davantage. Ces représentations remplissaient mon but qui était qu'on parlât de moi. En même temps la mère de ma prétendue maîtresse, toujours pleine de haine contre la margrave, et flattée de l'espèce de rivalité qui s'était établie entre une princesse et sa fille, ne cessait de me pousser à toutes sortes de procédés offensants contre la cour. Enfin la margrave perdit patience et me fit défendre de paraître chez elle. Je fus d'abord très affligé de ma disgrâce, et je tentais de reconquérir la faveur que j'avais pris à tâche de perdre. Je ne réussis pas. Tous ceux que cette faveur avait empêchés de dire du mal de moi s'en dédommagèrent. Je fus l'objet d'un soulèvement et d'un blâme général. La colère et l'embarras me firent encore faire quelques sottises. Enfin mon père instruit de tout ce qui se passait par la margrave, m'ordonna de le rejoindre à Bruxelles, et nous partîmes en-

semble pour Édimbourg. Nous arrivâmes dans cette ville le 8 juillet 1783. Mon père y avait d'anciennes connaissances qui nous reçurent avec tout l'empressement de l'amitié et toute l'hospitalité qui caractérise la nation écossaise. Je fus placé chez un professeur de médecine qui tenait des pensionnaires. Mon père ne séjourna que trois semaines en Écosse. Après son départ, je me mis à l'étude avec une grande ferveur, et alors commença l'année la plus agréable de ma vie. Le travail était à la mode, parmi les jeunes gens d'Édimbourg. Ils formaient plusieurs réunions littéraires et philosophiques. Je fus de quelques-unes, et je m'y distinguai comme écrivain et comme orateur, quoique dans une langue étrangère. Je contractai plusieurs liaisons très étroites avec des hommes qui, pour la plupart, se sont fait connaître, en avançant en âge. De ce nombre sont Mackintosh, actuellement grand juge à Bombay, Laïng, un des meilleurs continuateurs de Robertson, etc. Parmi tous ces jeunes gens, celui qui semblait promettre le plus était le fils d'un marchand de tabac, nommé John Wilde. Il avait sur tous ses amis une autorité presque absolue, bien que la plupart lui fussent très supérieurs par la naissance et par la fortune. Ses connaissances étaient immenses, son ardeur d'étude infatigable, sa conversation brillante, son caractère excellent ; après être parvenu par son mérite à la place de professeur, et avoir publié un livre qui avait commencé sa réputation d'une manière très avantageuse, il est devenu fou, furieux, et actuellement, s'il n'est pas mort, il est enchaîné dans un cachot sur la paille.

Misérable espèce humaine ! qu'est-ce que de nous et de nos espérances !

Je vécus environ dix-huit mois à Édimbourg, m'amusant beaucoup, m'occupant assez et ne faisant dire que du bien de moi. Le malheur voulut qu'un petit Italien qui me donnait des leçons de musique me fit connaître une banque de pharaon que tenait son frère. Je jouai, je perdis, je fis des dettes à droite et à gauche, et tout mon séjour fut gâté. Le temps que mon père avait fixé pour mon départ étant arrivé, je partis, en promettant à mes créanciers de les payer, mais en les laissant fort mécontents, et ayant donné contre moi des impressions très défavorables. Je passai par Londres, où je m'arrêtai fort inutilement trois semaines, et j'arrivais à Paris dans le mois de mai 1785.

Mon père avait fait pour moi un arrangement qui m'aurait valu des agréments de tout genre, si j'avais su et voulu en profiter. Je devais loger chez M. Suard, qui réunissait chez lui beaucoup de gens de lettres, et qui avait promis de m'introduire dans la meilleure société de Paris. Mais mon appartement n'étant pas prêt, je débarquai dans un hôtel garni, j'y fis connaissance avec un Anglais fort riche et fort libertin, je voulus l'imiter dans ses folies et je n'avais pas été un mois à Paris que j'avais des dettes par-dessus la tête. Il y avait bien un peu de la faute de mon père, qui m'envoyait à dix-huit ans, sur ma bonne foi, dans un lieu où je ne pouvais manquer de faire fautes sur fautes. J'allai cependant à la fin loger chez M. Suard, et ma conduite devint moins extravagante. Mais les embarras

dans lesquels je m'étais jeté en débutant eurent des suites qui influèrent sur tout mon séjour. Pour comble de malheur, mon père crut devoir me placer sous une surveillance quelconque, et s'adressa pour cet effet à un ministre protestant, chapelain de l'ambassadeur de Hollande. Celui-ci crut faire merveille en lui recommandant un nommé Baumier, qui s'était présenté à lui comme un protestant persécuté pour cause de religion par sa famille. Ce Baumier était un homme perdu de mœurs, sans fortune, sans asile, un véritable chevalier d'industrie de la plus mauvaise espèce. Il tâcha de s'emparer de moi, en se mettant de moitié dans toutes les sottises que je voulais faire, et il ne tint pas à lui que je n'adoptasse le genre de vie le plus dissolu et le plus abject. Comme, indépendamment de tous ses vices, il était sans esprit, fort ennuyeux, et très insolent, je me lassai bientôt d'un homme qui ne faisait que m'accompagner chez des filles, et m'emprunter de l'argent, et nous nous brouillâmes. Il écrivit, je crois, à mon père, et il exagéra, je suppose, le mal qu'il y avait à dire de moi, quoique la vérité fût déjà très suffisante. Mon père arriva lui-même à Paris et m'emmena à Bruxelles, où il me laissa pour retourner à son régiment. Je restai à Bruxelles depuis le mois d'août jusqu'à la fin de novembre, partageant mon temps entre les maisons d'Ursel et d'Aremberg, anciennes connaissances de mon père, et qui en cette qualité me firent un très bon accueil, et une coterie de Genevois, plus obscure, mais qui me devint bien plus agréable. Il y avait dans cette coterie une femme d'environ vingt-six à vingt-huit

ans, d'une figure très séduisante et d'un esprit fort distingué. Je me sentais entraîné vers elle, sans me l'avouer bien clairement, lorsque, par quelques mots qui me surprirent d'abord encore plus qu'ils ne me charmèrent, elle me laissa découvrir qu'elle m'aimait. Il y a, dans le moment où j'écris, vingt-cinq ans d'écoulés depuis le moment où je fis cette découverte, et j'éprouve encore un sentiment de reconnaissance en me retraçant le plaisir que j'en ressentis. Mme Johannot, c'était son nom, s'est placée dans mon souvenir différemment de toutes les femmes que j'ai connues. Ma liaison avec elle a été bien courte et s'est réduite à bien peu de chose. Mais elle ne m'a fait acheter les sensations douces qu'elle m'a données par aucun mélange d'agitation ou de peine : et à quarante-quatre ans, je lui sais encore gré du bonheur que je lui ai dû lorsque j'en avais dix-huit. La pauvre femme a fini bien tristement. Mariée à un homme très méprisable de caractère, et de mœurs très corrompues, elle fut d'abord traînée par lui à Paris, où il se mit au service du parti qui dominait, devint quoique étranger membre de la Convention, condamna le roi à mort ; et continua jusqu'à la fin de cette trop célèbre assemblée à y jouer un rôle lâche et équivoque. Elle fut ensuite reléguée dans un village d'Alsace pour faire place à une maîtresse que son mari entretenait dans sa maison. Elle fut enfin rappelée à Paris pour y vivre avec cette maîtresse que son mari voulait l'obliger à servir, et les mauvais traitements dont il l'accabla la poussèrent à s'empoisonner. J'étais alors à Paris moi-même, et je demeurais dans son

voisinage : mais j'ignorais qu'elle y fût, et elle est morte à quelques pas d'un homme qu'elle avait aimé, et qui n'a jamais pu entendre prononcer son nom sans être ému jusqu'au fond de l'âme, elle est morte, dis-je, se croyant oubliée et abandonnée de toute la terre. Il y avait à peine un mois que je jouissais de son amour, quand mon père vint me prendre pour me ramener en Suisse. Mme Johannot et moi, nous nous écrivîmes de tristes et tendres lettres, au moment de mon départ. Elle me donna une adresse, sous laquelle elle consentit à ce que je continuasse à lui écrire : mais elle ne me répondit pas. Je me consolai sans l'oublier, et l'on verra que bientôt d'autres objets prirent sa place. Je la revis deux ans après une seule fois à Paris, quelques années avant ses malheurs. Je me repris de goût pour elle. Je lui fis une seconde visite. Elle était partie : lorsqu'on me le dit, j'éprouvai une émotion d'une nature tout à fait extraordinaire par sa tristesse et sa violence. C'était une sorte de pressentiment funeste que sa fin déplorable n'a que trop justifié. De retour en Suisse, je passai de nouveau quelque temps à la campagne, étudiant à bâtons rompus, et m'occupant d'un ouvrage dont la première idée m'était venue à Bruxelles, et qui, depuis, n'a jamais cessé d'avoir un grand attrait pour moi. C'était une histoire du polythéisme. Je n'avais alors aucune des connaissances nécessaires pour écrire quatre lignes raisonnables sur un tel sujet. Nourri des principes de la philosophie du XVIII^e siècle, et surtout des ouvrages d'Helvétius, je n'avais d'autre pensée que de contribuer pour ma part à la des-

truction de ce que j'appelais les préjugés. Je m'étais emparé d'une assertion de l'auteur de l'*Esprit*, qui prétend que la religion païenne était de beaucoup préférable au christianisme : et je voulais appuyer cette assertion que je n'avais ni approfondie, ni examinée, de quelques faits pris au hasard, et de beaucoup d'épigrammes et de déclamations que je croyais neuves. Si j'avais été moins paresseux, et que je me fusse moins abandonné à toutes les impressions qui m'agitaient, j'aurais peut-être achevé en deux ans un très mauvais livre, qui m'aurait fait une petite réputation éphémère dont j'eusse été bien satisfait. Une fois engagé par amour-propre, je n'aurais pu changer d'opinion : et le premier paradoxe ainsi adopté m'aurait enchaîné pour toute ma vie. Si la paresse a des inconvénients, elle a bien aussi des avantages. Je ne me bornai pas longtemps à mener une vie paisible et studieuse. De nouvelles amours vinrent me distraire, et comme j'avais trois ans de plus qu'à Erlangen, je fis aussi trois fois plus de folies. L'objet de ma passion était une Anglaise, d'environ trente à trente-cinq ans, femme de l'ambassadeur d'Angleterre à Turin. Elle avait été très belle, et avait encore un très joli regard, des dents superbes, et un charmant sourire. Sa maison était fort agréable. On y jouait beaucoup, de sorte que je trouvais à y contenter un goût plus vif encore que celui que la dame elle-même m'inspirait.

Mme Trevor était extrêmement coquette, et avait le petit esprit fin et maniéré que la coquetterie donne aux femmes qui n'en ont pas d'autre. Elle vivait assez mal avec son mari dont elle était

presque toujours séparée : et il y avait toujours à sa suite cinq ou six jeunes Anglais. Je commençai par me jeter dans sa société parce qu'elle était plus brillante et plus animée que toute autre à Lausanne. Ensuite, voyant que la plupart des jeunes gens qui l'entouraient lui faisaient la cour, je me mis en tête de lui plaire. Je lui écrivis une belle lettre pour lui déclarer que j'étais amoureux d'elle. Je lui remis cette lettre un soir, et retournai le lendemain pour recevoir sa réponse. L'agitation que me causait mon incertitude sur le résultat de ma démarche m'avait donné une sorte de fièvre qui ressemblait assez à la passion que d'abord je n'avais voulu que feindre. Mme Trevor me répondit par écrit comme cela était indiqué dans la circonstance. Elle me parlait de ses liens, et m'offrait la plus tendre amitié. J'aurais dû ne pas m'arrêter à ce mot et voir jusqu'où cette amitié nous aurait conduits. Au lieu de cela je crus adroit de montrer le plus violent désespoir de ce qu'elle ne m'offrait que de l'amitié, en échange de mon amour : et me voilà à me rouler par terre et à me frapper la tête contre la muraille sur ce malheureux mot d'amitié. La pauvre femme qui probablement avait eu affaire à des gens plus avisés, ne savait comment se conduire dans cette scène d'autant plus embarrassante pour elle que je ne faisais aucun mouvement qui la mît à même de la terminer d'une manière agréable pour tous deux. Je me tenais toujours à dix pas, et quand elle s'approchait de moi pour me calmer ou me consoler, je m'éloignais en lui répétant que puisqu'elle n'avait pour moi que de l'amitié, il ne me restait plus qu'à

mourir. Elle ne put tirer de moi autre chose pendant quatre heures, et je m'en allai, la laissant, je crois, très ennuyée d'un amant qui disputait sur un synonyme. Je passai de la sorte trois ou quatre mois, devenant chaque jour plus amoureux, parce que je me butais chaque jour plus contre une difficulté que j'avais créée moi-même, et ramené d'ailleurs chez Mme Trevor, au moins autant par mon goût pour le jeu que par mon ridicule amour. Mme Trevor se prêtait à la bizarrerie de ma marche avec une patience admirable. Elle répondait à toutes mes lettres, me recevait chez elle tête-à-tête et me gardait jusqu'à trois heures du matin. Mais elle n'y gagna rien ni moi non plus. J'étais d'une timidité excessive et d'un emportement frénétique. Je ne savais pas encore qu'il fallait prendre au lieu de demander. Je demandais toujours et je ne prenais jamais. Mme Trevor dut me trouver un amant d'une singulière espèce. Mais comme les femmes aiment toujours tout ce qui prouve qu'elles sont propres à inspirer une grande passion, elle s'accommoda de mes manières et ne m'en reçut pas plus mal. Je devins jaloux d'un Anglais qui ne se souciait pas le moins du monde de Mme Trevor. Je voulus le forcer à se battre avec moi. Il crut m'apaiser en me déclarant que, loin d'aller sur mes brisées, il ne trouvait pas même Mme Trevor agréable. Je voulus alors me battre avec lui parce qu'il ne rendait pas justice à la femme que j'aimais. Nos pistolets étaient déjà chargés lorsque mon Anglais qui n'avait aucune envie d'un duel aussi ridicule s'en tira fort adroitement. Il voulut des se-

conds, et m'annonça qu'il leur dirait pourquoi je lui avais cherché querelle. J'eus beau lui représenter qu'il devait me garder un pareil secret, il se moqua de moi, et je fus obligé de renoncer à ma brillante entreprise pour ne pas compromettre la dame de mes pensées. L'hiver étant venu, mon père me dit de me préparer à le suivre à Paris. Mon désespoir fut sans bornes. Mme Trevor y parut très sensible. Je la pris souvent dans mes bras, j'arrosai ses mains de mes larmes, j'allai passer des nuits à pleurer sur un banc où je l'avais vue assise. Elle pleurait avec moi, et si j'avais voulu ne plus disputer sur les mots, j'aurais peut-être eu des succès plus complets ; mais tout se borna à un chaste baiser que je pris sur des lèvres tant soit peu fanées. Je partis enfin, dans un état de douleur inexprimable. Mme Trevor me promit de m'écrire, et on m'emmena. Ma souffrance était tellement visible qu'encore deux jours après un de mes cousins, qui voyageait avec nous, voulut proposer à mon père de me renvoyer en Suisse, persuadé qu'il était que je ne soutiendrais pas le voyage. Enfin je le soutins et nous arrivâmes. Je trouvai une lettre de Mme Trevor. La lettre était froide, mais je lui sus gré de m'avoir tenu sa promesse. Je répondis dans le langage de l'amour le plus passionné. J'obtins une seconde lettre, un peu plus insignifiante que la première. De mon côté je me refroidis pendant que nos lettres couraient la poste. Je n'écrivis plus, et notre liaison finit. Je revis pourtant Mme Trevor à Paris trois mois après. Je n'éprouvai aucune émotion, et je crois que la sienne ne fut causée que par la surprise de voir en

moi un détachement aussi complet. La pauvre femme continua encore quelques années son métier de coquette, et se donna beaucoup de ridicules. Puis elle retourna en Angleterre où elle devint, m'a-t-on dit, à peu près folle d'attaques de nerfs. Les premiers mois de mon séjour à Paris furent très agréables. Je fus parfaitement reçu par la société de M. Suard chez lequel j'allai demeurer de nouveau. Mon esprit qui manquait alors tout à fait de solidité et de justesse, mais qui avait une tournure épigrammatique très amusante, mes connaissances, qui, bien que fort décousues, étaient supérieures à celles de la plupart des gens de lettres de la génération qui s'élevait, l'originalité de mon caractère, tout cela parut piquant. Je fus fêté par toutes les femmes de la coterie de Mme Suard, et les hommes pardonnèrent à mon âge une impertinence qui, n'étant pas dans les manières mais dans les jugements, était moins aperçue et moins offensante. Cependant quand je me souviens de ce que je disais alors, et du dédain raisonné que je témoignais à tout le monde, je suis encore à concevoir comment on a pu le tolérer. Je me rappelle qu'un jour, rencontrant un des hommes de notre société qui avait trente ans de plus que moi, je me mis à causer avec lui, et ma conversation roula comme à l'ordinaire, sur les ridicules de tous ceux que nous voyions tous les jours. Après m'être bien moqué de chacun l'un après l'autre, je pris tout à coup celui avec lequel j'avais causé par la main ; et je lui dis : Je vous ai bien fait rire aux dépens de tous nos amis : mais n'allez pas croire que parce que je me suis moqué

d'eux avec vous, je sois tenu à ne pas me moquer de vous avec eux. Je vous avertis que nous n'avons point fait ce traité. Le jeu qui m'avait déjà causé tant de peines et qui m'en a tant causé depuis vint troubler ma vie, et gâter tout ce que la bonté de mon père avait fait pour moi. J'avais connu en Suisse chez Mme Trevor une vieille Française, Mme de Bourbonne, joueuse à l'excès, d'ailleurs bonne femme et assez originale. Elle jouait en voiture, elle jouait au lit, elle jouait au bain, le matin, la nuit, le soir, toujours et partout, quand elle le pouvait. J'allai la voir à Paris, elle y avait tous les jours un quinze, et je m'empressai d'en être. J'y perdais régulièrement tout ce que j'apportais, et j'y apportais tout ce qu'on me payait par ordre de mon père, et tout ce que je pouvais emprunter, ce qui heureusement n'était pas très considérable, quoique je ne négligeasse aucun moyen de faire des dettes.

Il m'arriva à ce sujet une aventure assez plaisante, avec une des plus vieilles femmes de la société de Mme Suard. C'était Mme Saurin, femme de Saurin le philosophe et l'auteur de *Spartacus*. Elle avait été fort belle, et s'en souvenait toute seule, car elle avait soixante-cinq ans. Elle m'avait témoigné beaucoup d'amitié, et bien que j'eusse le tort de me moquer un peu d'elle, j'avais en elle plus de confiance qu'en toute autre personne à Paris. Un jour, je venais de perdre chez Mme de Bourbonne tout l'argent que j'avais et tout ce que j'avais pu jouer sur parole. Embarrassé de payer, je m'avisai de recourir à Mme Saurin pour qu'elle me prêtât ce qui me manquait. Mais désapprouvant

moi-même la démarche que je faisais, je lui écrivis au lieu de lui en parler, et je lui fis dire que je viendrais prendre sa réponse dans l'après-dînée. J'y fus en effet. Je la trouvai seule. Ma timidité naturelle, augmentée par la circonstance, fit que j'attendis longtemps qu'elle me parlât de mon billet. Enfin, comme elle ne m'en disait pas un mot, je me déterminai à rompre le silence, et je commençai, en rougissant, en baissant les yeux, et d'une voix fort émue. Vous serez peut-être étonnée, lui dis-je, de la démarche que je fais. Je serais bien fâché de vous avoir donné contre moi des impressions défavorables, par une chose que je ne vous aurais pas confiée, si votre affection si douce pour moi ne m'y avait encouragé. L'aveu que je vous ai fait et dont votre silence me fait craindre que vous ne soyez blessée m'a été arraché par un mouvement irrésistible de confiance en vous. Je disais tout cela, en m'arrêtant à chaque mot et sans regarder Mme Saurin. Comme pourtant elle ne répondait point, je levai les yeux, et je vis par son air de surprise qu'elle ne concevait rien à ma harangue. Je lui demandai si elle n'avait pas reçu ma lettre. Il se trouva que non. Me voilà bien plus interdit et j'aurais volontiers repris toutes mes paroles, sauf à trouver d'autres moyens de sortir de l'embarras où je me trouvais. Mais il n'y avait plus de ressources. Il fallait achever. Je repris donc : Vous avez été si bonne pour moi, vous m'avez témoigné tant d'intérêt ! Peut-être en ai-je trop présumé. Mais il y a des moments où la tête d'un homme se perd. Je ne me consolerais jamais si j'avais porté atteinte à

votre amitié. Tenez, permettez-moi de ne plus vous parler de cette malheureuse lettre. Laissez-moi vous cacher ce qui ne m'était échappé que dans un moment de trouble. Non, me dit-elle. Pourquoi doutez-vous de mon cœur ? Je veux tout savoir. Achevez, achevez. Et elle couvrit de ses mains son visage, et elle tremblait de tout son corps. Je vis clairement qu'elle avait pris tout ce que je venais de lui dire pour une déclaration d'amour. Ce quiproquo, son émotion, et un grand lit de damas rouge qui était à deux pas de nous, me jetèrent dans une inexprimable terreur. Mais je devins furieux comme un poltron révolté et je me hâtai de dissiper l'équivoque. Au fond, lui dis-je, je ne sais pourquoi je vous ennueie si longtemps d'une chose fort peu importante. J'ai eu la sottise de jouer, j'ai perdu au jeu plus que je n'ai dans ce moment : et je vous ai écrit pour savoir si vous pourriez me rendre le service de me prêter ce qui me manque pour m'acquitter. Mme Saurin resta immobile. Ses mains redescendirent de son visage qu'il n'était plus nécessaire de couvrir. Elle se leva sans mot dire et me compta l'argent que je lui avais demandé. Mais nous étions si confondus elle et moi que tout se passa en silence. Je n'ouvris même pas la bouche pour la remercier.

Ce fut à cette époque que je fis connaissance avec la première femme d'un esprit supérieur que j'ai connue, et l'une de celles qui en avait le plus que j'aie jamais rencontrées. Elle se nommait Mme de Charrière. C'était une Hollandaise, d'une des premières familles de ce pays, et qui dans sa jeu-

nesse avait fait beaucoup de bruit par son esprit et la bizarrerie de son caractère. À trente ans passés, après beaucoup de passions, dont quelques-unes avaient été assez malheureuses, elle avait épousé, malgré sa famille, le précepteur de ses frères, homme d'esprit, d'un caractère délicat et noble, mais le plus froid et le plus flegmatique que l'on puisse imaginer. Durant les premières années de son mariage, sa femme l'avait beaucoup tourmenté pour lui imprimer un mouvement égal au sien ; et le chagrin de n'y parvenir que par moments avait bien vite détruit le bonheur qu'elle s'était promis, dans cette union à quelques égards disproportionnée. Un homme beaucoup plus jeune qu'elle, d'un esprit très médiocre, mais d'une belle figure, lui avait inspiré un goût très vif. Je n'ai jamais su tous les détails de cette passion : mais ce qu'elle m'en a dit et ce qui m'a été raconté d'ailleurs a suffi pour m'apprendre qu'elle en avait été fort agitée et fort malheureuse, que le mécontentement de son mari avait troublé l'intérieur de sa vie, et qu'enfin le jeune homme qui en était l'objet, l'ayant abandonnée pour une autre femme qu'il a épousée, elle avait passé quelque temps dans le plus affreux désespoir. Ce désespoir a tourné à bien pour sa réputation littéraire. Car il lui a inspiré le plus joli des ouvrages qu'elle ait faits ; il est intitulé *Caliste*, et fait partie d'un roman qui a été publié sous le titre des *Lettres écrites de Lausanne*. Elle était occupée à faire imprimer ce livre quand je fis connaissance avec elle. Son esprit m'enchantait. Nous passâmes des jours et des nuits à causer ensemble. Elle était

très sévère dans ses jugements sur tous ceux qu'elle voyait. J'étais très moqueur de ma nature. Nous nous convînmes parfaitement. Mais nous nous trouvâmes bientôt l'un avec l'autre des rapports plus intimes et plus essentiels. Mme de Charrière avait une manière si originale et si animée de considérer la vie, un tel mépris pour les préjugés, tant de force dans ses pensées, et une supériorité si vigoureuse et si dédaigneuse sur le commun des hommes, que dans ma disposition, à vingt ans, bizarre et dédaigneux que j'étais aussi, sa conversation m'était une jouissance jusqu'alors inconnue. Je m'y livrai avec transport. Son mari qui était un très honnête homme, et qui avait de l'affection et de la reconnaissance pour elle, ne l'avait menée à Paris que pour la distraire de la tristesse où l'avait jetée l'abandon de l'homme qu'elle avait aimé. Elle avait vingt-sept ans de plus que moi, de sorte que notre liaison ne pouvait l'inquiéter. Il en fut charmé et l'encouragea de toutes ses forces. Je me souviens encore avec émotion des jours et des nuits que nous passâmes ensemble à boire du thé et à causer sur tous les sujets, avec une ardeur inépuisable. Cette nouvelle passion n'absorbait pas néanmoins tout mon temps. Il m'en restait malheureusement assez pour faire beaucoup de sottises et beaucoup de dettes. Une femme qui de Paris correspondait avec mon père l'avertit de ma conduite, mais lui écrivit en même temps que je pourrais tout réparer, si je parvenais à épouser une jeune personne qui était de la société dans laquelle je vivais habituellement, et qui devait avoir quatre-vingt-dix mille francs de

rente. Cette idée séduisit beaucoup mon père, ce qui était très naturel. Il me la communiqua, dans une lettre qui contenait d'ailleurs beaucoup et de très justes reproches, et où il finissait par me déclarer qu'il ne consentirait à la prolongation de mon séjour à Paris que si j'essayais de réaliser ce projet avantageux et si je croyais avoir quelque chance de réussir. La personne dont il s'agissait avait seize ans, et était très jolie. Sa mère m'avait reçu depuis mon arrivée avec beaucoup d'amitié. Je me voyais placé entre la nécessité de tenter au moins une chose dont le résultat m'aurait fort convenu, ou celle de quitter une ville où je m'amusais beaucoup, pour aller rejoindre un père qui m'annonçait un grand mécontentement. Je n'hésitai pas à risquer la chose. Je commençai, suivant l'usage, par écrire à la mère pour lui demander la main de sa fille. Elle me répondit fort amicalement, mais par un refus motivé sur ce que sa fille était déjà promise à un homme qui devait l'épouser dans quelques mois. Cependant je ne crois point qu'elle considérât elle-même son refus comme irrévocable ; car d'un côté j'ai su depuis qu'elle avait fait prendre en Suisse des informations sur ma fortune, et de l'autre elle me donnait toutes les occasions qu'elle pouvait de parler en tête-à-tête avec sa fille. Mais je me conduisis en vrai fou. Au lieu de profiter de la bienveillance de la mère qui, tout en me refusant, m'avait témoigné de l'amitié, je voulus commencer un roman avec la fille, et je le commençai de la manière la plus absurde. Je n'essayai point de lui plaire ; je ne lui dis pas même un mot de mon sen-

timent ; je continuai à causer le plus timidement du monde avec elle sur des objets indifférents, quand je la trouvais seule. Mais je lui écrivis une belle lettre, comme à une personne que ses parents voulaient marier malgré elle à un homme qu'elle n'aimait pas, et je lui proposai de l'enlever. Sa mère, à qui sans doute elle montra cette étrange lettre, eut pour moi l'indulgence de laisser sa fille me répondre, comme si elle ne l'en avait pas instruite. Mlle Pourrat, elle s'appelait ainsi, m'écrivit que c'était à ses parents à décider de son sort, et qu'il ne lui convenait pas de recevoir des lettres d'un homme. Je ne me le tins pas pour dit, et je recommençai de plus belle mes propositions d'enlèvement, de délivrance, de protection contre le mariage qu'on voulait la forcer à contracter. On eût dit que j'écrivais à une victime qui avait imploré mon secours, et à une personne qui avait pour moi toute la passion que je croyais ressentir pour elle : et dans le fait, toutes mes épîtres chevaleresques étaient adressées à une petite personne, très raisonnable, qui ne m'aimait pas du tout, qui n'avait aucune répugnance pour l'homme qu'on lui avait proposé, et qui ne m'avait donné ni l'occasion ni le droit de lui écrire de la sorte. Mais j'avais enfilé cette route, et pour le diable je n'en voulais pas sortir. Ce qu'il y avait de plus inexplicable c'est que lorsque je voyais Mlle Pourrat, je ne lui disais pas un mot qui eût du rapport avec mes lettres. Sa mère me laissait toujours seul avec elle, malgré mes extravagantes propositions, dont sûrement elle avait connaissance. Et c'est ce qui me confirme dans l'idée que

j'aurais pu encore réussir. Mais loin de profiter de ces occasions, je devenais, dès que je me trouvais seul avec Mlle Pourrat, d'une timidité extrême. Je ne lui parlais que de choses insignifiantes, et je ne faisais pas même une allusion aux lettres que je lui écrivais chaque jour ni au sentiment qui me dictait ces lettres. Enfin une circonstance dans laquelle je n'étais pour rien amena une crise qui termina tout. Mme Pourrat, qui avait été galante toute sa vie, avait encore un amant en titre. Depuis que je lui avais demandé sa fille, elle avait continué à me traiter avec amitié, avait toujours paru ignorer mon absurde correspondance, et pendant que j'écrivais tous les jours à la fille pour lui proposer de l'enlever, je prenais la mère pour confidente de mon sentiment et de mon malheur, le tout, je puis le dire, sans aucune réflexion et sans la moindre mauvaise foi : mais j'avais enfilé cette route avec l'une et avec l'autre. J'avais donc avec Mme Pourrat de longues conversations tête-à-tête. Son amant en prit ombrage. Il y eut des scènes violentes, et Mme Pourrat qui, ayant près de cinquante ans, ne voulait pas perdre cet amant, qui pouvait être le dernier, résolut de le rassurer. Je ne me doutais de rien, et j'étais un jour à faire à Mme Pourrat mes lamentations habituelles, lorsque M. de Sainte Croix, c'était le nom de l'amant, parut tout à coup et montra beaucoup d'humeur. Mme Pourrat me prit par la main, me mena vers lui, et me demanda de lui déclarer solennellement si ce n'était pas de sa fille que j'étais amoureux, si ce n'était pas sa fille que j'avais demandée en mariage, et si elle n'était pas tout à

fait étrangère à mes assiduités dans sa maison. Elle n'avait vu dans la déclaration exigée de moi qu'un moyen de mettre fin aux ombrages de M. de Sainte Croix. J'envisageai la chose sous un autre point de vue. Je me vis traîné devant un étranger pour lui avouer que j'étais un amant malheureux, un homme repoussé par la mère et par la fille. Mon amour-propre blessé me jeta dans un vrai délire. Par hasard j'avais ce jour-là dans ma poche une petite bouteille d'opium, que je trimbalais avec moi depuis quelque temps. C'était une suite de ma liaison avec Mme de Charrière, qui prenant beaucoup d'opium dans sa maladie, m'avait donné l'idée d'en avoir, et dont la conversation, toujours abondante et vigoureuse, mais très bizarre, me tenait dans une espèce d'ivresse spirituelle, qui n'a pas peu contribué à toutes les sottises que j'ai faites à cette époque. Je répétais sans cesse que je voulais me tuer, et à force de le dire, je parvenais presque à le croire, quoique dans le fond je n'en eusse pas la moindre envie. Ayant donc mon opium en poche au moment où je me vis traduit en spectacle devant M. de Sainte Croix, j'éprouvai une espèce d'embarras dont il me parut plus facile de me tirer par une scène que par une conversation tranquille. Je prévoyais que M. de Sainte Croix me ferait des questions, me témoignerait de l'intérêt et comme je me trouvais humilié, ces questions, cet intérêt, tout ce qui pouvait prolonger la situation m'était insupportable. J'étais sûr qu'en avalant mon opium, je ferais diversion à tout cela. Ensuite j'avais depuis longtemps dans la tête que de vouloir se tuer pour

une femme, c'était un moyen de lui plaire. Cette idée n'est pas exactement vraie. Quand on plaît déjà à une femme et qu'elle ne demande qu'à se rendre, il est bon de la menacer de se tuer, parce qu'on lui fournit un prétexte décisif, rapide, et honorable. Mais quand on n'est point aimé, ni la menace ni la chose ne produisent aucun effet. Dans toute mon aventure avec Mlle Pourrat il y avait une erreur fondamentale, c'est que je jouais le roman à moi tout seul. Lors donc que Mme Pourrat eut fini son interrogatoire, au lieu d'y répondre, je lui dis que je la remerciais de m'avoir mis dans une situation qui ne me laissait plus qu'un parti à prendre, et je tirai ma petite fiole que je portai à ma bouche. Je me souviens que dans le très court instant qui s'écoula pendant que je fis cette opération, je me faisais un dilemme qui acheva de me décider. Si j'en meurs, me dis-je, tout sera fini : et si l'on me sauve, il est impossible que Mlle Pourrat ne s'attendrisse pas pour un homme qui aura voulu se tuer pour elle. J'avalai donc mon opium. Je ne crois pas qu'il y en eût assez pour me faire grand mal, et comme M. de Sainte Croix se jeta sur moi, j'en répandis plus de la moitié par terre. On fut fort effrayé. On me fit prendre des acides pour détruire l'effet de l'opium. Je fis ce qu'on voulut avec une docilité parfaite, non que j'eusse peur, mais parce que l'on aurait insisté, et que j'aurais trouvé ennuyeux de me débattre. Quand je dis que je n'avais pas peur, ce n'est pas que je susse combien peu il y avait de danger. Je ne connaissais point les effets que l'opium produit et je les croyais beaucoup plus

terribles. Mais d'après mon dilemme, j'étais tout à fait indifférent au résultat. Cependant ma complaisance à me laisser donner tout ce qui pouvait empêcher l'effet de ce que je venais de faire dut persuader les spectateurs qu'il n'y avait rien de sérieux dans toute cette tragédie. Ce n'est pas la seule fois dans ma vie qu'après une action d'éclat, je me suis soudainement ennuyé de la solennité qui aurait été nécessaire pour la soutenir, et que d'ennui j'ai défait mon propre ouvrage. Après qu'on m'eut administré tous les remèdes qu'on crut utiles, on me fit un petit sermon d'un air moitié compatissant, moitié doctoral, et je l'écoutai d'un air tragique. Mlle Pourrat entra : car elle n'y était pas, pendant que je faisais toutes mes folies pour elle, et j'eus l'inconséquente délicatesse de seconder la mère dans ses efforts pour que la fille ne s'aperçût de rien. Mlle Pourrat arriva toute parée pour aller à l'Opéra où l'on donnait le *Tarare* de Beaumarchais pour la première fois. Mme Pourrat me proposa de m'y mener, j'acceptai ; et mon empoisonnement finit, pour que tout fût tragi-comique dans cette affaire, par une soirée à l'Opéra. J'y fus même d'une gaieté folle, soit que l'opium eût produit sur moi cet effet, soit, ce qui me paraît plus probable, que je m'ennuyasse de tout ce qui s'était passé de lugubre, et que j'eusse besoin de m'amuser. Le lendemain, Mme Pourrat qui vit la nécessité de mettre un terme à mes extravagances, prit pour prétexte mes lettres à sa fille, dont elle feignit de n'avoir été instruite que le jour même, et m'écrivit que j'avais abusé de sa confiance, en proposant à sa fille de

l'enlever, pendant que j'étais reçu chez elle ; en conséquence, elle me déclara qu'elle ne me recevrait plus, et pour m'ôter tout espoir et tout moyen de continuer mes tentatives, elle fit venir M. de Charrière, qu'elle pria d'interroger lui-même sa fille sur ses sentiments pour moi. Mlle Pourrat répondit très nettement à M. de Charrière que je ne lui avais jamais parlé d'amour, qu'elle avait été fort étonnée de mes lettres, qu'elle n'avait jamais rien fait et ne m'avait jamais rien dit qui pût m'autoriser à des propositions pareilles, qu'elle ne m'aimait point, qu'elle était très contente du mariage que ses parents projetaient pour elle, et qu'elle se réunissait très librement à sa mère dans ses déterminations à mon égard. M. de Charrière me rendit compte de cette conversation, en ajoutant que s'il eût aperçu dans la jeune personne la moindre inclination pour moi, il eût essayé de déterminer la mère en ma faveur.

Ainsi se termina l'aventure. Je ne puis dire que j'en éprouvasse une grande peine. Ma tête s'était bien montée de temps à autre, l'irritation de l'obstacle m'avait inspiré une espèce d'acharnement, la crainte d'être obligé de retourner vers mon père m'avait fait persévérer dans une tentative désespérée, ma mauvaise tête m'avait fait choisir les plus absurdes moyens, que ma timidité avait rendus encore plus absurdes : mais il n'y avait, je crois, jamais eu d'amour au fond de mon cœur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le lendemain du jour où il fallut renoncer à ce projet, je fus complètement consolé. La personne qui, même pendant que je

faisais toutes ces enrageries, occupait véritablement ma tête et mon cœur, c'était Mme de Charrière. Au milieu de toute l'agitation de mes lettres romanesques, de mes propositions d'enlèvement, de mes menaces de suicide et de mon empoisonnement théâtral, je passais des heures, des nuits entières à causer avec Mme de Charrière, et pendant ces conversations, j'oubliais mes inquiétudes sur mon père, mes dettes, Mlle Pourrat et le monde entier. Je suis convaincu que sans ces conversations ma conduite eût été beaucoup moins folle. Toutes les opinions de Mme de Charrière reposaient sur le mépris de toutes les convenances et de tous les usages. Nous nous moquions à qui mieux mieux de tous ceux que nous voyions : nous nous enivrons de nos plaisanteries et de notre mépris pour l'espèce humaine, et il résultait de tout cela que j'agissais comme j'avais parlé, riant quelquefois comme un fou une demi-heure après de ce que j'avais fait de très bonne foi dans le désespoir une demi-heure avant. La fin de tous mes projets sur Mlle Pourrat me réunit plus étroitement encore avec Mme de Charrière. Elle était la seule personne avec qui je causasse en liberté, parce qu'elle était la seule qui ne m'ennuyât pas de conseils et de représentations sur ma conduite. Des autres femmes de la société où je vivais, les unes s'intéressant à moi par amitié, me prêchaient dès qu'elles en trouvaient l'occasion. Les autres auraient eu quelque envie je crois de se charger de faire l'éducation d'un jeune homme qui paraissait si passionné, et me le faisaient entendre d'une manière assez claire. Mme Suard avait conçu

le dessein de me marier. Elle voulait me faire épouser une jeune fille de seize ans, assez spirituelle, fort affectée, point jolie, et qui devait être riche, après la mort d'un oncle âgé. Par parenthèse, au moment où j'écris, en 1811, l'oncle vit encore. La jeune personne, qui s'est mariée depuis, à M. Pastoret, célèbre dans la Révolution, par sa niaiserie, a eu quelques aventures, a voulu divorcer pour épouser un homme que j'ai beaucoup connu, dont je parlerai dans la suite, et dont elle a eu un enfant, a fait quelques folies pour arriver à ce but, puis l'ayant manqué, s'est jetée avec beaucoup d'art dans la pruderie, et est aujourd'hui l'une des femmes les plus considérées de Paris. À l'époque où Mme Suard me la proposa, elle avait une envie extrême d'avoir un mari et elle le disait de très bonne foi à tout le monde. Mais ni les projets de Mme Suard, ni les avances de quelques vieilles femmes, ni les sermons de quelques autres ne produisaient d'effet sur moi. Comme mariage, je ne voulais que Mlle Pourrat. Comme figure, c'était encore Mlle Pourrat que je préférais. Comme esprit, je ne voyais, n'entendais, ne chérissais que Mme de Charrière. Ce n'est pas que je ne profitasse du peu d'heures où nous étions séparés pour faire encore d'autres sottises. Je ne sais qui me présenta chez une fille qui se faisait appeler la comtesse de Linières. Elle était de Lausanne où son père était boucher. Un jeune Anglais l'avait enlevée, en mettant le feu à la maison où elle demeurait, et l'avait conduite à Paris, où elle avait continué, après avoir été quittée par ce premier amant, à faire un métier que sa jolie figure

rendait lucratif. Ayant amassé quelque argent, elle s'était fait épouser par un M. de Linières qui était mort, et devenue veuve et comtesse, elle tenait une maison de jeu. Elle avait bien quarante-cinq ans, mais pour ne pas renoncer en entier à son premier état, elle avait fait venir une jeune sœur d'environ vingt ans, grande, fraîche, bien faite et bête à faire plaisir. Il y venait en hommes quelques gens comme il faut, et beaucoup d'escrocs. On y tomba sur moi, à qui mieux mieux. Je passais la moitié des nuits à y perdre mon argent : puis j'allais causer avec Mme de Charrière qui ne se couchait qu'à six heures du matin, et je dormais la moitié du jour. Je ne sais si ce beau genre de vie parvint aux oreilles de mon père, ou si la seule nouvelle de mon peu de succès auprès de Mlle Pourrat le décida à me faire quitter Paris. Mais au moment où je m'y attendais le moins, je vis arriver chez moi un M. Benay, lieutenant dans son régiment, chargé de me conduire auprès de lui à Bois-le-Duc. J'avais le sentiment que je méritais beaucoup de reproches, et l'espèce de chaos d'idées où la conversation de Mme de Charrière m'avait jeté me rendait d'avance tout ce que je me croyais destiné à entendre insupportable. Je me résignai cependant et l'idée de ne pas obéir à mon père ne me vint pas. Mais une difficulté de voiture retarda notre départ. Mon père m'avait laissé à Paris une vieille voiture dans laquelle nous étions venus, et dans mes embarras d'argent, j'avais trouvé bon de la vendre. M. Benay, comptant sur cette voiture, était venu dans un petit cabriolet à une place. Nous essayâmes de trouver une chaise

de poste, chez le sellier qui m'avait acheté celle de mon père : mais il n'en avait point ou ne voulut pas nous en prêter. Cette difficulté nous arrêta tout un jour. Pendant cette journée ma tête continua à fermenter ; et la conversation de Mme de Charrière ne contribua pas peu à cette fermentation. Elle ne prévoyait sûrement pas l'effet qu'elle produirait sur moi : mais en m'entretenant sans cesse de la bêtise de l'espèce humaine, de l'absurdité des préjugés, en partageant mon admiration pour tout ce qui était bizarre, extraordinaire, original, elle finit par m'inspirer une soif véritable de me trouver aussi moi-même hors de la route commune. Je ne formai pourtant point de projets, mais je ne sais dans quelle idée confuse j'empruntai à tout hasard de Mme de Charrière une trentaine de louis. Le lendemain M. Benay vint délibérer avec moi sur la manière dont nous cheminerions, et nous convînmes que nous nous servirions de sa voiture à une place, en nous y arrangeant du mieux que nous pourrions. Comme il n'avait jamais vu Paris, je lui proposai de ne partir que le soir, et il y consentit facilement. Je n'avais aucun motif bien déterminé dans cette proposition ; mais elle retardait d'autant un instant que je craignais ; j'avais mes trente louis dans ma poche, et je sentais une espèce de plaisir à me dire que j'étais encore le maître de faire ce que je voudrais. Nous allâmes dîner au Palais-Royal. Le hasard fit qu'à côté de moi se trouva un homme que j'avais vu quelquefois chez Mme de Bourbonne, et avec lequel j'avais causé volontiers, parce qu'il avait assez d'esprit. Je me souviens encore de son

nom que la circonstance où je l'ai vu pour la dernière fois, c'était ce jour-là, le 24 juin 1787, a gravé dans ma mémoire. Il s'appelait le chevalier de La Roche Saint André, grand chimiste, homme à talents, jouant gros jeu, et très recherché. Je l'abordai, et plein que j'étais de ma situation, je le pris à part et je lui en parlai à cœur ouvert. Il m'écouta probablement avec assez de distraction, comme je l'aurais fait à sa place. Dans le cours de ma harangue, je lui dis que j'avais quelquefois envie d'en finir en me sauvant. Et où donc ? me dit-il assez négligemment. Mais en Angleterre, répondis-je. Mais oui, reprit-il, c'est un beau pays, et on y est bien libre. Tout serait arrangé, lui dis-je, quand je reviendrais. Sûrement, répliqua-t-il, avec le temps tout s'arrange. M. Benay s'approcha, et je retournai finir avec lui le dîner que j'avais commencé. Mais ma conversation avec M. de La Roche Saint André avait agi sur moi de deux manières : 1° en me montrant que les autres attacheraient très peu d'importance à une escapade qui jusqu'alors m'avait paru la chose la plus terrible ; 2° en me faisant penser à l'Angleterre, ce qui donnait une direction à ma course, si je m'échappais. Sans doute cela ne faisait pas que j'eusse le moindre motif pour aller en Angleterre plutôt qu'ailleurs, ou que je pusse y espérer la moindre ressource : mais enfin, mon imagination était dirigée vers un pays plus que vers un autre. Cependant je n'éprouvai d'abord qu'une sorte d'impatience de ce que le moment où ma décision était encore en mon pouvoir allait expirer, ou plutôt de ce que ce moment était passé ; car nous devons

monter en voiture d'abord après dîner, et il était probable que M. Benay ne me quitterait plus jusque-là. Comme nous sortions de table, je rencontrai le chevalier de La Roche qui me dit en riant : Eh bien vous n'êtes pas encore parti : ce mot redoubla mon regret de n'être plus libre de le faire. Nous rentrâmes, nous fîmes nos paquets, la voiture vint, nous y montâmes. Je soupirai en me disant que pour cette fois tout était décidé, et je pressai avec humeur mes inutiles trente louis dans ma poche. Nous étions horriblement serrés dans ce petit cabriolet à une place. J'étais dans le fond, et M. Benay, qui était assez grand et surtout fort gros, était assis sur une petite chaise, entre mes jambes, secoué et perdant l'équilibre à chaque cahot pour donner de la tête à droite ou à gauche. Nous avions à peine fait dix pas qu'il commença à se plaindre. Je renchéris sur ses plaintes, parce que l'idée me vint que si nous retournions à la maison, je me retrouverais en liberté de faire de nouveau ce que je voudrais. En effet, nous n'étions pas encore hors de la barrière, qu'il déclara qu'il lui était impossible d'y tenir, et me demanda de renvoyer au lendemain et de chercher une autre manière de voyager. J'y consentis, je le ramenai à son hôtel, et me voilà chez moi, à onze heures du soir, ayant dix ou douze heures pour délibérer. Je n'en mis pas autant à me décider à une folie beaucoup plus grave et beaucoup plus coupable qu'aucune de celles que j'avais encore faites. Je ne l'envisageai pas ainsi. J'avais la tête tournée et par la crainte de revoir mon père, et par tous les sophismes que j'avais ré-

pétés et entendu répéter sur l'indépendance. Je me promenai une demi-heure dans ma chambre, puis prenant une chemise et mes trente louis, je descendis l'escalier, je demandai le cordon, la porte s'ouvrit, je sautai dans la rue. Je ne savais point encore ce que je voulais faire. En général, ce qui m'a le plus aidé dans ma vie à prendre des partis très absurdes, mais qui semblaient au moins supposer une grande décision de caractère, c'est précisément l'absence complète de cette décision, et le sentiment que j'ai toujours eu que ce que je faisais n'était rien moins qu'irrévocable dans mon esprit. De la sorte, rassuré par mon incertitude même sur les conséquences d'une folie que je me disais que je ne ferais peut-être pas, j'ai fait un pas après l'autre et la folie s'est trouvée faite. Cette fois, ce fut absolument de cette manière que je me laissai entraîner à ma ridicule évasion. Je réfléchis quelques instants à l'asile que je choisirais pour la nuit, et j'allai demander l'hospitalité à une personne de vertu moyenne, que j'avais connue au commencement de l'hiver. Elle me reçut avec toute la tendresse de son état. Mais je lui dis qu'il ne s'agissait point de ses charmes, que j'avais une course de quelques jours à faire, à une cinquantaine de lieues de Paris, et qu'il fallait qu'elle me procurât une chaise de poste à louer pour le lendemain d'aussi bonne heure qu'elle le pourrait. En attendant, comme j'étais fort troublé, je voulus prendre des forces, et je demandai du vin de Champagne dont quelques verres m'ôtèrent le peu qui me restait de la faculté de réfléchir. Je m'endormis ensuite d'un sommeil

assez agité, et quand je me réveillai, je trouvai un sellier qui me livra une chaise à tant par jour, sans prendre d'informations sur ma route, et en se bornant à me faire signer une reconnaissance que je signai d'un nom en l'air, étant bien décidé à lui renvoyer sa voiture de Calais. Ma demoiselle m'avait aussi commandé des chevaux de poste. Je la payai convenablement, et je me trouvai allant ventre à terre en Angleterre avec vingt-sept louis dans ma poche sans avoir eu le temps de rentrer en moi-même un seul instant. En vingt-deux heures je fus à Calais. Je chargeai M. Dessin de renvoyer ma chaise à Paris et je m'informai d'un paquebot. Il en partait un à l'heure même. Je n'avais point de passeport, mais dans cet heureux temps, il n'y avait pas toutes les difficultés dont chaque démarche a été hérissée, depuis que les Français, en essayant d'être libres, ont établi l'esclavage chez eux et chez les autres. Un valet de louage se chargea pour six francs de remplir les formalités nécessaires, et trois quarts d'heure après mon arrivée à Calais, j'étais embarqué.

J'arrivai le soir à Douvres, je trouvai un compagnon de voyage qui voulait se rendre à Londres, et le matin du jour suivant, je me trouvai dans cette immense ville, sans un être que j'y connusse, sans un but quelconque, et avec quinze louis pour tout bien. Je voulus d'abord aller loger dans une maison où j'avais demeuré quelques jours, à mon dernier passage à Londres. J'éprouvais le besoin de voir un visage connu. Il n'y avait pas de place : mais on m'en procura une autre assez près. Mon premier

soin, une fois logé, fut d'écrire à mon père. Je lui demandai pardon de mon étrange escapade, que j'excusai du mieux que je pus. Je lui dis que j'avais horriblement souffert à Paris, que j'étais surtout excédé des hommes, je fis quelques phrases philosophiques sur la fatigue de la société et sur le besoin de la solitude. Je lui demandai la permission de passer trois mois en Angleterre dans une retraite absolue, et je finis, par une transition vraiment comique, sans que je m'en aperçusse, par lui parler de mon désir de me marier et de vivre tranquille avec ma femme auprès de lui. Le fait est que je ne savais trop qu'écrire, que j'avais en effet un besoin véritable de me reposer de six mois d'agitation morale et physique, et que me trouvant pour la première fois complètement seul et complètement libre, je brûlais de jouir de cette position inconnue, à laquelle j'aspirais depuis si longtemps. Je n'avais aucune inquiétude sur l'argent ; car de mes quinze louis, j'en employai deux tout de suite pour acheter deux chiens et un singe. Je ramenai au logis ces belles emplettes. Mais je me brouillai tout de suite avec le singe. Je voulus le battre pour le corriger. Il s'en fâcha tellement que quoiqu'il fût très petit, je ne pus en rester maître, et je le rapportai à la boutique d'animaux où je l'avais pris, et l'on me donna un troisième chien à sa place. Je me dégoûtai pourtant bientôt de cette ménagerie, et je revendis deux de mes bêtes pour le quart de ce qu'elles m'avaient coûté. Mon troisième chien s'attacha à moi avec une vraie passion, et fut bientôt mon compagnon fidèle, dans les pérégrinations que j'entrepris bien-

tôt après. Ma vie à Londres, si je fais abstraction de l'inquiétude que me donnait l'ignorance de la disposition de mon père, n'était ni dispendieuse ni désagréable. Je payais une demi-guinée par semaine pour mon logement. Je dépensais environ trois shellings par jour pour ma nourriture, et environ trois encore pour des dépenses accidentelles, de sorte que je voyais dans mes treize louis de quoi subsister presque un mois. Mais au bout de deux jours, je conçus le projet de faire le tour de l'Angleterre, et je m'occupai des moyens d'y subvenir. Je me rappelai l'adresse du banquier de mon père. Il m'avança vingt-cinq louis. Je découvris aussi la demeure d'un jeune homme que j'avais connu et auquel j'avais fait beaucoup d'honnêtetés à Lausanne, quand je vivais dans la société de Mme Trevor. J'allai le voir. C'était un très beau garçon, le plus entiché de sa figure que j'aie jamais vu. Il passait trois heures à se faire coiffer, tenant un miroir en main, pour diriger lui-même la disposition de chaque cheveu. Du reste, il ne manquait pas d'esprit, et avait, en littérature ancienne, assez de connaissance, comme presque tous les jeunes Anglais du premier rang. Sa fortune était très considérable, et sa naissance distinguée. Il s'appelait Edmund Lascelles, et a été membre, mais assez obscur, du Parlement. J'allai donc le voir : il me reçut avec politesse, mais sans paraître avoir conservé le moindre souvenir de notre liaison précédente. Cependant, comme dans le cours de notre conversation, il me fit quelques offres de service, et que j'avais toujours en tête mon voyage dans les

provinces de l'Angleterre, je lui proposai de me prêter cinquante louis. Il me refusa, en s'excusant tant bien que mal sur l'absence de son banquier, et sur je ne sais quels autres prétextes. Son valet de chambre, honnête Suisse qui connaissait ma famille, m'écrivit pour m'offrir quarante guinées. Mais sa lettre, remise chez moi pendant une course que je fis hors de Londres, ne me parvint que longtemps après et lorsqu'il avait déjà disposé de son argent d'une autre manière. Il se trouva que dans la maison à côté de celle que j'habitais logeait un de mes anciens amis d'Édimbourg, nommé John Mackay, qui avait je ne sais quel emploi assez subalterne à Londres. Nous fûmes enchantés de nous revoir. Je le fus de ne plus être dans une solitude aussi absolue : et je passai plusieurs heures de la journée avec lui, quoiqu'il ne fût rien moins que d'un esprit distingué. Mais il me retraçait d'agréables souvenirs, et je l'aimais d'ailleurs de notre amitié commune, pour l'homme dont j'ai parlé en rendant compte de ma vie à Édimbourg, pour ce John Wilde, si remarquable par ses talents et son caractère, et qui a fini si malheureusement. John Mackay me procura un second plaisir du même genre, en me donnant l'adresse d'un autre de nos camarades que j'avais connu à la même époque. Cela me procura quelques soirées agréables : mais cela n'avancait en rien mes projets. Il en résulta pourtant pour moi un nouveau motif de les exécuter parce que ces rencontres m'ayant vivement retracé mon séjour en Écosse, j'écrivis à John Wilde, et j'en reçus une réponse si pleine d'amitié,

que je me promis bien de ne pas quitter l'Angleterre sans l'avoir revu. En attendant je continuai à vivre à Londres, dînant frugalement, allant quelquefois au spectacle et même chez des filles, dépensant ainsi mon argent de voyage, ne faisant rien, m'ennuyant quelquefois, d'autres fois m'inquiétant sur mon père et m'adressant de graves reproches, mais ayant malgré cela un indicible sentiment de bien-être de mon entière liberté. Un jour, au détour d'une rue je me trouvai nez à nez avec un autre étudiant d'Édimbourg, devenu docteur en médecine, et placé assez avantageusement à Londres. Il se nommait Richard Kentish, et s'est fait connaître depuis par quelques ouvrages assez estimés. Nous n'avions pas eu à Édimbourg de liaisons fort étroites, mais nous nous étions quelquefois enivrés ensemble. Il me témoigna une extrême joie de me trouver, et me mena tout de suite chez sa femme que je connaissais d'ancienne date, parce que pendant que j'achevais mes études il était arrivé avec elle, pour l'épouser à Gretna Green, comme cela se pratique, quand les parents ne veulent pas consentir à un mariage. L'ayant épousée, il l'avait conduite à Édimbourg, pour la présenter à ses anciennes connaissances. C'était une petite femme maigre, sèche, pas jolie, et je crois, assez impérieuse. Elle me reçut très bien. Ils partaient le lendemain pour Brighthelmstone, et me pressèrent d'y aller avec eux, en m'y promettant toutes sortes de plaisirs. C'était précisément la route opposée à celle que je voulais entreprendre. En conséquence je refusai. Mais je réfléchis deux jours après qu'il valait autant m'a-

muser là qu'ailleurs, et je me mis dans une diligence qui m'y conduisit en un jour, avec une tortue qui allait se faire manger par le prince de Galles. Arrivé, je m'établis dans une assez mauvaise petite chambre, et j'allai ensuite trouver Kentish, m'attendant, sur sa parole, à mener la vie la plus gaie du monde. Mais il ne connaissait pas un chat, n'était point reçu dans la bonne société, et employait son temps à soigner quelques malades pour de l'argent, et à en observer d'autres dans un hôpital pour son instruction. Tout cela était fort utile, mais ne répondait pas à mes espérances. Je passai pourtant huit à dix jours à Brighthelmstone, parce que je n'avais aucune raison d'espérer mieux ailleurs, et que cette première espérance me décourageait, quoique à tort, comme on le verra par la suite, de mes projets sur Édimbourg. Enfin, m'ennuyant chaque jour plus, je partis subitement une après-dînée. Ce qui décida mon départ fut la rencontre d'un homme qui me proposa de faire le voyage à moitié frais jusqu'à Londres. Je laissai un billet d'adieu à Kentish, et nous arrivâmes à Londres à minuit. J'avais eu bien peur que nous ne fussions volés, car j'avais tout mon argent sur moi et je n'aurais su que devenir. Aussi tenais-je toujours entre mes jambes une petite canne à épée, avec la ferme résolution de me défendre et de me faire tuer plutôt que de donner mon trésor. Mon compagnon de voyage qui, vraisemblablement, n'avait pas sur lui comme moi toute sa fortune, trouvait ma résolution absurde. Enfin notre route s'acheva, sans que j'eusse l'occasion de déployer mon courage.

De retour à Londres, je laissai encore plusieurs jours s'écouler, sans rien faire. À mon grand étonnement, mon indépendance commençait à me peser. Las d'arpenter les rues de cette grande ville, où rien ne m'intéressait, et voyant diminuer mes ressources, je pris enfin des chevaux de poste, et j'allai d'abord à Newmarket : je ne sais ce qui me décida pour cet endroit, à moins que ce ne fût le nom, qui me rappelait les courses de chevaux, les paris et le jeu, dont j'avais beaucoup entendu parler : mais ce n'était pas la saison. Il n'y avait pas une âme. J'y passai deux jours, à réfléchir sur ce que je voulais faire. J'écrivis bien tendrement à mon père pour l'assurer que je ne tarderais pas à retourner près de lui ; je comptai mon argent, que je trouvai réduit à seize guinées, puis après avoir payé mon hôte, je m'esquivai à pied, allant toujours droit devant moi, avec la résolution de me rabattre sur Northampton, près d'où il y avait un M. Bridges que j'avais connu à Oxford. Je fis le premier jour vingt-huit miles, par une pluie à verse. La nuit me surprit en chemin dans les bruyères très désertes et très tristes du comté de Norfolk : et je recommençai à craindre que des voleurs ne vinsent mettre un terme à toutes mes entreprises et à tous mes pèlerinages en me dépouillant de toutes mes ressources. J'arrivai pourtant heureusement à un petit village nommé Stokes. On me reçut indignement à l'auberge parce qu'on me vit arriver à pied, et qu'il n'y a en Angleterre que les mendiants, et la plus mauvaise espèce de voleurs nommée *Footpads* qui cheminent de cette manière. On me

donna un mauvais lit, dans lequel j'eus beaucoup de peine à obtenir des draps blancs. J'y dormis cependant très bien, et à force de me plaindre et de me donner des airs je parvins le matin à me faire traiter comme un gentleman et à payer en conséquence. Ce n'était que pour l'honneur, car je repartis à pied après avoir déjeuné, et j'allai à quatorze miles de là dîner à Lynn, petite ville commerçante, où je m'arrêtai de nouveau, parce que ma manière de voyager commençait à me déplaire. J'avais eu toute la matinée un soleil brûlant sur la tête, et quand j'arrivai, j'étais épuisé de fatigue et de chaleur. Je commençai par avaler une grande jatte de négus, qui se trouva prête à l'auberge, ensuite je voulus prendre quelques arrangements pour continuer ma route. Mais je me trouvai tout d'un coup complètement ivre, au point de sentir que je ne savais plus ce que je faisais, et que je ne pouvais en rien répondre de moi-même. J'eus pourtant assez de raison pour être fort effrayé de cet état dans une ville inconnue, tout seul et avec si peu d'argent dans ma poche. Ce m'était une sensation très singulière que d'être ainsi à la merci du premier venu, et privé de tout moyen de répondre, de me défendre et de me diriger. Je fermai ma porte à clef, et m'étant ainsi mis à l'abri des autres, je me couchai à terre, pour attendre que les idées me revinssent. Je passai ainsi cinq ou six heures, et la bizarrerie de la situation, jointe à l'effet du vin, me donna des impressions si vives et si étranges que je me les suis toujours rappelées. Je me voyais à trois cents lieues de chez moi, sans biens ni appui quelconque, igno-

rant si mon père ne m'avait pas désavoué et ne me repousserait pas pour jamais, n'ayant pas de quoi vivre quinze jours, et m'étant mis dans cette position sans aucune nécessité et sans aucun but. Mes réflexions dans cet état d'ivresse étaient beaucoup plus sérieuses et plus raisonnables que celles que j'avais faites, quand je jouissais de toute ma raison, parce qu'alors j'avais formé des projets, et que je me sentais des forces, au lieu que le vin m'avait ôté toute force et que ma tête était trop troublée pour que je pusse m'occuper d'aucun projet. Peu à peu mes idées revinrent, et je me trouvai assez rétabli dans l'usage de mes facultés pour prendre des informations sur les moyens de continuer ma route plus commodément. Elles ne furent pas satisfaisantes. Je ne possédais pas assez d'argent pour acheter un vieux cheval dont on me demandait douze louis. Je repris une chaise de poste, adoptant ainsi la méthode la plus chère de voyager, précisément parce que je n'avais presque rien, et je fus coucher dans un petit bourg appelé Wisbeach. Je rencontrai en chemin un bel équipage qui avait versé. Il y avait un monsieur et une dame. Je leur offris de les conduire dans ma voiture. Ils acceptèrent. Je me réjouis de ce que cette rencontre me ferait passer une soirée moins solitaire. Mais à ma grande surprise, en mettant pied à terre, le monsieur et la dame me firent une révérence et s'en allèrent sans dire mot. J'appris le lendemain qu'il y avait une mauvaise troupe de comédiens ambulants qui jouaient dans une grange : et me trouvant aussi bien là qu'ailleurs, je me décidai à y rester pour

aller au spectacle. Je ne sais plus quelle pièce on représentait. Enfin le jour suivant, je pris encore une chaise de poste, et j'allai jusqu'à Thrapston, l'endroit le plus voisin de la cure de Wadenho où je comptais trouver M. Bridges. Je pris un cheval à l'auberge, et je me rendis tout de suite à Wadenho.

M. Bridges était effectivement curé de ce village : mais il venait d'en partir et ne devait être de retour que dans trois semaines. Cette nouvelle dérangeait tous mes plans. Plus de moyens d'avoir l'argent nécessaire pour aller en Écosse, aucune connaissance dans les environs, à peine de quoi retourner à Londres et y vivre quinze jours, ce qui n'était pas même assez pour y attendre la réponse de mon père. Il ne fallait pas délibérer longtemps. Car chaque dînée et chaque couchée me mettaient dans une situation plus embarrassante. Je pris mon parti. Je vis, en calculant bien strictement, que je pouvais arriver jusqu'à Édimbourg, en allant à cheval ou en cabriolet, seul, et une fois là, je comptais sur mes amis. Bel effet de la jeunesse, car certes s'il me fallait aujourd'hui faire cent lieues pour me mettre à la merci de gens qui ne me devraient rien, et sans une nécessité qui excusât cette démarche, s'il fallait m'exposer à m'entendre demander ce que je venais faire et refuser ce dont j'aurais besoin ou envie, rien sur la terre ne pourrait m'y résoudre. Mais dans ma vingtième année, rien ne me paraissait plus simple que de dire à mes amis de collège, je fais trois cents lieues pour souper avec vous ; j'arrive sans le sol, invitez-moi, caressez-moi, buvons ensemble, remerciez-moi, et prêtez-moi de l'argent pour m'en

retourner. J'étais convaincu que ce langage devait les charmer. Je fis donc venir mon hôte : et je lui dis que je voulais profiter de l'absence de mon ami Bridges, pour aller à quelques miles de là passer quelques jours, et qu'il eût à me procurer un cabriolet. Il m'amena un homme qui en avait un, avec un très bon cheval. Malheureusement le cabriolet était à Stamford, petite ville à dix miles de là. Il ne fit aucune difficulté de me le louer. Il me donna son cheval et son fils pour me conduire, pour retirer le cabriolet des mains du sellier qui avait dû le raccommoder, et nous convînmes que je partirais de Stamford pour aller plus loin. Je me réjouis fort de ce que mon affaire s'était conclue si facilement, et le lendemain je montai sur le cheval, le fils de l'homme à qui il appartenait monta sur une mauvaise petite rosse que l'hôte de l'auberge lui prêta, et nous arrivâmes très heureusement à Stamford. Mais là m'attendait une grande mésaventure. Le cabriolet ne se trouva pas raccommodé. J'en cherchai un autre inutilement. Je voulus engager mon jeune conducteur à me laisser partir à cheval. Il s'y refusa. Peut-être aurait-il cédé : mais au premier mot je me mis dans une colère furieuse, et je l'accablai d'injures. Il se moqua de moi. Je voulus le prendre par la douceur. Il me dit que je l'avais trop mal traité, remonta sur sa bête et me planta là. Mes embarras augmentaient ainsi à chaque minute. Je couchai à Stamford dans un vrai désespoir. Le lendemain, je me déterminai à retourner à Thrapston, dans l'espérance d'engager mon hôte à me trouver un autre véhicule. Quand je lui en reparlai, je l'y

trouvai très peu disposé. Une circonstance assez bizarre et que je n'aurais jamais devinée lui avait donné très mauvaise opinion de moi. Depuis mon ivresse de Lynn, j'avais une sorte de répugnance pour le vin et de crainte de l'état où j'avais été durant quelques heures. En conséquence pendant tout le temps que j'avais passé à l'auberge de Thrapston, je n'avais bu que de l'eau. Cette abstinence si peu usitée en Angleterre avait paru à mon hôte un vrai scandale : ce ne fut pas lui qui m'apprit la mauvaise impression qu'il en avait reçue contre moi, ce fut l'homme qui m'avait précédemment loué un cabriolet, et que je fis venir pour tâcher de renouer avec lui cette négociation. Comme je me plaignis à lui de la conduite de son fils, il me répondit : ah ! Monsieur, on dit de vous des choses si singulières ! Cela m'étonna fort, et comme je le pressais, Vous n'avez pas bu une goutte de vin depuis que vous êtes ici, répliqua-t-il. Je tombai de mon haut, je fis venir une bouteille de vin tout de suite, mais l'impression était faite, et il me fut impossible de rien obtenir. Pour le coup, il fallut me décider. Je louai de nouveau pour le lendemain un cheval, sous le prétexte d'aller à Wadenho voir si M. Bridges n'était pas arrivé. Le malheur voulut que, de deux chevaux qu'avait mon hôte, le plus mauvais était seul au logis. Je n'eus donc pour monture qu'un tout petit cheval blanc, horriblement laid et très vieux. Je partis le lendemain de bonne heure, et j'écrivis de dix à douze miles de là à mon hôte que j'avais rencontré un de mes amis qui allait voir les courses de chevaux à Nottingham, et qui m'avait

engagé à l'accompagner. Je ne savais pas les risques que je courais. La loi en Angleterre considère comme vol l'usage d'un cheval loué, pour une autre destination que celle qui a été alléguée. Il ne tenait donc qu'au propriétaire du cheval de me faire poursuivre ou de mettre mon signalement dans les journaux. J'aurais infailliblement été arrêté, traduit en justice, et peut-être condamné à la déportation dans les Îles : ou tout au moins j'aurais subi un procès pour vol ; ce qui, même en supposant que j'eusse été absous, n'en aurait pas moins été fort désagréable, et vu mon escapade, aurait produit partout où l'on en était instruit un effet affreux. Enfin cela n'arriva pas. Le maître du cheval fut d'abord un peu étonné. Mais il alla alors à Wadenho, où, par bonheur, il trouva M. Bridges qui arrivait, et qui sur un mot que je lui avais adressé, répondit de mon retour. Quant à moi, ne me doutant de rien, je fis le premier jour une vingtaine de miles, et je couchai à Kettering, petit village du Leicestershire, autant qu'il m'en souvient. Ce fut alors que commença vraiment et pour la première fois le bonheur d'indépendance et de solitude que je m'étais promis si souvent. Jusqu'alors je n'avais fait qu'errer sans plan fixe, et mécontent d'un vagabondage que je trouvais avec raison ridicule et sans but. Maintenant j'avais un but, bien peu important, si l'on veut, car il ne s'agissait que d'aller faire à des amis de collège une visite de quinze jours. Mais enfin c'était une direction fixe, et je respirais de savoir quelle était ma volonté. J'ai oublié les différentes stations que je fis en route, sur

mon mauvais petit cheval blanc : mais ce dont je me souviens, c'est que toute la route fut délicieuse. Le pays que je traversai était un jardin. Je passai par Leicester, par Derby, par Buxton, par Chorley, par Kendall, par Carlisle, de là j'entrai en Écosse et je parvins à Édimbourg. J'ai eu trop de plaisir dans ce voyage pour ne pas chercher à m'en retracer les moindres circonstances. Je faisais de trente à cinquante miles par jour. Les deux premières journées, j'avais un peu de timidité dans les auberges. Ma monture était si chétive que je trouvais que je n'avais pas l'air plus riche, ni plus *gentleman-like* que lorsque je voyageais à pied, et je me souvenais de la mauvaise réception que j'avais éprouvée en cheminant de la sorte. Mais je découvris bientôt qu'il y avait pour l'opinion une immense différence entre un voyageur à pied et un voyageur à cheval. Les maisons de commerce en Angleterre ont des commis qui parcourent ainsi tout le royaume pour visiter leurs correspondants. Ces commis vivent très bien, et font beaucoup de dépense dans les auberges, de sorte qu'ils y sont reçus avec empressement. Le prix de la dînée et de la couchée est fixé, parce que les aubergistes s'en dédommagent sur le vin. J'étais partout considéré comme un de ces commis, et en conséquence reçu à merveille. Il y en avait toujours sept ou huit avec lesquels je causais, et qui, lorsqu'ils découvraient que j'étais d'une classe plus relevée que la leur, ne m'en traitaient que mieux.

L'Angleterre est le pays où d'un côté les droits de chacun sont le mieux garantis, et où de l'autre

les différences de rang sont le plus respectées. Je voyageais presque pour rien. Toute ma dépense et celle de mon cheval ne se montaient pas à une demi-guinée par jour. La beauté du pays, celle de la saison, celle des routes, la propreté des auberges, l'air de bonheur, de raison et de régularité des habitants, sont pour tout voyageur qui observe, une source de jouissances perpétuelles. Je savais la langue de manière à être toujours pris pour un Anglais, ou plutôt pour un Écossais, car j'avais conservé l'accent écossais, de ma première éducation en Écosse. J'arrivai enfin à Édimbourg le 12 août 1787 à six heures du soir, avec environ neuf à dix schellings en poche. Je m'empressai de chercher mon ami Wilde, et deux heures après mon arrivée j'étais au milieu de toutes celles de mes connaissances qui se trouvaient encore en ville, la saison ayant éloigné les plus riches, qui étaient dans leurs terres. Il en restait cependant assez pour que notre réunion fût nombreuse, et tous me reçurent avec de véritables transports de joie. Ils me savaient gré de la singularité de mon expédition, chose qui a toujours de l'attrait pour les Anglais. Notre vie à tous pendant les quinze jours que je passai à Édimbourg fut un festin continu. Mes amis me régalerent à qui mieux mieux, et toutes nos soirées et nos nuits se passaient ensemble. Le pauvre Wilde surtout avait à me fêter un plaisir qu'il me témoignait de la manière la plus naïve et la plus touchante. Qui m'eût dit que sept ans après il serait enchaîné sur un grabat ! Enfin il fallut penser au retour. Ce fut à Wilde que je m'adressai. Il me trouva avec quelque

peine mais de la meilleure grâce du monde dix guinées. Je remontai sur ma bête et je repartis. J'avais été voir à Niddrie ces Wauchope qui m'avaient si bien accueilli quand j'étudiais, et j'avais appris que la sœur aînée était dans une petite ville, un bain si je ne me trompe, appelé Moffat. Quoique je n'eusse pas trop de quoi prendre un détour, je voulus pourtant l'aller voir, je ne sais pourquoi, car c'était une personne fort peu agréable, de trente à trente-cinq ans, laide, rousse, aigre et capricieuse au dernier point. Mais j'étais en si bonne disposition et si content de la réception qu'on m'avait faite, que je ne voulais pas manquer une occasion de voir encore quelques-uns de ces bons Écossais que j'allais quitter pour un temps illimité. En effet je ne les ai pas revus depuis. Je trouvai Mlle Wauchope, établie solitairement comme il convenait à son caractère. Elle fut sensible à ma visite et me proposa de retourner à Londres par les comtés de Cumberland et de Westmoreland. Un pauvre homme qu'elle protégeait se joignit à nous, et nous fîmes une course assez agréable. J'y gagnai de voir cette partie de l'Angleterre, que je n'aurais pas vue sans cela. Car j'ai une telle paresse et une si grande absence de curiosité que je n'ai jamais de moi-même été voir ni un monument, ni une contrée ni un homme célèbre. Je reste où le sort me jette, jusqu'à ce que je fasse un bond qui me place de nouveau dans une tout autre sphère. Mais ce n'est ni le goût de l'amusement, ni l'ennui, ni aucun des motifs qui d'ordinaire décident les hommes dans l'habitude de la vie, qui me font agir. Il faut qu'une passion me

saisisse ou qu'une idée dominante s'empare de moi et devienne une passion. C'est ce qui me donne l'air assez raisonnable aux yeux des autres, qui me voient dans les intervalles des passions qui me saisissent, me contenter de la vie la moins attrayante, et ne chercher aucune distraction. Le Westmoreland et le Cumberland dans sa belle partie, car il y en a une qui est horrible, ressemblent en petit à la Suisse. Ce sont d'assez hautes montagnes, dont la cime est enveloppée de brouillards, au lieu d'être couverte de neige, des lacs semés d'îles verdoyantes, de beaux arbres, de jolis bourgs, deux ou trois petites villes propres et soignées ; ajoutez à cela cette liberté complète d'aller et de venir, sans qu'âme qui vive s'occupe de vous, et sans que rien rappelle cette police dont les coupables sont le prétexte, et les innocents le but, tout cela rend toutes les courses en Angleterre une véritable jouissance. Je vis à Keswick, dans une espèce de musée une copie de la sentence de Charles I^{er} avec les signatures exactement imitées de tous ses juges, et je regardai avec curiosité celle de Cromwell, qui jusqu'au commencement de ce siècle a pu passer pour un audacieux et habile usurpateur, mais qui ne mérite pas de nos jours l'honneur d'être nommé. Après m'avoir accompagné je crois jusqu'à Carlisle, Mlle Wauchope me quitta, en me donnant pour dernier conseil celui de ne plus faire de folies pareilles à l'escapade qui lui avait valu le plaisir de me revoir. De là je continuai ma route ; ayant précisément de quoi arriver chez M. Bridges, où j'espérais trouver de nouvelles ressources et tou-

jours plus satisfait de mon genre de vie, dans lequel, je m'en souviens, je ne regrettais qu'une chose, c'était qu'il pût arriver un moment où la vieillesse m'empêcherait de voyager ainsi tout seul à cheval. Mais je me consolais en me promettant de prolonger cette manière de vivre le plus longtemps que je pourrais. J'arrivai enfin à Wadenho, où je trouvai tout préparé pour ma réception. M. Bridges était absent, mais revint le lendemain. C'était un excellent homme, d'une dévotion presque fanatique mais tout cœur pour moi, qu'il s'était persuadé sans que je le lui disse être venu tout exprès de Paris pour le voir. Il me retint chez lui plusieurs jours, me mena dans le voisinage, et remit mes affaires à flot. Parmi les gens auxquels il me présenta, je ne me souviens que d'une lady Charlotte Wentworth, d'environ soixante-dix ans, que je contempiais avec une vénération toute particulière parce qu'elle était sœur du marquis de Rockingham, et que ma politique écossaise m'avait inspiré un grand enthousiasme pour l'administration des Whigs dont il avait été le chef. Pour répondre à toutes les amitiés de M. Bridges, je me pliai volontiers à ses habitudes religieuses, quoiqu'elles fussent assez différentes des miennes. Il rassemblait tous les soirs quelques jeunes gens dont il soignait l'éducation, deux ou trois servantes qu'il avait chez lui, des paysans valets d'écurie, et autres, leur lisait quelques morceaux de la Bible, puis nous faisait tous mettre à genoux, et prononçait de ferventes et longues prières. Souvent il se roulait littéralement par terre, frappait le plancher de son front, et se

frappait la poitrine à coups redoublés. La moindre distraction, pendant ces exercices qui duraient souvent plus d'une heure, le jetait dans un véritable désespoir. Je me serais volontiers pourtant résigné à rester indéfiniment chez M. Bridges, tant je commençais à avoir peur de me présenter devant mon père, mais comme il n'y avait plus moyen de prolonger, je fixai le jour de mon départ. J'avais rendu au propriétaire le fidèle petit cheval blanc qui m'avait porté durant tout mon voyage : ma passion pour cette manière d'aller me fit imaginer d'en acheter un, sans songer à la difficulté que j'aurais à le sortir d'Angleterre. M. Bridges me servit de caution, et je me retrouvai sur la route de Londres beaucoup mieux monté, et fort content de mon projet de retourner de la sorte jusque chez mon père. J'y arrivai, je ne sais plus quel jour de septembre, et toutes mes belles espérances se dissipèrent. J'avais pu très bien expliquer à M. Bridges pourquoi je me trouvais sans argent chez lui. Mais je ne l'avais pas mis dans la confiance que je serais tout aussi embarrassé à Londres. Il croyait au contraire qu'une fois rendu là, les banquiers auxquels mon père avait dû m'adresser me fourniraient les fonds dont j'aurais besoin. Il ne m'avait donc prêté en argent comptant que ce qu'il me fallait pour y arriver. Le plus raisonnable eût été de vendre mon cheval, de me mettre dans une diligence, et de retourner ainsi le plus obscurément et le moins chèrement que j'aurais pu au lieu où il fallait enfin que je me rendisse. Mais je tenais au mode de voyager que j'avais adopté, et je m'occupai à trouver d'au-

tres ressources. Kentish me revint à l'esprit. J'allai le voir, il me promit de me tirer d'embaras, et sur cette promesse, je ne m'occupai plus que de profiter du peu de temps pendant lequel je jouissais encore d'une indépendance que je devais reperdre si tôt. Je dépensai de diverses manières le peu qui me restait et je me vis enfin sans le sol. Des lettres de mon père, qui me parvinrent en même temps, réveillèrent aussi en moi des remords que les désagréments de la situation ne laissaient pas que d'accroître. Il s'exprimait avec un profond désespoir sur toute ma conduite, sur la prolongation de mon absence, et me déclarait que pour me forcer à le rejoindre, il avait défendu à ses banquiers de subvenir à aucune de mes dépenses. Je parlai enfin à Kentish qui, changeant de langage, me dit que j'aurais dû ne pas me mettre dans cette position, au lieu de me plaindre d'y être. Je me souviens encore de l'impression que cette réponse produisit sur moi. Pour la première fois, je me voyais à la merci d'un autre qui me le faisait sentir. Ce n'est pas que Kentish voulût précisément m'abandonner, mais il ne me cachait, en m'offrant encore ses secours, ni sa désapprobation de ma conduite, ni la pitié qui le décidait à me secourir, et son assistance était revêtue des formes les plus blessantes. Pour se dispenser de me prêter un sol, il me proposa de venir dîner chez lui tous les jours, et pour me faire sentir qu'il ne me regardait pas comme un ami qu'on invite, mais comme un pauvre qu'on nourrit, il affecta de n'avoir à dîner, pendant cinq ou six jours, que ce qu'il fallait pour sa femme et pour lui, en répétant

que son ménage n'était arrangé que pour deux personnes. Je supportai cette insolence, parce que j'avais écrit aux banquiers, malgré la défense de mon père, et que j'espérais me retrouver en état de faire sentir à mon prétendu bienfaiteur ce que ses procédés m'inspiraient. Mais ces malheureux banquiers étant ou se disant à la campagne, me firent attendre leur réponse toute une semaine. Cette réponse vint enfin et fut un refus formel. Il fallut donc m'expliquer une dernière fois avec Kentish, et il me prescrivit de vendre mon cheval, et d'aller avec ce que j'en tirerais comme je pourrais où je voudrais. Le seul service qu'il m'offrit fut de me mener chez un marchand de chevaux qui me l'achèterait tout de suite. Je n'avais pas d'autre parti à prendre ; et après une scène assez vive où je me serais brouillé tout à fait avec lui s'il ne s'était pas montré aussi insensible à mes reproches qu'il l'avait été à mes prières, nous allâmes ensemble chez l'homme dont il m'avait parlé. Il m'offrit quatre louis de ce cheval qui en avait coûté quinze ; j'étais dans une telle fureur qu'au premier mot je traitai indignement cet homme qui au fond ne faisait que son métier, et je faillis être assommé par lui et ses gens. L'affaire ayant manqué de la sorte, Kentish, qui commençait à avoir autant d'envie d'en finir que moi, m'offrit de me prêter dix guinées à condition que je lui donnerais une lettre de change pour cette somme et que de plus je lui laisserais ce cheval qu'il promit de vendre comme il le pourrait à mon profit. Je n'étais le maître de rien refuser. J'acceptai donc : et je partis, me promettant

bien de ne plus faire d'équipée semblable. Par un reste de goût pour les expéditions chevaleresques, je voulus aller à franc étrier jusqu'à Douvres ; c'est une manière de voyager qui n'est pas d'usage en Angleterre, où l'on va aussi vite et à meilleur marché en chaise de poste, mais je croyais indigne de moi de n'avoir pas un cheval entre les jambes. Le pauvre chien qui m'avait fidèlement accompagné dans toutes mes courses fut la victime de cette dernière folie. Quand je dis dernière je parle de celles que j'ai faites en Angleterre d'où je partis le lendemain. Il succomba à la fatigue, à quelques miles de Douvres. Je le confiai presque mourant à un postillon avec un billet pour Kentish, dans lequel je lui disais que comme il traitait ses amis comme des chiens, je me flattais qu'il traiterait ce chien comme un ami. J'ai appris plusieurs années après que le postillon s'était acquitté de ma commission, et Kentish montrait ce chien à un de mes cousins qui voyageait en Angleterre, en lui disant que c'était un gage de l'amitié intime et tendre qui l'unissait pour toujours à moi. En 1794 ce Kentish s'est avisé de m'écrire sur le même ton, en me rappelant les délicieuses journées que nous avons passées ensemble en 1787. Je lui ai répondu assez sèchement, et je n'en ai plus entendu parler.

Au moment où je mettais pied à terre à Douvres, un paquebot allait partir pour Calais. J'y fus reçu et le 1^{er} octobre je me retrouvai en France. C'est la dernière fois jusqu'à présent que j'ai vu cette Angleterre, asile de tout ce qui est noble, séjour de bonheur, de sagesse et de liberté, mais où il

ne faut pas compter sans réserve sur les promesses de ses amis de collègue. Au reste, je suis un ingrat. J'en ai trouvé vingt bons pour un seul mauvais. À Calais, nouvel embarras. Je calculai que je n'avais aucun moyen d'arriver à Bois-le-Duc où était mon père avec le reste de mes dix guinées. Je sondai M. Dessin, mais il était trop accoutumé à des propositions pareilles, de la part de tous les aventuriers allant en Angleterre ou en revenant pour être disposé à m'entendre. Je m'adressai enfin à un domestique de l'auberge qui sur une montre qui valait dix louis m'en prêta trois, ce qui n'assurait pas encore mon arrivée, puis je me remis à cheval pour aller nuit et jour jusqu'à l'endroit où je n'avais à attendre que du mécontentement et des reproches. En passant à Bruges, je tombai entre les mains d'un vieux maître de poste qui sur ma mine avisa avec assez de pénétration qu'il pourrait me prendre pour dupe. Il commença par me dire qu'il n'avait pas de chevaux et n'en aurait pas de plusieurs jours : mais il offrit de m'en procurer à un prix excessif. Le marché fait, il me dit que le maître des chevaux n'avait pas de voiture. C'était un nouveau marché à faire, ou l'ancien à payer. Je pris le premier parti. Mais quand je croyais tout arrangé, il ne se trouva pas de postillon pour me conduire : et je n'en obtins un qu'à des conditions tout aussi exorbitantes. J'étais tellement dévoré, au fond du cœur, de pensées tristes, et sur le désespoir dans lequel je me figurais mon père dont les dernières lettres avaient été déchirantes, et sur la réception que j'allais éprouver, et sur la dépendance qui m'attendait et

dont j'avais perdu l'habitude, que je n'avais la force de me fâcher ni de disputer sur rien. Je me soumis donc à toutes les friponneries de ce coquin de maître de poste, et enfin je me remis en route, mais je n'étais pas destiné à aller vite. Il était environ dix heures quand je partis de Bruges. Abîmé de fatigue, je m'endormis presque tout de suite. Après un assez long somme, je me réveillai, ma chaise était arrêtée, et mon postillon avait disparu. Après m'être frotté les yeux, avoir appelé, crié, juré, j'entendis à quelques pas de moi un violon. C'était dans un cabaret, où des paysans dansaient et mon postillon avec eux de toutes ses forces. À la poste avant Anvers, je me trouvai, grâce à mon fripon de Bruges, hors d'état de payer les chevaux qui m'avaient conduit, et pour cette fois je ne connaissais personne. Il n'y avait personne non plus qui parlât français, et mon assez mauvais allemand était presque inintelligible. Je tirai une lettre de ma poche, et je tâchai de faire comprendre par signes au maître de poste que c'était une lettre de crédit sur Anvers. Comme heureusement personne ne pouvait la lire, on me crut, et j'obtins qu'on me conduirait jusque-là, en promettant, toujours par signes, de payer tout ce que je me trouverais devoir. À Anvers, il fallut encore que mon postillon me prêtât de l'argent pour payer un bac, et je me fis conduire à l'auberge. J'y avais logé plusieurs fois avec mon père. L'aubergiste me reconnut, paya ma dette, et me prêta de quoi continuer ma route. Mais il m'avait pris une telle peur de manquer d'argent que pendant que l'on mettait les chevaux, je courus

chez un négociant que j'avais vu à Bruxelles, et que je me fis donner encore quelques louis, quoique selon toutes les probabilités, ils dussent m'être fort inutiles. Enfin le lendemain, j'arrivai à Bois-le-Duc. J'étais dans la plus horrible angoisse, et je restai quelque temps sans avoir la force de me faire conduire au logement que mon père habitait. Il fallut pourtant prendre mon courage à deux mains, et m'y rendre. Pendant que je suivais le guide qu'on m'avait donné, je frémissais et des justes reproches qui pourraient m'être adressés, et plus encore de la douleur, et peut-être de l'état de maladie causé par cette douleur, dans lequel je pourrais trouver mon père. Ses dernières lettres m'avaient déchiré le cœur. Il m'avait mandé qu'il était malade du chagrin que je lui faisais, et que si je prolongeais mon absence j'aurais sa mort à me reprocher. J'entrai dans sa chambre. Il jouait au whist avec trois officiers de son régiment. Ah ! vous voilà ? me dit-il. Comment êtes-vous venu. Je lui dis que j'avais voyagé moitié à cheval, moitié en voiture et jour et nuit. Il continua sa partie. Je m'attendais à voir éclater sa colère quand nous serions seuls. Tout le monde nous quitta. Vous devez être fatigué, me dit-il, allez vous coucher. Il m'accompagna dans ma chambre. Comme je marchais devant lui, il vit que mon habit était déchiré. Voilà toujours, dit-il, ce que j'avais craint de cette course. Il m'embrassa, me dit le bonsoir et je me couchai. Je restai tout abasourdi de cette réception qui n'était ni ce que j'avais craint ni ce que j'avais espéré. Au milieu de ma crainte d'être traité avec une sévérité que je

sentais méritée, j'aurais eu un vrai besoin, au risque de quelques reproches, d'une explication franche avec mon père. Mon affection s'était augmentée de la peine que je lui avais faite. J'aurais eu besoin de lui demander pardon, de causer avec lui sur ma vie future. J'avais soif de regagner sa confiance et d'en avoir en lui. J'espérai, avec un mélange de crainte, que nous nous parlerions le lendemain plus à cœur ouvert. Mais le lendemain n'apporta aucun changement à sa manière, et quelques tentatives que je fis pour amener une conversation à ce sujet, quelques assurances de regret que je hasardai avec embarras n'ayant obtenu aucune réponse, il ne fut pendant les deux jours que je passai à Bois-le-Duc question de rien entre nous. Je sens que j'aurais dû rompre la glace. Ce silence qui m'affligeait de la part de mon père le blessait probablement de la mienne. Il l'attribuait à une insouciance très blâmable après une aussi inexcusable conduite : et ce que je prenais pour de l'indifférence était peut-être un ressentiment caché. Mais dans cette occasion comme dans mille autres de ma vie, j'étais arrêté par une timidité que je n'ai jamais pu vaincre, et mes paroles expiraient sur mes lèvres, dès que je ne me voyais pas encouragé à continuer.

Mon père arrangea donc mon départ avec un jeune Bernois officier dans son régiment. Il ne me parla que de ce qui se rapportait à mon voyage, et je montai en voiture, sans avoir dit une parole un peu claire sur l'équipée que je venais de faire, ou le repentir que j'en eus, et sans que mon père m'eût dit un mot qui montrât qu'il en eût été triste ou

mécontent. Le Bernois avec qui je faisais route était d'une des familles aristocratiques de Berne. Mon père avait ce gouvernement en horreur et m'avait élevé dans ces principes. Ni lui ni moi ne savions alors que presque tous les vieux gouvernements sont doux, parce qu'ils sont vieux, et tous les nouveaux gouvernements durs, parce qu'ils sont nouveaux. J'excepte pourtant le despotisme absolu comme celui de Turquie ou de ... parce que tout dépend d'un homme seul, qui devient fou de pouvoir, et alors les inconvénients de la nouveauté, qui ne sont pas dans l'institution, sont dans l'homme. Mon père passait sa vie à déclamer contre l'aristocratie bernoise, et je répétais ses déclamations. Nous ne réfléchissions pas que nos déclamations mêmes, par cela seul qu'elles étaient sans inconvénients pour nous, se démontraient fausses. Elles ne le furent pourtant pas toujours, sans inconvénient. À force d'accuser d'injustice et de tyrannie les oligarques qui n'étaient coupables que de monopole et d'insolence, mon père les rendit injustes pour lui, et il lui en coûta enfin sa place, sa fortune et le repos des vingt-cinq dernières années de sa vie. Rempli de toute sa haine contre le gouvernement de Berne, je me trouvai à peine dans une chaise de poste avec un Bernois que je commençai à répéter tous les arguments connus contre les privilèges en politique, contre les droits enlevés au peuple, contre l'autorité héréditaire, etc., etc., ne manquant pas de promettre à mon compagnon de voyage que si jamais l'occasion s'offrait, je délivrerais le pays de Vaud de l'oppression où le tenaient ses com-

patriotes. L'occasion s'est offerte, onze ans après : mais j'avais devant les yeux l'expérience de la France où j'avais été témoin de ce qu'est une révolution, et acteur assez impuissant, dans le sens d'une liberté fondée sur de la justice, et je me suis bien gardé de révolutionner la Suisse. Ce qui me frappe, quand je me retrace ma conversation avec ce Bernois, c'est le peu d'importance qu'on attachait alors à l'énonciation de toutes les opinions, et la tolérance qui distinguait cette époque. Si on tenait aujourd'hui le quart d'un propos semblable, on ne serait pas une heure en sûreté. Nous arrivâmes à Berne où je laissai mon compagnon de voyage, et pris la diligence jusqu'à Neuchâtel. Je me rendis le soir même chez Mme de Charrière. J'y fus reçu par elle avec des transports de joie, et nous recommençâmes nos conversations de Paris. J'y passai deux jours, et j'eus la fantaisie de retourner à pied à Lausanne. Mme de Charrière trouva l'idée charmante, parce que cela cadrait, disait-elle, avec toute mon expédition d'Angleterre. C'eût été, raisonnablement parlant, une raison de ne pas faire ce qui pouvait la rappeler, et d'éviter ce qui me faisait ressembler à l'enfant prodigue. Enfin, me voilà dans la maison de mon père, et sans autre perspective que d'y vivre paisiblement. Sa maîtresse que je ne connaissais pas alors pour telle, tâcha de m'y arranger le mieux du monde. Ma famille fut très bien pour moi. Mais j'y étais à peine depuis quinze jours que mon père me manda qu'il avait obtenu du duc de Brunswick qui était alors à la tête de l'armée prussienne en Hollande une place à sa cour, et que je devais faire

mes préparatifs pour aller à Brunswick dans le courant de décembre. J'envisageai ce voyage comme un moyen de vivre plus indépendant que je ne l'aurais pu en Suisse et je ne fis aucune objection. Mais je ne voulais pas partir sans passer quelques jours chez Mme de Charrière et je montai à cheval pour lui faire une visite.

Outre le chien que j'avais été obligé d'abandonner sur la route de Londres à Douvres, j'avais ramené une petite chienne à laquelle j'étais fort attaché. Je la pris avec moi. Dans un bois qui est près d'Yverdon, entre Lausanne et Neuchâtel, je me trompai de chemin et j'arrivai dans un village à la porte d'un vieux château. Deux hommes en sortaient précisément avec des chiens de chasse. Ces chiens se jetèrent sur ma petite bête, non pour lui faire mal, mais au contraire par galanterie. Je n'appréciai pas bien leur motif, et je les chassai à grands coups de fouet. L'un des deux hommes m'apostropha assez grossièrement. Je lui répondis de même, et lui demandai son nom. Il me dit, en continuant ses injures, qu'il s'appelait le chevalier Duplessis d'Épendes : et après nous être querellés encore quelques minutes, nous convînmes que je me rendrais chez lui le lendemain, pour nous battre. Je retournai à Lausanne et je racontai mon aventure à un de mes cousins en le priant de m'accompagner. Il me le promit, mais en me faisant la réflexion qu'en allant moi-même chez mon adversaire je me donnais l'apparence d'être l'agresseur, qu'il était possible que quelque domestique ou garde-chasse eût pris le nom de son maître, et qu'il

valait mieux envoyer à Épendes, avec une lettre pour m'assurer de l'identité du personnage et dans ce cas fixer un autre lieu de rendez-vous. Je suivis ce conseil. Mon messenger me rapporta une réponse qui certifiait que j'avais bien eu affaire avec M. Duplessis, capitaine au service de France, et qui d'ailleurs était remplie d'insinuations désobligeantes sur ce que j'avais pris de pareilles informations, au lieu de me rendre moi-même au jour et au lieu qui étaient fixés. M. Duplessis indiquait un autre jour, sur territoire neuchâtelois.

Nous partîmes, mon cousin et moi, et pendant la route nous fûmes d'une gaieté folle. Ce qui me suggère cette remarque, c'est que tout à coup mon cousin me dit : il faut avouer que nous y allons bien gaiement. Je ne pus m'empêcher de rire de ce qu'il s'en faisait un mérite à lui qui ne devait être que spectateur. Quant à moi, je ne m'en fais pas un non plus. Je ne me donne pas pour plus courageux qu'un autre. Mais un des caractères que la nature m'a donnés c'est un grand mépris pour la vie et même une envie secrète d'en sortir, pour éviter ce qui peut encore m'arriver de fâcheux. Je suis assez susceptible d'être effrayé par une chose inattendue qui agit sur mes nerfs. Mais dès que j'ai un quart d'heure de réflexion, je deviens sur le danger d'une indifférence complète. Nous couchâmes en route, et nous étions le lendemain à cinq heures du matin à la place indiquée. Nous y trouvâmes le second de M. Duplessis, un M. Pillichody d'Yverdon, officier comme lui en France, et qui avait toutes les manières et toute l'élégance d'une garnison. Nous

déjeunâmes ensemble : les heures se passaient, et M. Duplessis ne paraissait pas. Nous l'attendîmes ainsi inutilement toute la journée. M. Pillichody était en fureur, et s'épuisait en protestations que jamais il ne reconnaîtrait pour son ami un homme qui manquait à un rendez-vous de cette espèce. J'ai eu, me disait-il, mille affaires pareilles sur le dos, et j'ai toujours été le premier au lieu indiqué. Si Duplessis n'est pas mort je le renie, et s'il ose m'appeler encore son ami, il ne mourra que de ma main. Il se démenait ainsi dans son désespoir chevaleresque, lorsque arriva subitement un de mes oncles, père du cousin qui m'avait accompagné. Il venait m'arracher aux périls qui me menaçaient et fut tout étonné de me trouver causant avec le second de mon adversaire sans que cet adversaire se fût présenté. Après avoir ainsi attendu encore, nous prîmes le parti de nous en retourner. M. Pillichody nous devança, et comme nous passions devant la campagne qu'habitait M. Duplessis, nous trouvâmes toute la famille sur le grand chemin, qui venait me faire des excuses.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction, par Benoît Malbranche	5
AMÉLIE ET GERMAINE	15
CÉCILE	61
MA VIE	131

